



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala 0.3
26-III. 49

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Collection. — Format in-12, 1re Série (6 gravures).

30 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Auguste et Thérèse, ou le Retour à la Foi, par Mme Tarbé des Sablons, 1 v.
Blanche de Savenay, par Mlle L. B., 1 vol.
Cécile de Raincy, par Mme Claire Guermante, 1 vol.
Charles V, roi de France (histoire de), par J.-J-E. Roy, 1 vol.
Charles VIII, roi de France (histoire d·), par M. Todière, 1 vol.
Châtelaines de Roussillon (les), ou le Quercy au XVIe siècle, par Mme de la R.
Conquête de l'Espagne par les Arabes (histoire de la), par M. de Marlès, 1 vol.
Deux Créoles (les), ou l'Entraînement de l'Exemple, par Mme J. Saunders.
Edma et Marguerite, ou les Ruines de Châtillon d'Azargues, par Mme Woillez.
Édouard de Termont, ou Providence et Repentir, par Mme Louise de R***, 1 v.
Famille Dorival (la), ou l'Influence du bon exemple, par T. Menard, 1 vol.
Fille de l'Emigré (la), par M. d'Epagny, épisode de la Restauration, 1 vol.
Fille du Maçon (la), suivi de Simple histoire d'une famille, par Mlle É. Morean.
France (la) au XIIe siècle, par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Histoire d'Espagne, par le comte Victor du Hamel, 1 vol.
Jacques Cœur, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Jeune Marin (le), ou l'Education maternelle, par Mme Claire Guermante, 1 v.
Julienne, ou la Servante de Dieu, par M. le vicomte Walsh, 1 vol.
Louis XIII et Richelieu, par M. Todière, 1 vol.
Marguerite Robert, par Mme Tullie Moneuse, 1 vol.
Mathilde et Gabrielle, ou les Bienfaits d'une Éducation chrét. par Mme Guermante.
Nouveaux Souvenirs d'une Mère de famille, par Mme Woillez, 1 vol.
Pierre-le-Grand, par M. Dubois, professeur de l'Université, 1 vol.
Récits et souvenirs d'un voyage en Orient, par Baptistin Poujoulat, 1 vol.
René d'Anjou, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Robert, ou le Souvenir d'une Mère, par Mme C. G., 1 vol.
Simon le Polletais, esquisses de mœurs maritimes, par H. de Chavannes, 1 v.
Templiers (histoire des), par M. J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Trois Frères Écossais (les), par M. l'abbé Dueboine, 1 vol.
Une première année dans le monde, Journal d'une élève des Dames du Sacré-Cœur, publié par M. l'abbé Th. B***, 1 vol.

Collection. — Format in-12, 2e Série (4 gravures).

70 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Abrégé de tous les Voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 vol.
Agnès de Lauvens, par L. Veuillot, 2 vol.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 vol.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 vol.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Aventures de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Bossuet (histoire de), évêque de Meaux, par M. Roy, 1 vol.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 vol.
Charles-Quint (histoire de), d'après Robertson, 1 vol.
Chevalerie (histoire de la), par M. Roy, 1 vol.
Chevaliers de Malte (histoire des), d'après l'abbé de Vertot, 1 vol.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M. Roy, 1 vol.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 vol.
Croisades (histoire abrégée des), par F. Valentin, 1 vol.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine, 1 vol.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Fénelon (histoire de), archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 vol.

Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyageur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.
Frère et la Sœur (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gerson, par M. Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Piuard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables, 1 vol.
Histoire naturelle des oiseaux, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 vol.
Jeanne d'Arc (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Jeune Tambour (le), ou les deux amis, par Mme Woillez, 1 vol.
Jeunes Ouvrières (les), par Mme Woillez, 1 vol.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Laure et Anna, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Louis XI (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Marie Stuart (histoire de), par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, 1 vol.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, 1 v.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, édition revue, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 vol.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, 2 vol.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 v.
Salle d'asile au bord de la mer (la), par Ernest Fouinet, 1 vol.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 vol.
Trois mois de vacances, par Mme N. Souvestre, 1 vol.
Venise (histoire de), par Valentin, 1 vol.
Voyages au pôle-nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages en Perse, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 vol.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.

Collection. — Format in 18 (1 gravure).

108 VOLUMES DANS LA COLLECTION (CHAQUE OUVRAGE EN 1 VOLUME).

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, traduit de Schmid.
Albertine, par L. F.
Alexis, ou le jeune artiste.
Anatole, par M. Logeais.
André, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, par L. F.
Antonio, par Pierre Marcel.
Auguste, par Pierre Marcel.
Augustin, ou le triomphe de la foi catholique.
Bague trouvée (la), traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), par Ad. Lemercier.
Caroline, par Mme M. G. E.
Cécilia, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.

Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinard.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les), ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc
Édouard ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, par M. l'abbé Guerinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par P. Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier
Étienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), tr. de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), tr. de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse at de l'indocilité, par E. N
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, par M. l'abbé H.
Laure, la jeune émigrée, par Mme M. G.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. L.
Louis, le petit émigré, tr. de Schmid.
Louise et Elisabeth, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. F.
Maria, ou confiance en Dieu, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse
Michel et Bruno, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant.
Nouveaux petits contes, tr. de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mlle É. Voïart.
Petite mendiante (la), par P. M.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, tr. de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie.
Soirées romaines, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence.
Théobald, ou l'enfant charitable.
Théophile, le petit ermite, tr. de Sch.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, par Ad. Lemercier.

VOLUMES EN GROS CARACTÈRES.

Ballon (le), par C. G.
Cadeaux de Noël (les), par Mme C. G.
Fausses Perles (les), par C. G.
Ferme brûlée (la), par C. G.
Louis, par Mme C. F.
Ludovic le Tricheur, par C. G.
Nid de Perdrix (le), par C. G.
Singe (le) et le Somnambule, p. Mme C. G.

Tours. — Imp. Mame.

Front LE JEUNE MARIN. P 69

« JE SUIS LE COMTE JOSEPH DE LA PUISAYE. »

Bertauts Imp

LE

JEUNE MARIN

Aᵈ MAME ET Cⁱᵉ, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1850



LE

JEUNE MARIN

OU

L'ÉDUCATION MATERNELLE

PAR

Mme CLAIRE GUERMANTE

2e ÉDITION



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1850

LE

JEUNE MARIN

I

UNE MÈRE. — SES PROJETS SUR SON FILS.

Faut-il considérer comme un fait réel, qu'il existe des êtres appelés sur cette terre pour n'éprouver, dans tout le cours de leur longue carrière, que de cuisants chagrins et de cruelles épreuves? Ne vient-il donc pas pour eux un moment où, toute douleur cessant, ils ont un peu de calme? Et faut-il croire à d'aussi tristes exceptions? Non, non, repoussons de toutes nos forces cette conviction désolante, et disons à ceux dont les yeux sont

épuisés de larmes, dont le cœur demande quelques joies : Espérez, espérez ! Dieu est bon, Dieu est riche en miséricorde ; et, pour preuve de cette bienheureuse vérité, racontons cette simple histoire. Puisse-t-elle sécher des pleurs, encourager de pauvres mères, intéresser les jeunes enfants, et surtout les porter au bien ! Car à vous, mes beaux anges, à vous toutes mes pensées, toutes mes bonnes inspirations ; à vous mes veilles, mes labeurs ; et si je puis épargner à un seul d'entre vous une faute, un regret, oh ! ma peine sera plaisir.

Pour vous, chers enfants, il est un âge, âge fortuné que je voudrais fixer sur vos têtes chéries, où les douces, les riantes illusions sèment de bonheur les jours qui doivent composer votre vie : c'est la sainte, la divine espérance, la gracieuse inspiratrice de la jeunesse. Qu'elle vous soit toujours favorable ; que les rêves dorés de votre enfance se changent en délicieuses réalités, et puissiez-vous ne jamais connaître ce que c'est que la douleur !

Mais peut-être dira-t-on : Cette naïve croyance, que l'avenir nous tient en réserve un heureux

dédommagement de nos peines, se trouve seulement dans les âmes privilégiées, dont la foi est si ferme et si simple, qu'elles attendent un miracle plutôt que de douter. Peut-être dira-t-on encore : A ces croyants candides la vie a été, sinon facile, du moins exempte de ces horribles calamités qui tourmentent certaines personnes ; ils n'ont pas vu comme elles leur courage et leur espoir s'éteindre sous les coups multipliés d'une destinée implacable. Pour ces malheureux, continuellement battus par la tempête, s'offrira-t-il un port de salut? La souffrance, quelque nom qu'elle prenne et quelque martyre qu'elle impose, ce Protée qui se revêt de mille formes diverses, non pour échapper comme le dieu de la fable, mais pour atteindre avec plus de certitude chaque mortel, laissera-t-il aller si facilement sa proie ? Oui, si Dieu le veut. Ne vous l'ai-je pas dit, le Seigneur est magnifique dans ses récompenses ? Néanmoins, comme cette vallée de misère et de larmes n'est pas notre véritable demeure, que la vie éternelle est la vraie vie de l'âme, ce sera donc seulement alors, oui, ce sera alors que plusieurs

de ces pauvres éprouvés sur la terre seront consolés dans la céleste patrie; car Jésus a dit: « Bienheureux ceux qui pleureront ici-bas, le royaume des cieux est à eux. »

Ayez foi en ces paroles, ne murmurez pas contre la justice divine, et quelque fatigués que vous soyez de votre pénible existence, ne portez pas envie soit à la brillante fortune, soit à l'apparente félicité domestique, ou bien encore à la haute position sociale de beaucoup d'individus qu'on appelle les heureux du siècle. Hélas ! ceux dont le sort excite tant vos désirs, qui sait? sont peut-être plus à plaindre que vous. Le cœur humain n'a-t-il pas des replis inextricables, où plus d'une douleur secrète reste ensevelie? C'est un vaste abîme dont on a sondé quelques profondeurs; mais combien en est-il d'inconnues ! C'est un livre aux innombrables feuillets; sur plusieurs d'entre eux on a savamment décrit et les mystérieuses souffrances de l'âme et celles non moins nombreuses du corps, ainsi que les mille et un événements qui dévastent une existence d'homme; et pourtant, sur les pages non remplies, on devrait

avoir le courage d'analyser ces angoisses douloureuses qui restent ignorées parce qu'on a presque honte de les avouer, ou, faut-il le dire ? parce qu'elles sont tellement en dehors de ce qu'on est convenu d'appeler possible, que l'on n'ose en parler ; la vérité trop crûment dite révolte, fait crier à l'invraisemblable, et cependant rien de si vrai souvent que ce qu'on taxe d'exagération.

Mais où m'emportent de pénibles souvenirs ? Je suis loin, bien loin de mon sujet ; le passé m'est apparu comme un fantôme menaçant qui traîne à sa suite une longue chaîne de malheurs ; et tandis que je me laissais aller à faire un triste retour vers une époque fatale, j'avais oublié qu'en ce moment mon intention est uniquement de raconter la vie d'une mère qui, semblable à ces êtres dont je viens de parler, vit la première partie de ses jours se passer au milieu d'épreuves de tout genre, mais dont la seconde moitié est la preuve glorieuse de ce que j'ai avancé, à savoir que Dieu a pour les siens des consolations tellement efficaces par le bonheur qu'elles procurent, qu'on est presque tenté de bénir les chagrins qui en sont la cause.

J'aborde donc mon sujet, et je dis : Éloignez-vous, ô mes tristes pensées! je veux instruire, et non pleurer.

Mme Dorsanges venait de perdre son mari; un fils était la joie que Dieu lui avait envoyée, en compensation de ses chagrins passés. C'était le lien providentiel qui était venu la rattacher à une existence désenchantée, tout ayant été, dans sa vie de jeune fille et de femme, amertume et déception. Nul plaisir n'avait égayé son enfance. Déshéritée de l'affection des siens, jamais un de leurs sourires, une de leurs caresses n'avaient réjoui son cœur; elle avait grandi loin des yeux maternels, solitaire et abandonnée comme une pauvre orpheline; des étrangers, voilà quels furent ses maîtres, ses protecteurs! La nature l'avait heureusement douée d'un cœur honnête et de sentiments vertueux; ce fut là ce qui la sauva du désespoir. Une mère ne se mira point dans ses jeunes attraits, et à peine seize printemps eurent-ils fait éclore en elle les grâces et les charmes de la jeunesse, qu'elle vit son sort irrévocablement lié à celui d'un homme égoïste qui ne sut jamais

l'apprécier. Nature tendre et délicate, si elle demandait à s'abriter sous la force de son mari, c'était pour payer cette protection de l'amour le plus dévoué. Dans cette union de ces deux êtres, dont l'un ressentait un si vif besoin d'aimer, et l'autre tant d'indifférence, il ne pouvait y avoir aucune chance de bonheur pour la femme; aussi Mme Dorsanges endura-t-elle les mille tortures d'une affection dédaignée, supplice vraiment intolérable. Mais le Seigneur avait fixé le terme de cette longue épreuve, et s'il purifia la jeune fille et la femme au creuset de l'adversité, c'était pour la rendre digne de la récompense que sa miséricordieuse bonté lui tenait en réserve.

Après d'inutiles efforts pour s'attacher le cœur de son mari, Mme Dorsanges, ne pouvant y parvenir, se résigna et souffrit en silence. Dans le principe, elle s'était révoltée contre l'idée désespérante d'être obligée de porter éternellement une chaîne si rude et si lourde, dont chaque anneau la blessait, et qu'aucune main humaine ne pouvait briser ou alléger. Le temps, ce grand maître des douleurs des hommes, adoucit les regrets amers

de cette âme froissée, et la religion, par ses divines espérances, calma ces agitations insensées, ces vifs élans vers un bonheur tout terrestre, dont la réalisation n'était plus possible.

Cependant Mme Dorsanges trouva dans la maternité cette puissante consolation, cet ample dédommagement qui devait faire le charme du reste de sa vie. L'amour maternel, ce sentiment le plus fort, le plus durable de tous, le seul qui ne soulève pas des passions fougueuses, vint jeter quelques fleurs sur cette existence naguère vide et désolée, aujourd'hui toute rayonnante d'espoir. Dès lors une ère nouvelle s'ouvrit pour Mme Dorsanges ; ce véritable fléau des cœurs sensibles, ce besoin incessant d'affection partagée, que jusqu'à ce jour Mme Dorsanges n'avait pu satisfaire, allait enfin trouver sur qui épancher ses trésors de tendresse. Oh ! que d'amour, que de dévouement dans le cœur de cette jeune mère pour ce petit être que la nature, obéissant à l'ordre de Dieu, venait de déposer sur son sein et de confier à ses soins ! Dans cette régénération de la maternité, elle avait acquis soudainement une force surnatu-

relle ; elle pouvait désormais braver les chagrins, les adversités, les maladies. Ne fallait-il pas qu'elle vécût pour cet enfant, qu'elle voyait déjà lui sourire et lui tendre les bras? O merveilleux pouvoir de l'amour maternel ! tu transformes de faibles femmes, tu en fais de grandes et sublimes créatures, dès qu'elles entendent le premier vagissement du fruit de leurs entrailles ! Heureuse métamorphose, qui fait qu'un être frivole et léger devient à l'instant même intelligent de tous ses devoirs, devoirs jusque alors ignorés, et lui fait quitter avec délices bals, spectacles, plaisirs, divertissements, pour s'asseoir, garde attentive et vigilante, auprès du berceau où repose l'objet de son inquiète sollicitude !

Désormais la vie avait donc un but, un espoir pour Mme Dorsanges ; et lorsque la mort vint lui enlever son époux, quoique bien jeune encore, elle n'eut pas une seule fois la pensée de chercher, dans les douceurs d'un second mariage, l'oubli des chagrins de sa première union ; bien loin de là, car elle fit le serment de se consacrer tout entière à son petit Émile. Sa fortune était mé-

diocre, nul héritage en expectative ; mais ses goûts étaient simples et ses désirs modestes; sans ambition pour elle-même, elle avait peut-être rêvé jadis pour son enfant un bien-être au-dessus de sa médiocrité. Cependant, puisque tout espoir de le voir riche lui était enlevé par la mort de celui qui pouvait seul réaliser ce désir, elle se consola par cette sage maxime, que la plus belle fortune à léguer à des enfants est une éducation religieuse et morale, une instruction solide et éclairée. Ce fut vers ce noble but, que toute mère chrétienne doit se proposer, que Mme Dorsanges tourna ses regards, c'était à quoi devaient à l'avenir tendre toutes ses actions; et son dévouement de tous les jours, sa tendresse prévoyante, allaient se poser pour base de conduite ces deux principes, source unique du vrai bonheur de l'homme sur la terre, la religion et l'honneur.

Sans doute la tâche était bien difficile à remplir pour une femme qui, toutefois, sans manquer d'instruction, ne possédait juste que les connaissances permises à notre sexe par les usages et les lois de la société ; mais il y a tant de courage et

de généreuses inspirations dans le cœur d'une mère, qu'elle surmonte pour l'amour de son enfant tous les obstacles, vainc toutes les difficultés, se voue à l'étude et aux privations, et dès l'instant qu'elle est mère, ne vit plus pour elle, puisqu'elle existe seulement pour l'enfant qui lui doit le jour.

Mme. Dorsanges était mère, c'est dire qu'elle était capable de tous les sacrifices. D'abord elle s'effraya, et se taxa de grande témérité de se faire, avec son peu de savoir, l'institutrice de son fils; néanmoins, repoussant cette idée peu encourageante, et plaçant toute sa confiance en Dieu, elle implora ses lumières, et le résultat de cette fervente invocation à l'assistance du Seigneur fut la ferme résolution de mettre à profit le temps que l'extrême jeunesse de son fils lui laisserait libre pour parer à ce grave inconvénient, et s'instruire en ce qu'elle ignorait elle-même. Elle n'avait donc pour le moment qu'à veiller sur la santé de son fils, à développer peu à peu, et par les moyens les plus simples, son intelligence, sans la fatiguer par une application trop constante, qui pourrait devenir funeste à sa frêle constitution. A ces deux

premiers devoirs elle ajouta ce troisième et le plus essentiel, celui de semer dans ce jeune cœur les germes des vertus qui, y jetant de profondes racines, devaient porter plus tard des fruits, alors que l'âge et la raison seconderaient ses efforts maternels.

En conséquence de la résolution que M[me] Dorsanges avait prise d'élever elle-même son Émile jusqu'à douze ans, elle s'arrêta au parti qui lui parut offrir le plus de chances favorables de succès, c'est-à-dire, de s'éloigner de la capitale, où déjà s'agitait cet esprit de révolte qui enfanta la première révolution : car on était à la fin de 1788 ; et quoique M[me] Dorsanges fût tout à fait étrangère à la politique, elle n'avait pas vécu tellement isolée du monde qu'elle n'eût entendu des gens de grand mérite et de haute prévision tirer de sinistres présages du mauvais état des affaires, et du déplorable aveuglement de ces imprévoyants seigneurs, qui riaient et chantaient sur les marches d'un trône qui tremblait sous leurs pieds. Ce fut donc pour fuir ce foyer de discordes et d'émeutes populaires, qui levaient chaque jour plus orgueil-

leusement la tête, que Mme Dorsanges voulut aller vivre obscure et paisible dans un endroit où les mille bruits de la colère du peuple ne viendraient pas troubler sa solitude, ou produire de fâcheuses impressions sur les faibles organes de son fils. D'ailleurs, rien ne la retenait à Paris : brouillée avec la famille de son mari, elle n'avait de son côté que des parents éloignés et très-âgés. Il ne s'agissait donc plus, pour mettre son projet à exécution, que de se fixer sur le choix de sa nouvelle résidence. Elle hésita longtemps ; enfin elle se décida pour la jolie petite ville du Croisic, située sur les bords de la mer, sur ces plages bretonnes qui devaient bientôt, hélas ! retentir des cris de la guerre civile.

Sa petite fortune réalisée et ses préparatifs de voyage terminés, Mme Dorsanges dit adieu sans regrets à la ville qui l'avait vue naître ; mais, avant de la quitter pour toujours, elle se rendit sur la tombe de son époux, sur cette froide pierre qui renfermait sa dépouille mortelle ; et, après y avoir déposé un pieux souvenir, elle jura de porter sans tache le nom qu'il lui avait donné, et de faire en

sorte que son fils l'honorât par ses vertus morales et chrétiennes.

Quelques jours après cette visite, Mme Dorsanges arrivait dans la petite ville du Croisic, qui s'élève sur les rivages de l'Océan. Son premier soin eut pour objet de s'informer s'il n'y avait pas à louer quelque petite maisonnette avec jardin. Ce désir s'accomplit facilement; elle en trouva une tout à fait selon ses goûts, et qui réunissait l'utile à l'agréable.

Véritable petit bijou par sa forme élégante et gracieuse, cette demeure, coquettement encadrée de verdure, dominait la mer et toutes les autres habitations de la ville, dont elle semblait être la sentinelle avancée. Un mur d'enceinte la défendait des regards indiscrets, et entourait le jardin. L'intérieur de la maison, qui se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, était décoré avec une exquise simplicité, qui attestait le bon goût de l'ex-propriétaire. Les chambres étaient petites, mais charmantes et commodes. Enfin, cette retraite séduisit à tel point Mme Dorsanges par son ensemble confortable, qu'elle l'acheta et vint s'y installer tout de suite, avec son cher trésor

et une domestique nommée Gertrude. Cette fille avait quarante ans : son éloge était dans toutes les bouches, éloge bien mérité du reste, puisque par sa probité, sa douceur et ses mœurs pures, cette honnête domestique s'était acquis l'affection des maîtres qu'elle avait servis antérieurement, et qu'elle venait de perdre. Mme Dorsanges ne tarda pas à s'applaudir de l'heureux choix qu'elle avait fait ; dans les circonstances où elle se plaçait volontairement, c'était ce qui pouvait lui arriver de plus à propos, selon ses vues, de rencontrer dans une simple servante tant de précieuses qualités et de dispositions intelligentes. Aussi Mme Dorsanges regarda-t-elle comme une faveur divine, comme un premier encouragement à sa généreuse résolution, de trouver une si excellente créature, qu'elle devinait même jusqu'à ses moindres désirs. Non-seulement aussi cette fille pouvait la seconder dans les soins que la jeunesse d'Émile réclamait sans cesse, mais encore elle avait le bon sens de comprendre les motifs qui dictaient les instructions dont elle ne devait, sous aucun prétexte, se départir à l'égard de l'enfant.

Il ne faut pas non plus oublier de placer au nombre des habitants de la maison à l'Ange (ainsi nommée par les gens du pays à cause de deux petites statuettes d'anges, placées, sans doute par le caprice du sculpteur, de chaque côté de la porte d'entrée) le fidèle Cora, beau terre-neuve qui faisait partie de la famille depuis la naissance d'Émile, et qui ne la quittait pas d'un instant le jour ni la nuit.

Comme tous les enfants, Émile aimait le changement; il fut donc bientôt à l'aise dans ses nouvelles habitudes. C'était un joli petit blondin, quoiqu'un peu pâle, qui avait donné déjà bien des inquiétudes à sa mère. Mme Dorsanges avait rempli ce devoir si doux qu'impose la nature, celui d'allaiter son enfant; mais, malgré tous ses efforts et ses soins, Émile était resté frêle et délicat; cette jeune plante, qui s'était étiolée sous la brume parisienne, avait besoin, pour se développer, d'un air vif et pur, et des chauds rayons du soleil. A peine âgé de cinq ans, Émile se faisait remarquer par une intelligence précoce, fort avide de connaître, pourtant ayant toutes les imperfections

attachées à l'enfance, c'est-à-dire turbulent et volontaire, capricieux et friand. Ces dispositions primitives, qui se remarquent dans presque tous les enfants, et qui deviennent plus tard, si l'on n'y prend garde, des défauts et des vices, peuvent être facilement réprimées dès leur naissance, avec un peu de persistance et de fermeté. C'est à quoi voulut d'abord s'appliquer Mme Dorsanges; elle désirait trop sincèrement le bonheur de son fils pour l'ériger en idole, et, à force de condescendance, en faire un être tout à fait insupportable. La mollesse est pernicieuse à l'enfance, qui demande au contraire à être fortifiée contre sa propre faiblesse. Tout le premier âge étant maladie et danger, il faut rendre l'enfant robuste et capable de supporter les épreuves que la nature lui fait subir par son développement. C'est dans le présent qu'on travaille pour l'avenir; c'est en corrigeant l'enfance qu'on lui prépare une jeunesse vigoureuse, exempte de ces malaises qui paralysent les facultés. Mme Dorsanges, en mère prévoyante, jetait des regards inquiets sur la débilité de son fils; par expérience elle savait que le sort

de l'homme ici-bas est de souffrir, que chacun de ses jours, chaque époque de sa vie est marquée par une douleur nouvelle, soit morale, soit physique. Cette triste certitude lui fit sentir la nécessité d'aguerrir son Émile, dès ses jeunes années, contre les maux véritables de la vie.

Après de sérieuses réflexions, mûries au feu sacré de l'amour maternel, cette prescience du cœur, cette seconde vue de l'âme, qui double l'intelligence des mères et leur découvre presque les secrets de l'avenir, Mme Dorsanges se traça un plan de conduite pour l'éducation de son fils, et se promit de ne jamais s'en écarter, surtout en ce qui concernait notre sainte religion. Nos jeunes lecteurs en prendront connaissance dans le chapitre suivant; et si, pour le moment, ils n'y trouvent rien de bien intéressant, j'ose espérer que plus tard, alors qu'ils seront pères eux-mêmes, ils se le rappelleront, et le mettront en pratique pour leurs enfants.

II

PLAN D'ÉDUCATION

Je crois pouvoir poser comme vérité fondamentale que l'enfant est formé par trois sortes de maîtres: la nature, les hommes et les choses. Il faut donc agir de concert avec eux, et faire tendre au même but et aux mêmes fins les différentes leçons qu'il en reçoit.

L'éducation donnée par la nature, ou le développement interne des facultés et des organes de l'enfant, ne dépend pas tout à fait de moi;

cependant je puis la seconder dans ses généreux desseins, en étudiant les premières inclinations de l'enfant, en épiant les premières lueurs de son intelligence et les dirigeant vers le bien.

L'éducation des hommes, qui est la conséquence de celle de la nature, c'est-à-dire, l'usage qu'on enseigne à l'enfant à faire de ses facultés, est la seule dont je sois, à proprement parler, entièrement la maîtresse; c'est donc sur elle que doivent se concentrer tous mes efforts, afin qu'elle soit juste et bonne.

L'éducation des choses, qui n'est autre que l'acquis de la propre expérience de l'enfant sur les objets qui l'entourent, à certains égards, dépend encore de moi. Tant que l'enfant restera sous ma direction, je puis éloigner de lui toute impression fâcheuse, et ne lui mettre sous les yeux que de vertueux exemples et des actions honnêtes.

La vocation commune est l'état d'homme, mais d'homme chrétien; l'enfant qui est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Ainsi, apprendre à l'enfant à régler ses actions sur les lois de l'honneur et sur la mo-

rale évangélique étant la science d'où découlent toutes les autres, et la seule, l'unique source du bonheur de l'homme, ce doit être la première enseignée, pour qu'il n'ait que des notions justes et saines sur la vie. Or, puisque l'enfant commence à vivre dès qu'il ouvre les yeux à la lumière, il faut que son éducation commence avec lui. De là je conclus que si jusqu'à ce jour j'ai été un peu trop indulgente pour mon fils, je dois dorénavant m'armer de courage, ne plus céder à ses caprices, et réprimer ses mauvais penchants.

C'est donc après un sérieux examen des inclinations primitives d'Émile, que j'ai arrêté le plan général de son éducation. Il est basé sur la maxime du Sage, qui dit que l'homme est créé pour vivre en société. Émile doit donc être élevé pour les autres ; car si je considère l'instabilité des choses humaines, l'esprit inquiet et remuant du siècle où nous vivons, ces fortunes colossales anéanties, ces existences si bien posées au milieu des honneurs et des dignités renversées et réduites à l'humiliation, je vois que je ne pourrais choisir une méthode plus insensée que celle d'élever Émile pour lui-même.

Par ma tendresse aveugle et à force de précautions minutieuses, je soustrairais sans doute mon fils, pour quelques jours, aux lois immuables de la nature, qui soumettent l'homme à la souffrance; mais si d'un côté je le préservais de quelques incommodités passagères, de l'autre j'accumulerais pour l'avenir sur sa tête chérie une foule de dangers et de périls. Il est donc bien plus raisonnable au contraire que je lui apprenne à supporter les misères de la vie : le chaud et le froid, la faim et la soif, l'aisance et la privation, en un mot toutes les vicissitudes et les alternatives qui font de l'existence une rude épreuve.

Si j'observe la nature, je vois qu'elle exerce continuellement et par degrés les forces de l'enfant; elle affermit son tempérament par des souffrances de toute espèce; elle l'initie de bonne heure, en mère prévoyante, à la peine et à la douleur. Ayons donc la courageuse tendresse de suivre son exemple, mais toutefois en ne dépassant pas la mesure des forces d'Émile. Par des exercices violents, j'endurcirai son corps et le rendrai presque invulnérable. C'est sans doute cette leçon que veut

nous donner la belle allégorie de la fable, qui nous montre la tendre Thétis plongeant elle-même son fils Achille dans les eaux du Styx.

Telles étaient les pensées qui venaient de s'élever dans l'esprit de Mme Dorsanges; toute préoccupée qu'elle était de composer le plan d'éducation de son fils. « Mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup avec un accent marqué d'effroi, mon Dieu! quelle terrible responsabilité vous faites peser sur ma tête! Non-seulement j'ai à soigner le corps de mon Émile, mais aussi son âme, que vous me remettez si pure; c'est un dépôt que vous me confiez, c'est un trésor de richesses précieuses dont vous me demanderez un jour un compte rigoureux. Ah! Seigneur, inspirez-moi, conduisez mon cœur dans la recherche des moyens les plus salutaires, les plus efficaces pour faire de mon fils un chrétien fervent et éclairé, un homme vertueux, un citoyen utile à son pays et à ses semblables; vous le savez, Seigneur, ce sont là mes plus chers, mes seuls désirs. »

Un peu soulagée par cette prière, Mme Dorsanges retomba dans ses réflexions. Enfin elle se

leva, ouvrit son secrétaire, et dans un tiroir elle prit un *Memento* sur lequel elle avait l'habitude de tracer ses pensées les plus intimes ; puis elle écrivit ce qui suit :

Pour que l'âme acquière de l'énergie, il faut que le corps soit vigoureux et fort. La propreté, l'activité et la tempérance étant les véritables sources de la santé des enfants, il est nécessaire pour fortifier Émile, de sa nature faible et délicat, que je le soumette à un régime suivi et bien entendu qui le régénère.

Ainsi il prendra fréquemment des bains presque tièdes ; il n'aura que des vêtements larges qui ne gêneront point ses mouvements, et qui seront renouvelés souvent.

Il pourra librement jouer, courir et sauter. La nature ne veut pas que l'on contrarie ce besoin de remuer qu'elle inspire aux enfants pour les fortifier.

Sa nourriture se composera d'aliments sains et légers, pris à heure fixe et sans abus ; peu de vin, point de liqueurs et de ragoûts épicés.

Je l'habituerai peu à peu et de loin à tous les objets d'apparence désagréable, qu'ils soient laids,

dégoûtants et même bizarres ; à l'obscurité, à la solitude, au tonnerre. Par une gradation lente et ménagée, il deviendra intrépide et exempt des sottes terreurs de la crainte.

Je n'emploierai en lui parlant qu'un langage simple, mais correct, qu'il pourra facilement comprendre; de cette manière le sien s'épurera, et j'éviterai le ridicule d'en faire un petit pédant, répétant à tort et à travers les grandes phrases qu'il aurait retenues.

Je ne lui ferai point sentir le joug de l'obéissance ; mais je l'y conduirai naturellement, en lui faisant trouver une jouissance dans l'accomplissement de ses devoirs.

Je satisferai avec plaisir à tous ses besoins ; je n'accorderai rien à ses fantaisies, à ses pleurs; je ne serai pas prodigue de refus, mais je ne les révoquerai jamais.

J'accorderai tout ce qui pourra lui faire un plaisir réel; je refuserai tout ce qu'il demandera par caprice, ou pour faire acte d'autorité. Il faut qu'il demande poliment, et non qu'il commande.

Le *non* une fois prononcé sera irrévocable; seulement il faut que je fasse en sorte qu'il soit juste et impartial.

Le sentiment du juste et de l'injuste étant inné dans le cœur de l'enfant, il est très-important d'éviter qu'Émile puisse même supposer que je lui refuse quelque chose sans motif raisonnable, et simplement pour le chagriner; car alors il n'aurait plus confiance en moi, et me redouterait. De là au mensonge et à la dissimulation il n'y a qu'un pas.

La raison seule lui apprendra à discerner le bien d'avec le mal. Cependant il dépend de moi de lui faire imiter les actes dont je veux qu'il prenne l'habitude, jusqu'à ce qu'il les fasse par discernement et par amour du bien.

Les plus belles leçons de morale à donner à un enfant, c'est de lui apprendre à ne jamais faire de mal à personne, de chercher à accomplir devant lui sans ostentation le plus de bien possible, et de l'habituer à se priver en faveur du pauvre non-seulement de son superflu, mais de son nécessaire.

La bonté étant de tous les attributs de la Divi-

nité celui sous lequel l'enfant peut le mieux la comprendre, il faut que je m'applique sans cesse à en mettre sous les yeux d'Émile les preuves les plus touchantes et les plus visibles, afin qu'il en ait une haute opinion.

A mon avis, la plus dangereuse période de l'existence est celle qui comprend les douze premières années de la vie : d'abord, parce que l'enfant y subit toutes les épreuves de la croissance et de la dentition ; en second lieu, parce qu'alors il est plus susceptible de prendre le germe des vices ou des erreurs ; enfin parce que, privé de raison, il est sans défense contre les mauvaises impressions. Naturellement imitateur, il reproduit, sans en connaître la conséquence, les vilaines actions, et fait le mal sans avoir la conscience de ce qu'il fait. Ah ! malheur aux parents qui n'observent pas leurs enfants avec sollicitude, avec vigilance ; car ils sont grandement coupables et dignes de blâme, de châtiment et du mépris général !

Pour éviter de tomber dans la même faute qui porte avec elle les fruits amers des remords, il faut que je m'attache à ne montrer à Émile

que de bons exemples, de vertueuses actions, à ne l'entourer que d'honnêtes gens.

Je lui apprendrai à lire et à écrire en s'amusant par le moyen de cartes représentant les lettres, puis les syllabes et les mots, avec des dessins analogues; de la sorte l'enfant s'intéressera, il sera porté à interroger, et mes réponses devront être des explications tellement simples, qu'elles s'imprimeront d'elles-mêmes et sans aucune difficulté dans sa mémoire. Je lui enseignerai de la même manière l'histoire sainte et la géographie.

Les seules impressions sérieuses que je veuille inscrire en caractères ineffaçables dans son jeune cœur, seront celles du respect qu'il doit au saint nom de Dieu, à ses divins préceptes, à ses commandements, à sa parole infaillible, à ses précieux enseignements sur la terre; puis aux vieillards et aux souffrances des malheureux.

Matin et soir une naïve et simple prière s'exhalera de ses lèvres innocentes, et montera vers Dieu comme un doux parfum, pour lui demander les grâces qui font de l'enfant, jeune plante inculte, la chaste fleur des vertus chrétiennes.

Nous ferons chaque jour de longues promenades, et toutes les fois qu'il se présentera l'occasion de faire l'aumône, sa petite main offrira le denier de la veuve ; car la charité, ou l'amour du prochain, ne saurait être inspirée trop tôt aux enfants.

Telles furent à peu près les règles de conduite que Mme Dorsanges s'imposa, et qu'elle suivit scrupuleusement. Aussi en reçut-elle la récompense immédiate. Émile croissait et se fortifiait à vue d'œil; quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée, et déjà ses joues fraîches et vermeilles brillaient des couleurs de la santé; son sommeil était doux et paisible, son humeur égale et gaie.

Avec quel plaisir Mme Dorsanges dut-elle voir s'accomplir cette heureuse métamorphose ! Et qu'elles devaient être délicieuses les émotions de cette tendre mère, en voyant l'objet constant de son inquiète sollicitude se rouler, vif et dispos, sur l'herbe épaisse de la pelouse; courir follement après le docile Cora, tomber, se relever, et, semblable à Antée, seulement par l'action et non par

la taille, trouver dans ses chutes nombreuses une force nouvelle.

Compagnon habituel des jeux de l'enfant, Cora, le bon animal, se prêtait à ses désirs, se laissant martyriser par ces mains mignonnes, qu'il léchait pour toute punition de leur malice. Maintes fois Émile, fatigué de jouer, s'endormait la tête appuyée sur le cou de son gardien. Alors le pinceau d'un peintre n'eût pas dédaigné de reproduire ce gracieux tableau ; malheureusement les yeux ravis d'une mère en étaient les seuls admirateurs. Le joli petit lutin dormait ainsi des heures entières, sa chevelure bouclée mêlée aux longs poils soyeux du patient Cora, qui dressait vivement au moindre bruit ses oreilles, tout prêt à défendre son jeune maître.

Le matin, Mme Dorsanges conduisait Émile, suivi de Cora, par un sentier détourné, sur le bord de la mer ; là, elle le voyait encore s'ébattre joyeusement, tantôt luttant de vitesse avec son chien, tantôt faisant une collection de coquillages ; d'autres fois (et c'était un des amusements favoris de l'enfant), opposant ses pieds nus aux vagues

blanches d'écume qu'il semblait défier, et qui, se riant de ce vain obstacle, venaient expirer mollement autour de lui. Mais Cora ne pouvait rester paisible spectateur de ce jeu; poussé par son instinct naturel, il s'élançait dans l'eau, faisant mille bonds, plongeant, reparaissant à la surface, revenant se coucher près de son maître, le flattant, l'agaçant pour l'inviter à le suivre. Alors, comme s'il eût compris cette invitation, Émile, s'enhardissant par degrés contre ces flots inoffensifs qui le caressaient avec tant de gentillesse, et dans lesquels il voyait bondir son fidèle compagnon, avançait une jambe, puis l'autre, et, s'attachant au cou de l'intelligent Cora, il aurait essayé de nager, si sa mère, effrayée de sa témérité imprudente, ne l'eût rappelé promptement. Cependant ces bains et ces exercices le fortifiaient merveilleusement. Enfin, lorsque l'enfant était las de jeux, de bains et de courses, une légère collation, une heure ou deux de repos sur le sable fin de la grève, à l'abri d'un bloc de rochers, le rendaient capable de supporter d'autres fatigues.

Dans les jours de colère de l'Océan, lorsque ses

vagues mugissantes envahissaient le rivage et en défendaient l'approche, la mère et l'enfant visitaient les chaumières, et Cora portait le panier renfermant les secours destinés aux malheureux. Émile en était le distributeur, et il s'acquittait de cette pieuse besogne avec une affabilité touchante qui lui gagnait tous les cœurs, et faisait battre celui de sa mère d'une douce joie.

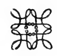
Quatre années de cette vie calme et réglée avaient changé complétement Émile; son corps s'était développé, il était devenu vif, robuste et agile, supportant le froid, le chaud et une longue marche; il lisait et écrivait très-bien, savait sur le bout de son doigt l'histoire sainte, la géographie et les premiers éléments du calcul. Ce n'était pas un enfant parfait, bien loin de là; seulement ses mauvais penchants s'étaient effacés peu à peu sous les impressions vertueuses que ne cessait de lui donner sa mère, soit par elle-même, soit par les autres. Il ne faut pas demander si Mme Dorsanges, encouragée par ces premiers succès obtenus de son mode d'éducation, se promit de le continuer.

On était arrivé à l'époque où les jours sont à

peine de quelques heures; l'hiver faisait sentir ses rigueurs, et les promenades avaient été interrompues par la neige qui était tombée en abondance. Cependant elle avait disparu, et le soleil brillait d'une vive clarté; la mer était calme et bleue, et le froid avait diminué d'intensité. Émile, qui s'ennuyait de ne pas sortir, voyant cette belle matinée, sentit un vif désir de se promener; il pria instamment sa mère de satisfaire son envie. Mme Dorsanges, qui s'empressait toujours de lui procurer du plaisir, surtout lorsqu'il était mérité, ne lui répondit qu'en prenant son chapeau et son châle. Émile, enchanté, se mit à courir çà et là, léger comme un papillon, et rivalisant de sauts et de bonds avec son joyeux camarade. Il devançait de beaucoup sa mère, qui souriait à ses folies. Ils suivaient alors un petit sentier à mi-côte, qui se déroulait comme un serpent sur le bord de la mer, et conduisait à des cabanes de pêcheurs. Jamais Mme Dorsanges n'avait poussé ses excursions aussi loin de ce côté.

Tout à coup des cris se firent entendre; Émile, effrayé, s'arrêta, et son chien se plaça devant lui

en grondant. Mme Dorsanges, ne comprenant pas la cause de l'hésitation de son fils, hâta le pas, et comme, à mesure qu'elle avançait, les cris devenaient distincts, elle se laissa dominer un instant par la même frayeur; mais ces cris étaient si plaintifs et si douloureux, qu'ils vainquirent son irrésolution, et que, prenant la main d'Émile, elle se dirigea hardiment vers l'endroit d'où ils semblaient partir.



III

LE PÊCHEUR.

Le sentier que suivaient Mme Dorsanges et son fils, faisant tout à coup un brusque détour à gauche, leur laissa voir une cabane isolée dont la porte était ouverte ; c'était de son intérieur que s'échappaient les cris. Lorsque Mme Dorsanges pénétra dans l'humble chaumière, un triste spectacle s'offrit à ses regards. Un homme d'une cinquantaine d'années, au front chauve, à la taille herculéenne, était affaissé près d'un misérable grabat,

sur lequel une femme venait d'expirer. Le désespoir de cet homme était si profond, qu'il ne s'apercevait pas de la présence d'étrangers dans sa demeure. Sa large poitrine se soulevait par bonds convulsifs qui menaçaient de la briser; ses traits étaient crispés, ses regards fixes; des cris à moitié articulés, rauques et stridents, se frayaient avec peine un passage entre ses dents serrées. Mme Dorsanges, émue de pitié, s'approcha de cet infortuné, et, par de douces paroles, elle tâcha de modérer sa douleur. « Hélas ! lui dit le malheureux en tournant vers elle un œil sec et brillant des feux de la fièvre, hélas ! Madame, que voulez-vous que je fasse de la vie maintenant que je n'ai plus de compagne ? A quoi me servirait l'existence, puisque je n'ai plus rien pour me la faire aimer ? J'avais un fils, je l'ai perdu aussi. O Jeannette, ma bonne Jeannette, et toi, mon cher enfant, je vais bientôt aller vous rejoindre ! » Des pleurs et des sanglots interrompirent tout à coup ces plaintes touchantes. Mme Dorsanges profita de cette explosion de douleur pour offrir à cet homme, accablé sous le poids de si cruels malheurs, les


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

... mal une femme venait d'expirer. Le déses-

...xplosion de douleur pour offrir à cet homme,
...lé sous le poids de si cruels malheurs, les

LE JEUNE MARIN. P 36

PAR DE DOUCES PAROLES, ELLE TACHA DE MODERER SA DOULEUR.

puissantes consolations de la religion. Inspirée par son âme sensible et pieuse, elle trouva le seul moyen de relever le courage du pauvre affligé ; elle lui montra dans le ciel sa femme et son enfant réunis, et jouissant d'un bonheur inaltérable. Ces tendres accents, cette sublime espérance, adoucirent l'âpreté des regrets du pêcheur. Enfin Mme Dorsanges eut le bonheur de le voir devenir plus calme, et envisager en chrétien l'épreuve que le Seigneur lui envoyait ; toutefois, elle ne songea à le quitter que lorsqu'il lui eut promis de se résigner à la volonté de Dieu. Alors elle fit signe à Émile, qui était resté muet et tremblant au fond de la chambre, de s'approcher ; elle lui dit à voix basse quelques paroles encourageantes qui le rassurèrent ; puis, l'ayant fait agenouiller près d'elle, ils prièrent tous deux pour la pauvre femme dont l'âme venait de s'envoler vers les cieux.

« O Madame, murmura le pêcheur touché de la pieuse bonté de l'étrangère, je vous en prie, dites-moi votre nom et celui de ce beau petit ange, que je les mêle dans mes prières !

— Volontiers, mon ami ; je m'appelle Mme Dorsanges, et mon fils, Émile. A votre tour, voulez-vous me dire votre nom ?

— Gaspard, Madame, pour vous servir, et de tout mon cœur.

— Eh bien ! mon cher Gaspard, à revoir ; prenez courage, je reviendrai. Pleurez, pleurez, mon ami, le Seigneur ne défend pas les larmes, mais n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

— Non, Madame ; Gaspard le pêcheur n'a qu'une parole, et vous verrez s'il sait la tenir. »

Il était presque nuit lorsque Mme Dorsanges rentra chez elle. Gertrude était très-inquiète ; mais sitôt qu'elle eut vu la pâleur de sa maîtresse, elle la crut malade, et faillit en perdre la tête. Mme Dorsanges eut beaucoup de peine à la rassurer, et lui raconta la cause de son retard.

« Ah ! mon Dieu, ce pauvre Gaspard ! s'écria Gertrude, qu'il doit avoir de chagrin, lui qui aimait tant sa femme ! C'est un bien digne homme, allez, Madame ; il mérite certainement tout votre intérêt. Si vous vouliez me permettre d'aller avec

vous demain, combien je serais contente de le voir, ce brave Gaspard !

— C'était mon intention déjà de vous emmener, ma bonne Gertrude; ainsi je suis charmée que nous nous rencontrions sur ce point. Nous emporterons quelques provisions. Mon Dieu! mais je me rappelle maintenant, cet homme m'a semblé être exténué de fatigue, et qui sait? peut-être de faim. Serait-il donc si pauvre qu'il eût manqué du nécessaire?

— C'est bien possible, Madame; Gaspard vit du produit de sa pêche, et si sa femme a été longtemps malade, il ne faut pas demander s'ils ont dû souffrir de la misère.

— Ah! qu'il me tarde d'être à demain, pour lui porter de quoi le restaurer et subvenir à ses plus pressants besoins! Nous partirons de bonne heure, ma bonne Gertrude. »

Émile paraissait préoccupé; sa figure, naturellement enjouée, était grave, et portait des traces récentes de larmes. Dans le chemin, il avait interrogé sa mère sur un spectacle si nouveau pour lui. Cette scène de désespoir l'avait

vivement impressionné; cette femme immobile, ces mots inconnus résonnant pour la première fois à ses oreilles, l'émotion de sa mère, ces larmes, ces cris, toutes ces sensations qu'il ne pouvait analyser, confondaient ses idées encore si peu étendues. Sa mère, remarquant son agitation, et voulant par prudence éviter les questions qu'elle voyait errer sur les lèvres de son enfant, changea le cours de ses pensées en lui racontant une histoire qui, par sa gaieté, eut bientôt ramené le sourire sur ses lèvres; et comme à cet âge heureux les impressions les plus tristes sont de courte durée, surtout lorsque d'autres viennent y faire diversion, Émile redevint joyeux, et le sommeil de l'innocence vint enfin clore ses paupières fatiguées.

Le lendemain matin, quand il se réveilla, il avait perdu le souvenir de ce qui s'était passé la veille. Cependant, en voyant sa mère et Gertrude faire les préparatifs du départ, il se ressouvint qu'on devait aller voir le pêcheur.

« Maman, dit-il, qu'est-ce que je pourrais donc lui porter aussi, moi, au bon Gaspard ?

— Je ne sais vraiment pas quoi, mon cher enfant; cherche ce qu'il te fera plaisir de lui porter, et tu me le diras.

— Tiens, maman, reprit-il après quelques minutes passées à réfléchir, si je lui donnais cette belle image de la sainte Vierge que tu appelles Notre-Dame-de-Bon-Secours? Tu m'as dit bien des fois qu'elle consolait les affligés; puisque Gaspard a du chagrin, la bonne Vierge le consolera.

— Tu as raison, mon fils; va donc la prendre, et tu feras toi-même ton petit présent. Mais souviens-toi toujours, mon Émile, de ce que tu viens de dire si justement, que la sainte Vierge est la mère, la protectrice des malheureux. »

Émile revint triomphant avec son image, et la petite société se dirigea vers la demeure de Gaspard.

Le pêcheur était assis tristement sur le pas de la porte; il paraissait abattu et plongé dans de pénibles réflexions. Il fut tiré de sa méditation douloureuse par l'approche de Mme Dorsanges. Un pâle sourire éclaira sa figure altérée; il se leva en chancelant. Déjà Émile était près de lui,

et lui disait d'une voix caressante : « Tiens, Gaspard, voilà l'image de la bonne Vierge; maman veut bien que je te la donne. Vois comme elle est belle, et comme elle te regarde tendrement !

— Merci, mon joli monsieur, répliqua Gaspard attendri, c'est la patronne des matelots; je vais la mettre auprès de mon lit, et je la prierai pour vous. »

Mme Dorsanges força le pêcheur à prendre un peu de nourriture, lui fit boire quelques gouttes de bon vin; puis, lorsqu'elle le vit ranimé par ces aliments, elle l'excita à parler de son chagrin, sachant que c'est le meilleur moyen de soulager la douleur que de lui donner la facilité de s'épancher. Pendant ce temps, Émile s'amusait à quelque distance de la cabane; le pêcheur put donc se livrer sans contrainte à toute l'amertume de ses regrets. Il parla avec Gertrude de sa femme, qu'elle avait connue, et avec laquelle elle avait joué étant enfant. Les heures s'écoulèrent rapidement, d'une part, à écouter avec une délicate attention afin de consoler, de l'autre, à ra-

conter les simples événements qui composaient une vie de luttes et de dangers sur l'Océan, de souffrances et de privations dans le ménage. Mais le but que Mme Dorsanges s'était proposé était atteint; Gaspard s'était soulagé dans ces épanchements. Il fallait cependant songer à s'en retourner à la ville, le soleil baissait visiblement à l'horizon, et la nuit, qui vient si promptement dans cette saison, allait bientôt envelopper la terre de ses sombres voiles. Afin de ne pas attrister le pêcheur, Mme Dorsanges ne lui dit point adieu : au contraire, elle lui donna l'assurance qu'elle reviendrait le lendemain.

En effet, la mère d'Émile fut fidèle à sa promesse, et bien des fois encore elle fit ce pieux pèlerinage.

Si l'âme énergique du pêcheur avait recouvré, aux tendres exhortations de Mme Dorsanges, une partie de son calme et de sa sérénité habituelle, en revanche son corps avait faibli sous le double fardeau de la peine et des veilles, et, malgré tout son courage, Gaspard s'était vu contraint de s'aliter; ce fut aux soins assidus de Mme Dorsanges

qu'il dut d'être rendu à la vie. Émile ne manquait jamais d'accompagner sa mère dans les visites journalières qu'elle faisait à la cabane du pêcheur ; il lui rendait mille petits services avec une grâce charmante qui ravissait le bon Gaspard. Sous une enveloppe rude et grossière, le pêcheur cachait une âme sensible. La reconnaissance qu'il avait pour les bienfaits de Mme Dorsanges était un sentiment profond qui ne demandait qu'une occasion pour se manifester dans toute sa puissance. Quant à celui qu'il avait voué à Émile, il serait plus difficile de l'analyser; il l'aimait au-dessus de toutes choses, c'est-à-dire que si Dieu lui eût laissé son enfant et qu'ils eussent été l'un et l'autre sur le point de périr, il est à croire qu'Émile eût été sauvé le premier. Du reste, à cette affection sans bornes Émile répondait par une vive amitié; il recherchait les caresses du pêcheur et sa conversation, qui avait pour lui un attrait dont il ne pouvait se rendre compte, attrait qui devait un jour décider de sa vocation. Gaspard ne savait presque parler que d'une seule chose, c'était de la mer. Mais aussi quel feu! quel enthousiasme!

quelle poésie dans son langage, alors qu'il décrivait les merveilles dont ses yeux avaient été éblouis ! Il avait passé sa vie sur l'Océan, d'abord comme matelot; puis, lorsqu'il eut fini son temps, il avait repris l'état de son père, son premier état, il était redevenu pêcheur. Depuis vingt ans qu'il avait quitté le service, il avait vécu dans cette cabane, qu'il avait héritée de son père. Chaque jour l'avait vu, monté sur son léger bateau, sillonner la mer en tous sens, lutter contre ses flots irrités, et, bravant la fatigue, lui imposer un tribut quotidien de quelques-uns de ses poissons, habitants invisibles de ses vastes domaines. Et de quoi aurait-il pu parler, le hardi pêcheur, le brave matelot, si ce n'est de la mer, de cette amie si tendrement aimée, malgré ses caprices, et qui lui avait fait éprouver tant de fois de si terribles émotions, émotions délicieuses pour le cœur du véritable marin? Aussi, dans son naïf et simple langage, redisait-il avec un noble orgueil à l'enfant assis sur ses genoux, qui l'écoutait avidement, et les batailles navales auxquelles il avait pris sa bonne part, et les tempêtes qu'il avait bravées. Jamais

Émile ne se lassait de l'entendre parler, ses yeux brillaient de plaisir et d'intelligence ; puis, à la fin de chaque récit, il disait, avec un petit air intrépide et déterminé qui faisait frissonner sa mère : « Et moi aussi je serai marin ! »

Lorsque Gaspard fut rétabli et qu'il se sentit assez fort pour reprendre ses travaux habituels, Mme Dorsanges ne vint plus aussi fréquemment à la cabane des bords de la mer. Cependant il ne se passait pas un seul jour sans que l'enfant et le pêcheur fussent réunis, d'abord quelques instants, ensuite pendant des heures, qui paraissaient toujours trop courtes à l'un et à l'autre. Gaspard, qui connaissait le moment fixé pour la promenade de Mme Dorsanges et de son fils sur le rivage, manquait rarement de s'y trouver avec sa barque, à moins que la mer ne fût mauvaise, et ses flots agités au point qu'il y eût eu danger de chavirer ; mais si la mer était paisible et le ciel pur, le pêcheur prenait Émile dans sa barque, et lui apprenait à manier l'aviron, à tenir et à diriger le gouvernail. Il lui avait fabriqué un petit filet, qu'il lui faisait jeter. Avec quelle anxiété enfantine

Émile le soulevait, pour voir si les hôtes des plaines liquides s'étaient laissé prendre à ses trompeuses amorces, et quelle joie lorsqu'il en apercevait! Dans son amour naissant pour la mer, il aurait voulu toujours être sur ces vagues qui se faisaient si douces pour le porter, et qu'il demandait à Gaspard, avec une audace peu commune à son âge, de voir *grosses, grosses* comme celles des tempêtes dont il lui avait fait mille fois la chaleureuse description.

Jamais Mme Dorsanges ne voyait Émile entrer dans la barque du pêcheur sans éprouver un frisson mortel; une vague inquiétude lui faisait suivre les nombreuses évolutions du bateau, et se changeait en terreur invincible dès que, semblable à un oiseau fatigué de repos, il ouvrait sa voile aux caresses du vent pour s'envoler à tire-d'aile; et, bien qu'elle regardât Gaspard comme un des meilleurs et des plus adroits marins de la côte, bien qu'elle eût toute confiance dans son adresse, elle ne respirait librement qu'en voyant le pêcheur prendre Émile dans ses bras musculeux et venir le déposer, avec sa pêche, sur les grèves paisibles.

Ce fut une bien autre angoisse pour ce cœur maternel, qui devait avoir la force, l'énergie de celui d'un homme, alors que Gaspard apprit à nager à l'enfant, qui se jetait de lui-même dans l'onde frémissante, et que la pauvre mère le vit disparaître tout à fait dans les flots! Cependant ils étaient d'une l'impidité telle, que Mme Dorsanges aurait pu aisément admirer les gracieux mouvements de son fils, si ses yeux n'eussent été voilés de larmes.

Ces marques de faiblesse, ces terreurs involontaires avaient peu de durée; la raison les dissipait facilement, et Mme Dorsanges se disait, en refoulant ses soupirs et ses pleurs: « C'est une nécessité, il faut qu'un jeune homme soit adroit à tous les exercices du corps. En apprenant à nager, il peut être utile à ses semblables et se sauver lui-même de plus d'un danger. Ainsi, ayons du courage, et sachons un gré infini à ce bon Gaspard, qui me vient si heureusement en aide pour enseigner à mon fils ce que moi, faible femme, je ne puis lui démontrer par pratique, à être fort, adroit et courageux. »

Le pêcheur n'était donc déjà plus une simple connaissance, un obligé pour la mère d'Émile; c'était un ami, un protecteur pour son fils. Par ses soins, il était devenu presque aussi bon marin que son maître, moins la force, et nageait aussi légèrement qu'un poisson. Mme Dorsanges, appréciant tout ce qu'il y avait de bon et de généreux sous l'humble apparence du pêcheur, et devinant la tendre affection qu'il portait à Émile, l'admit avec grand plaisir dans sa société. Sitôt que la nuit couvrait la terre, on voyait un homme s'avancer à grands pas vers la simple demeure, où chaque soir le plus gracieux sourire accueillait sa venue, où sa place était marquée à l'angle du foyer; car, dans cette maison, une voix au timbre frais et pur saluait son entrée par ces mots: « Dépêche-toi donc d'arriver, ami Gaspard! » Pour entendre cette voix, ces paroles, le pêcheur eût volontiers lui seul attaqué un vaisseau à l'abordage. Alors plus de soucis, plus de fatigue; cette lassitude qui engourdissait tous ses membres se dissipait comme par enchantement, et le pêcheur, heureux et souriant de la joie de son favori, se

faisait conteur amusant, afin d'exciter le rire si franc d'Émile, rire joyeux et épanoui, qui faisait palpiter d'une émotion délicieuse le cœur du vieux marin. Nous dirons, à la louange du narrateur, que plus d'une soirée de l'hiver se trouva ainsi abrégée par les récits naïfs, mais toujours colorés et intéressants, de l'ancien matelot.



IV

LE PROSCRIT.

L'hiver et ses frimas avaient disparu pour faire place à l'aimable printemps. Les doux zéphyrs revenaient en foule caresser les branches au naissant feuillage. L'air était tiède et parfumé, et les oiseaux préludaient à leurs chants d'amour. Toute la nature prenait un air de fête, et notre Émile éprouvait de gais transports en voyant le retour de la riante saison des fleurs, qui allait rendre plus longues et plus fréquentes ses promenades

avec le pêcheur à travers son bel Océán. Il épiait avec un curieux intérêt le développement des boutons qui s'ouvraient en feuilles ou en fleurs, et cherchait, avec l'aide de sa mère, à se rendre compte des merveilles de la végétation.

Cependant il y avait encore de temps en temps quelques froides soirées, qui réunissaient autour du foyer Émile, sa mère et le bon Gaspard, tandis que Gertrude filait ou travaillait à quelque ouvrage de couture.

Un soir donc que la pluie tombait à verse par un retour subit du mauvais temps, et que nos amis causaient joyeusement auprès d'un bon feu, des coups précipités retentirent sur la porte d'entrée. Une visite par ce temps et à cette heure était, pour les habitants de la maison à l'Ange, un événement extraordinaire. Aussi Mme Dorsanges ne voulait-elle pas d'abord qu'on ouvrît. Cependant les coups se succédant avec rapidité, elle pria Gaspard d'aller s'informer quel était ce visiteur si pressé. Bientôt Gaspard revint, suivi d'une femme âgée : « Ne craignez rien, Madame,

dit-il en ouvrant la porte, c'est la mère Geneviève qui a quelque chose à vous dire en particulier. »

Fort occupée de savoir ce que cette femme avait à lui confier, Mme Dorsanges lui dit de s'asseoir et de s'expliquer.

« Excusez-moi, Madame, dit la mère Geneviève, de vous avoir dérangée à une heure aussi avancée; mais je sais que vous êtes bonne et obligeante, voilà pourquoi je me suis enhardie à venir vous trouver. Il y a près d'ici un pauvre proscrit, mon ancien maître, le marquis de Courcelles; obligé de fuir de Paris, où sa vie était menacée à cause de son dévouement connu à la cause royale, il s'est souvenu de moi qui ai nourri son fils, et à travers des fatigues inouïes il est venu me demander un asile. Je l'ai caché dans une petite maison qui m'appartient, et qui fort heureusement n'était pas louée. Il est malade, bien malade; je ne sais que lui faire, je n'ose aller chercher un médecin. J'ai pensé à vous, qui êtes si serviable, et je suis accourue pour vous demander de m'éclairer de vos avis, et de m'aider à sauver mon cher maître.

— Vous avez fort bien fait, ma bonne femme, et je vous suis vraiment toute reconnaissante d'avoir eu une opinion aussi favorable de moi, répliqua Mme Dorsanges ; vous pouvez être assurée que l'infortuné proscrit a maintenant deux personnes pour le protéger. »

Laissant son fils sous la garde du pêcheur, Mme Dorsanges fit signe à Gertrude de l'accompagner, et elle suivit sa conductrice.

Ainsi que l'avait dit la mère Geneviève, sa maison était peu éloignée, et le pauvre marquis bien malade. Il était en proie au délire, et une fièvre brûlante circulait dans ses veines. Les scènes épouvantables auxquelles il avait assisté l'avaient tellement impressionné, qu'elles se retraçaient en visions effrayantes dans son cerveau ébranlé par tant de secousses différentes. Pendant dix jours il fut à toute extrémité, et ses forces étaient complétement épuisées. Pendant tout ce temps, Mme Dorsanges veilla le marquis alternativement avec la mère Geneviève. Enfin elles eurent la satisfaction de le voir reprendre sa connaissance, et la maladie, dont la gravité avait pris sa source

dans de terribles chagrins et une grande fatigue, céda peu à peu sous leurs efforts réunis, et fit place à une heureuse convalescence. Sitôt que le marquis fut en état de marcher, Mme Dorsanges engagea la mère Geneviève à faire passer son ancien maître pour un parent de son mari, et à lui procurer des vêtements plus communs que ceux qu'il avait lors de son arrivée, afin qu'il pût sortir et recouvrer plus promptement, par un bienfaisant exercice, les forces qu'il avait perdues.

Le conseil fut goûté du marquis. Il pria Geneviève de faire à cet égard tout ce que lui dirait Mme Dorsanges. En conséquence, la bonne femme annonça à ses connaissances la visite très-prochaine d'un cousin de son défunt mari. Personne n'y trouva à redire, et ne conçut le moindre soupçon de la supercherie. Le marquis fut installé ostensiblement, sous le nom de Dubreuil, dans la maison hors ville de sa prétendue parente, sous prétexte que le grand air et la campagne lui avaient été ordonnés pour le rétablissement de sa santé. De cette manière il fut délivré des visites

indiscrètes, et put facilement recevoir les soins de son obligeante voisine.

Dans ces rapports fréquents, Émile eut bientôt gagné les bonnes grâces du marquis ; il s'attira l'affection de celui-ci par ses prévenances respectueuses et par ses aimables qualités. Ce qui surtout charmait le plus en lui le vieux seigneur, c'était cette vivacité et cette franchise qui prêtaient à toutes ses actions un charme attrayant. En homme qui avait l'expérience des choses de la vie, il augura bien de cet enfant, qui, dans un âge aussi tendre, savait déjà se vaincre et obéir, et pour qui la pratique des vertus chrétiennes commençait à être chose douce et facile. Enfin, plus il étudiait Émile, plus il s'attachait à lui ; il l'eût désiré pour son fils ; il était presque jaloux de l'affection que l'enfant portait au pêcheur. Émile, à dix ans, n'avait encore que des connaissances superficielles, sa mère s'étant plus appliquée jusque alors à développer son âme et son corps qu'à lui remplir l'esprit d'une science mal dirigée. Le marquis était fort instruit ; il se fit un plaisir et un devoir de donner à Émile des leçons de

latin et d'histoire, de dessin et de mathématiques. Dans ces distractions journalières, il vit s'effacer insensiblement le souvenir de ses chagrins passés, et oublia ses tristes préoccupations sur l'avenir.

Certes, Mme Dorsanges ne pouvait que se féliciter de ce nouveau bienfait de la Providence, qui lui faisait trouver dans un proscrit, tenant naguère un rang distingué à la cour par son mérite et par sa fortune, un habile précepteur pour son fils. Aussi remerciait-elle le Seigneur avec effusion et reconnaissance de la protection visible qu'il lui accordait. Tout avait été pour elle joie et bonheur, aide et assistance, depuis qu'elle s'était vouée à l'éducation de son fils. Dieu la bénissait dans son œuvre. Émile, de faible et de débile, était devenu fort et vigoureux; ses défauts naissants avaient été étouffés par le germe des vertus. La jeune fleur parisienne qui languissait sous les brouillards de la Seine, s'était relevée fièrement sur sa tige dès qu'elle avait senti l'air vif et fortifiant du rivage breton.

Les progrès d'Émile enchantaient le marquis ;

il s'émerveillait de sa facile compréhension, de la rectitude, de la justesse de ses idées. Cette rapide intelligence, que n'avait pas fatiguée une application précoce, concevait promptement et retenait de même ; c'était plaisir de voir son aptitude au travail, son désir toujours plus ardent de connaître et d'apprendre. On eût dit qu'il pressentait que le maître manquerait bientôt à l'élève.

Les interminables soirées d'hiver étaient de retour, et avec elles, en revanche, les délicieuses causeries du foyer. Alors que le vent soufflait avec impétuosité, et que la grande voix de l'Océan s'élevait terrible et menaçante, nos amis, réunis dans la salle de la maison à l'Ange, devisaient de chose et d'autre. Le plus souvent le marquis parlait de ses voyages, des pays qu'il avait visités, et des mœurs et des usages de leurs habitants. Ces entretiens avaient toujours un but louable et utile, celui d'instruire Émile en l'intéressant. C'était donc tout profit pour l'enfant, puisqu'il suivait à la fois un cours d'histoire, de géographie et de morale. Le pêcheur fournissait aussi sa quote-part dans la conversation, il le faisait

avec à-propos et bon sens; et si son langage n'avait pas la recherche et l'élégance de celui du marquis, il était l'expression naïve des sentiments honnêtes et vertueux qui avaient dirigé les actions de sa vie entière. Ainsi ces deux hommes, dont l'un avait occupé les premiers échelons de l'échelle sociale, tandis que l'autre avait végété humblement sur les derniers, se trouvaient appelés par la volonté de Dieu à aider, à seconder la mère d'Émile dans l'éducation de son enfant chéri.

Ces joies tranquilles, cette absence d'inquiétude, cette paix, en un mot ce bonheur de tous les instants qui faisait de l'existence de nos amis une félicité continuelle, va être troublé, peut-être, hélas! détruit pour toujours. Cette ville si calme va retentir de bruits étranges; ses paisibles habitants vont être arrachés à leur douce sécurité par ces clameurs effrayantes: « Aux armes! aux armes! » Qu'est-ce? l'ennemi, l'éternel ennemi de la France, l'Anglais, est aux portes de la ville? Non, ce sont des Français qui appellent d'autres Français pour se battre contre leurs frères! c'est la guerre civile et toutes ses horreurs!

Pendant que notre petit héros voyait ses jours s'écouler au milieu de simples et pures jouissances, le bruit d'un trône s'écroulant avec fracas et entraînant dans sa chute toute une famille royale et ses nobles défenseurs, n'était pas parvenu jusqu'à lui, n'avait pas interrompu ses jeux innocents. Qu'y eût-il compris, ce cher enfant? Ah! que son âme candide et vierge de toute mauvaise pensée ne soit point souillée par le récit des mille atrocités qu'enfantèrent la haine, la vengeance, et cette fièvre de liberté et d'irréligion qui porta un peuple civilisé aux crimes les plus monstrueux; qu'il apprenne seulement les héroïques efforts de courage des serviteurs du roi martyr, les beaux traits d'amour filial et maternel, les dévouements de l'amitié, et toutes ces actions sublimes qui eurent pour théâtre les échafauds, les prisons, et qui n'émurent pas même les cœurs impitoyables des bourreaux! Ou plutôt, non, laissons-le dans sa sainte ignorance, laissons-le s'avancer joyeux dans la vie; assez tôt la cruëlle expérience l'éclairera, et lui révèlera de tristes vérités. Mais n'aie pas de crainte, cher et

bel adolescent! que le sourire s'épanouisse toujours aussi gracieusement sur tes lèvres fraîches et vermeilles! Aie confiance en l'avenir, notre Père des cieux veille sur toi avec amour; et, du sein même des désastres publics et des malheurs de tous, surgiront les fondements de ta prospérité future!

Le temps, que rien n'arrête, amenait à grands pas les événements qui devaient remplir de douloureuses inquiétudes le cœur sensible de Mme Dorsanges. Déjà la Vendée avait donné ses preuves de dévouement à la cause royale; des succès, puis des revers réparés par des victoires, puis encore des revers aussi glorieux que des triomphes, témoignaient hautement de sa résistance aux forces républicaines. Bientôt la Bretagne suivit son exemple, et se souleva en masse à la voix du comte Joseph de la Puisaye, qui s'était mis à la tête des Chouans. Plus d'une fois, ces hardis partisans se mesurèrent avec les troupes envoyées par la Convention pour les anéantir. Dans ces rencontres, ils avaient presque toujours été vainqueurs; mais l'heure de la défaite avait

sonné pour leur chef Joseph de la Puisaye, dont la troupe fut écrasée aux environs de Rennes. La plupart de ses officiers furent tués à ses côtés, et lui-même n'échappa que par la fuite, et sous un costume étranger, à une mort certaine. Il était donc errant et fugitif.

Cependant le feu de la guerre civile embrasait toute cette contrée, naguère si paisible. De tristes pressentiments agitaient tous les cœurs, et surtout celui de Mme Dorsanges. Sa chère retraite serait-elle envahie par l'ennemi? Faudrait-il abandonner ce bourg hospitalier, où les jeunes années de son fils s'étaient écoulées en paix? Que devenir alors, et où cacher son trésor pour le soustraire au danger? Telles étaient les pensées qui assombrissaient le front de cette bonne mère; mais elle les gardait pour elle, ne voulant pas affliger le marquis, d'ailleurs péniblement préoccupé.

C'est que les sentiments chevaleresques de fidélité à la royauté, un instant assoupis dans l'âme du vieux gentilhomme, et presque oubliés dans les soins paternels qu'il prodiguait au jeune Émile,

se réveillaient plus forts et plus impérieux que jamais. Il se demandait s'il n'était pas de son devoir d'aller rejoindre ses braves compagnons d'armes, qui se battaient vaillamment pour la cause de Dieu et de la légitimité. Cependant il y avait une voix intérieure qui lui criait que c'était porter les armes contre sa patrie, qu'il était affreux de donner de sang-froid la mort à ses concitoyens, à ses amis, à ses frères peut-être; et son cœur véritablement français, son âme loyale, son esprit éclairé, se refusaient à embrasser ce terrible parti. Tant que le roi avait vécu, il l'avait bravement défendu; aujourd'hui qu'il n'existait plus, et que la nation tout entière réclamait un autre ordre de choses, chacun de ses membres devait concourir au rétablissement de la paix, et non à l'anarchie, source de malheurs irréparables. Enfin, il était encore sous l'empire d'une perplexité pleine d'angoisses, lorsqu'un incident imprévu le détermina soudainement à quitter sa retraite et ses amis.



V

LE CHEF DES CHOUANS.

La veillée touchait à sa fin. Un coup frappé discrètement à la porte d'entrée attira l'attention de la petite société, réunie dans la salle de la maison à l'Ange. Très-souvent la mère Geneviève venait le soir apporter les nouvelles qu'elle recueillait dans la journée; aussi les yeux inquiets du marquis se tournèrent-ils vers la porte; ils trahissaient une grande anxiété. Mais quelle fut la surprise générale lorsqu'on vit entrer, au lieu

de la bonne femme attendue, un individu soigneusement enveloppé d'un manteau et la tête couverte d'un chapeau à larges bords.

Le premier mouvement du pêcheur fut de se placer devant Mme Dorsanges et son fils. Cora grondait à leurs pieds; le marquis s'était levé, et par habitude avait porté la main à son côté, croyant y trouver sans doute sa fidèle épée.

« Ne craignez rien, dit l'inconnu d'une voix faible, en voyant des dispositions hostiles, je ne suis qu'un malheureux fugitif qui se meurt de faim et de fatigue; je ne pouvais aller plus loin, et j'ai frappé à tout hasard à votre porte, sans savoir si elle me serait hospitalière. Pardonnez-moi d'avoir presque usé de violence pour m'introduire ici; mais, de grâce, donnez-moi un peu de pain et un verre d'eau : ensuite je repartirai. »

Émile n'avait pas attendu le consentement de sa mère; en deux sauts il fut à la cuisine, où il trouva Gertrude à moitié pâmée de frayeur. « Vite, vite, ma bonne, lui dit-il, donnez-moi à manger pour le pauvre monsieur qui va mourir

de faim ! « Gertrude, la bonne fille, en entendant ces paroles de son petit maître, eut bientôt retrouvé des jambes pour seconder son intention charitable, et elle le suivit, portant tout ce qu'il fallait pour rassasier l'être le plus affamé.

Chacun des assistants, sans s'inquiéter de ce qu'était ce proscrit, après avoir entendu son cri de détresse, s'était empressé de le secourir. On ne voyait plus en lui que l'homme souffrant, et à ce titre on l'entourait d'égards et de soins; on lui ôta son manteau et son chapeau, la table fut dressée près d'un bon feu, puis Mme Dorsanges l'invita à se tranquilliser et à prendre, sans se gêner, tout ce qui lui était nécessaire.

Cependant le marquis considérait attentivement l'inconnu; il lui semblait l'avoir vu quelque part. Où? c'était ce qu'il ne pouvait se rappeler. Mais à force de chercher, de fouiller dans ses souvenirs, il s'arrêta à l'idée qu'ils s'étaient trouvés l'un et l'autre sur les bancs de l'Assemblée constituante. Résolu à éclaircir un fait que la réflexion lui présentait de plus en plus comme indubitable, il attendit que l'inconnu eût fini, non de manger,

mais bien plutôt de dévorer ce qu'on lui avait servi, pour le questionner à ce sujet.

De son côté l'étranger, ayant jeté à la dérobée quelques regards sur ses hôtes, crut reconnaître aussi les traits du marquis ; il interrogeait sa mémoire, les temps passés, toujours sans résultat. Pendant qu'il restaurait par un repas abondant ses forces épuisées, la douce chaleur du feu avait ranimé ses membres engourdis par le froid et une marche continue; il se sentit assez fortifié pour reprendre sa route aventureuse. Alors il offrit avec courtoisie ses remercîments à Mme Dorsanges pour son bienveillant accueil, l'assurant qu'il ne l'oublierait de sa vie. Se tournant ensuite vers le marquis, il ajouta en le saluant poliment : « Monsieur, permettez-moi de vous adresser une question; je crois avoir eu déjà l'honneur de vous rencontrer à Paris ?

— Et moi aussi, Monsieur, repartit vivement le marquis, cette pensée m'est venue dès que je vous ai eu considéré, et, si je ne me trompe, c'était à l'Assemblée constituante. Veuillez donc me dire votre nom. »

L'inconnu parut hésiter d'abord à se nommer; mais un coup d'œil furtif lancé sur Gaspard et le reste de ses auditeurs le rassura apparemment, puisqu'il dit avec résolution : « Je suis le comte Joseph de la Puisaye. »

A ce nom bien connu du chef des Chouans, le marquis tressaillit, sa figure prit une singulière expression d'énergie et de résolution; et, s'avançant avec une noble assurance vers le comte, il lui tendit la main en lui disant : « Le marquis de Courcelles vous offre son amitié et ses services; avant que vous vinssiez, j'étais sur le point de prendre la détermination d'aller me joindre à vous; puisque le hasard m'a si heureusement servi, qu'il vous a envoyé vers moi, je veux partager votre sort, je vous suivrai. »

Mme Dorsanges restait saisie de la brusque décision du marquis, et, dans son trouble, elle ne trouvait pas une seule observation à faire. Le marquis lui prit doucement la main : « Ma chère amie, lui dit-il, écoutez-moi, et vous excuserez mon départ précipité. Je sais toutes les obligations que je vous ai; je vous dois la vie, vos

soins, votre affection presque filiale, celle de votre aimable Émile, m'ont fait goûter quelques jours heureux. Tout cela va me manquer, je l'avoue; mais j'ai un fils, moi aussi, et votre cœur maternel doit comprendre les angoisses du mien, privé comme je le suis depuis si longtemps des nouvelles et de la vue de mon enfant. C'est un noble cœur; et s'il a pu soustraire sa tête à la hache révolutionnaire, il doit être dans les rangs de l'armée royale, un secret pressentiment me le dit. Oui, je reverrai mon fils, et dussé-je mourir après, je ne me plaindrai pas, puisque j'aurai eu le bonheur d'embrasser encore une fois mon unique enfant. De toute ma fortune il ne me reste que fort peu de chose; ces quelques débris que j'ai sauvés, je vais vous les remettre; si je succombe dans cette tentative peut-être un peu hasardée, eh bien! vous les garderez comme un faible témoignage de mon éternelle reconnaissance. Et vous, mon petit ami, que j'aime presque autant que mon propre fils, ajouta le vieux gentilhomme visiblement ému, en posant sa main sur la tête d'Émile comme pour le bénir, que

Dieu vous préserve de tout malheur ; continuez à être toujours un enfant docile et soumis ; suivez les belles leçons qu'on vous donne, et vous serez l'orgueil et la joie de votre excellente mère. » Alors pressant Émile sur son sein, il l'embrassa à plusieurs reprises avec la tendresse d'un père ; et voulant sans doute échapper à sa vive émotion, il sortit précipitamment de la salle. Pourtant il ne tarda pas à reparaître. Sa contenance était ferme, sa voix plus assurée ; il tenait une boîte et un portefeuille, qu'il remit à Mme Dorsanges. « Et maintenant, dit-il, je suis à vos ordres, M. le comte, nous partirons quand vous le désirerez.

— Ah çà, et moi, je ne suis donc bon à rien, je ne puis donc pas vous être utile à quelque chose? dit le pêcheur avec brusquerie, comme s'il eût voulu dissimuler l'attendrissement qui le gagnait aussi. Vous voilà partis comme deux étourneaux, sans savoir d'où vient le vent ; je connais le pays, moi, et je puis vous servir de guide. J'espère bien que vous ne vous méfiez pas du vieux Gaspard, mille bombes! Si je n'avais pas à remplir un devoir que je regarde comme

le plus sacré de tous, celui de protéger l'enfant et la mère, fit-il en désignant Mme Dorsanges et Émile, j'irais avec vous; mais c'est impossible : tant que j'aurai un souffle de vie, mon poste est auprès de mon petit matelot; je l'ai juré, et Gaspard n'a qu'une parole.

— Merci, mon brave, reprit le vieux gentilhomme en lui tendant amicalement une main que saisit le pêcheur, en la pressant fortement dans les siennes, si M. le comte le permet, vous nous conduirez; personne n'est certes plus loyal et plus fidèle que vous, mon bon Gaspard, et vous pouvez nous être d'un grand secours dans notre fuite. »

Pour mettre un terme aux adieux trop attendrissants d'Émile, de sa mère et du marquis, Gaspard, qui se sentait prêt à pleurer du chagrin qu'il voyait à son petit matelot, donna le signal du départ. La nuit était sombre, pas une étoile ne faisait voir sa tremblante lumière; si bien que nos fugitifs, favorisés par l'obscurité, eurent bientôt disparu aux yeux de Mme Dorsanges. « Que Dieu les protége ! » murmura-t-elle, le cœur brisé

de cette séparation non prévue. Alors peu s'en fallut qu'elle ne succombât sous le poids des émotions de la soirée ; le plus léger bruit la faisait tressaillir, le moindre souffle de la brise lui semblait un cri d'alarme. Afin de surmonter les mille craintes, les mille terreurs qui la torturaient, elle eut recours à la prière, cette puissante consolation des âmes pieuses. Émile s'agenouilla près de sa mère, et tous deux demandèrent avec ferveur au souverain dispensateur des grâces d'éloigner tout danger de la marche nocturne de leurs amis.

Il était minuit lorsque nos fugitifs quittèrent le toit hospitalier de la maison à l'Ange, emportant les vœux sincères de Mme Dorsanges et de son fils. Ce ne fut que vers le soir que Gaspard revint, harassé de fatigue, mais content. Il avait heureusement conduit, par des chemins détournés, le chef des Chouans et le marquis sur la route de Redon ; puis, à peu près rassuré sur leur compte, il les avait abandonnés à la garde de Dieu, et s'était empressé de revenir vers les objets de son affection.

Le départ du marquis laissa un grand vide dans l'existence de nos amis; à l'un il manquait un confident, à l'autre un maître chéri. Depuis près d'une année qu'ils vivaient pour ainsi dire ensemble, partageant les mêmes joies, les mêmes préoccupations et les mêmes désirs, ils avaient si bien confondu leur manière de vivre et de penser, qu'il leur semblait se connaître et s'aimer de longue date. Il fallut donc bien des jours aux pauvres abandonnés pour s'habituer à cette triste absence; mais ils se succédèrent les uns aux autres en si grand nombre, sans qu'aucune nouvelles vînt les tranquilliser sur le sort de celui dont ils déploraient continuellement la perte, que de vives, de mortelles inquiétudes vinrent s'ajouter à l'amertume de leurs regrets. Du reste, c'était sur le marquis que roulaient toujours leurs entretiens, et selon que les nouvelles de l'insurrection étaient bonnes ou mauvaises, ils étaient gais ou tristes. Cependant Émile, grâce à sa jeunesse et à son inexpérience, était moins tourmenté que sa mère et son ami Gaspard. Il dessinait, écrivait, s'appliquait de toutes ses forces

à faire des progrès, afin de surprendre son maître lorsqu'il reviendrait, disait-il ; car telle était son idée fixe, son espoir, qu'il ne manquait jamais d'opposer en souriant aux pénibles prévisions de sa mère et à ses larmes.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que de la Puisaye, après avoir couru des périls sans nombre, était parvenu à gagner Redon, où il s'était fait reconnaître de quelques divisions éparses qu'il avait organisées. Cette nouvelle, bien qu'elle laissât Mme Dorsanges dans la même incertitude sur le marquis, ne lui en fut pas moins agréable, parce qu'elle espéra que la chance heureuse qui avait conduit au port, sain et sauf, l'un des deux fugitifs, avait été aussi bonne pour l'autre.

Notre jeune prophète, fortifié dans sa croyance, répétait de plus belle : « Nous le reverrons, notre ami, petite mère, nous le reverrons : quelque chose me le dit au fond du cœur. » A quoi Mme Dorsanges répondait : « Dieu le veuille, mon enfant, et puisses-tu dire la vérité dans ton innocent babillage ! »

On était arrivé à l'année 1795. L'hiver finissait,

et le printemps, en dépit du tumulte des armes et des cris de mort des combattants, obéissant à la voix puissante du maître de l'univers, avait semé avec une égale profusion et d'une main libérale, au milieu d'une riche verdure, ses fleurs et ses fruits. Nos amis sortaient peu, Gaspard osait à peine s'éloigner des deux êtres dont il s'était constitué le vigilant gardien. Émile se désolait de n'être ni plus grand ni plus âgé, car la tendresse qu'il avait pour sa mère en faisait vraiment un petit héros. Il avait prié avec instance son ami Gaspard de lui apprendre à tirer un pistolet, un fusil, et à manier un sabre. Dans ces exercices militaires son jeune courage s'exaltait; il eût presque demandé un danger pour en délivrer sa mère chérie.

Tandis qu'Émile se livrait avec ardeur à l'apprentissage des armes, voici qu'une nouvelle des plus surprenantes retentit d'une extrémité de la Bretagne à l'autre avec la soudaineté de la foudre. Une flotte imposante, sous les ordres du commodore Warren, portant plusieurs corps d'émigrés et un matériel immense, après avoir battu la flotte

française le 26 juin, s'approchait des plages bretonnes pour seconder le soulèvement général des provinces de l'Ouest.

En effet, cédant aux pressantes sollicitations de la Puisaye, passé en Angleterre, les ministres Pitt et Wyndham avaient concerté avec lui l'expédition de Quiberon. Cette expédition, si longtemps différée, s'exécutait enfin, et d'heureux commencements étaient loin de faire pressentir la catastrophe où devaient s'abîmer tant d'espérances.

Nous allons raconter sommairement ces détails historiques, pour arriver aux faits auxquels ils donnèrent naissance, et qui prennent place naturellement dans cette histoire.

Le 28 juin, l'amiral anglais débarqua sur les plages de Carnac quatre régiments d'émigrés, et, quelques jours après, la presqu'île de Quiberon était en leur pouvoir, ainsi que le fort Penthièvre. Les principaux chefs étaient de la Puisaye, d'Hervilly et de Sombreuil; mais nul accord, nulle harmonie ne régnait entre eux; bientôt même les dissensions et les intrigues écla-

tèrent de toutes parts ; elles produisirent un grand découragement parmi les troupes, et furent de puissants auxiliaires pour la république. Pendant toutes les hésitations et les querelles des royalistes, les forces républicaines, commandées par le jeune et brave général Hoche, se préparaient à une vigoureuse défense. Plusieurs escarmouches avaient eu lieu, sans qu'aucune tentative hardie eût fait sortir les émigrés de leur fâcheuse position. Une fatale désunion paralysait tous leurs moyens. Dans la nuit du 20 juillet, le général Hoche reprit le fort Penthièvre, aidé dans cette entreprise par des soldats républicains prisonniers dans ce fort. Les chefs bretons, réveillés en sursaut, veulent d'abord résister ; mais c'est en vain, ils sont obligés de fuir ; et le soleil qui se leva le matin du 21 juillet éclaira l'un des plus sanglants épisodes de cette terrible tragédie. Malgré des prodiges de valeur et tout ce que le désespoir ajoute au courage, l'armée expéditionnaire, traînant à sa suite une foule de femmes et d'enfants, fut refoulée vers la mer. Ce fut alors un pêle-mêle horrible, une déroute com-

plète ; les troupes royalistes, saisies d'une terreur d'autant plus grande que, de quelque côté qu'elles se tournassent, une mort certaine les attendait, se culbutent, et font d'inutiles efforts pour gagner les chaloupes que l'amiral Warren avait envoyées pour les recueillir.

Bien peu d'émigrés eurent le bonheur d'atteindre les chaloupes anglaises ; beaucoup succombèrent sur le champ de bataille. Un nombre considérable de ces infortunés furent faits prisonniers, et envoyés à Vannes et à Auray par le général Hoche. Heureusement ils devinrent dans ces deux villes l'objet du plus vif intérêt de la part des habitants, et surtout des femmes, qui en firent évader plusieurs.

La Convention fut impitoyable pour ces enfants de la France pris les armes à la main contre leur patrie : ils furent condamnés à mort. Le général Hoche ne voulut pas être témoin d'un si douloureux spectacle ; il s'éloigna pour courir après la bande du chevalier de Tinteniac, appelée l'*armée rouge ;* et, disons-le à la gloire des soldats français, ils refusèrent de devenir les bourreaux

de leurs frères. Ce furent des Liégeois et des Belges qui exécutèrent la fatale sentence. Mais quelle vengeance atroce! quelles affreuses représailles! deux mille prisonniers républicains furent offerts par Charette en holocauste aux mânes de ces pauvres martyrs de la royauté.

A peine donc si nos amis avaient eu connaissance du débarquement des émigrés à Quiberon, qu'ils apprenaient aussi le désastre et l'anéantissement des forces royales sur ce point de la Bretagne. Mais pendant que toutes les sanglantes péripéties de ce grand drame historique s'accomplissaient, qu'était devenu le marquis? avait-il retrouvé son fils parmi les émigrés? étaient-ils morts l'un et l'autre? ou bien étaient-ils parvenus à se sauver? Voilà ce que se demandait avec angoisse Mme Dorsanges à chaque instant du jour. Notre jeune ami, à la vue des larmes de sa mère et de son désespoir, se sentait presque ébranlé dans sa chère croyance. Néanmoins il disait toujours : « Il reviendra, mère, il reviendra. » Cette conviction spontanée, ce charmant instinct du cœur provenant de la douce confiance

qu'Émile avait dans la bonté de Dieu, le rendaient parfois bien éloquent pour consoler sa mère. « Pourquoi, disait-il, ne veux-tu pas, petite mère, espérer que notre ami reviendra? Nous l'aimons tant, il avait l'air si heureux lorsqu'il était au milieu de nous, que bien certainement il sentira le besoin de nous revoir ; nous serons la pierre d'aimant qui attirera son cœur et ses pas. Oui, oui, chère petite mère, Dieu, qui nous l'avait envoyé une première fois, nous le renverra une seconde. Tu ne fais jamais rien, toi, sans que d'abord tu aies mûrement réfléchi, et pesé la conséquence de toutes tes actions, n'est-ce pas? eh bien, je pense que Dieu fait de même; alors il ne nous a certes pas accordé, à toi un ami si précieux, à moi un maître vertueux et instruit, sans avoir quelque dessein secret, mais bienveillant, sur cette affection qu'il a fait naître dans nos cœurs. Cette faveur qu'il nous avait octroyée, pourquoi nous la retirerait-il sitôt? Cet ami que nous chérissons, que nous rappelons de tous nos vœux, pourquoi nous en séparer? ne nous est-il pas

nécessaire à l'un et à l'autre plus que jamais? En nous réunissant dans ces temps de discordes et de calamités publiques, le Seigneur n'a-t-il pas semblé nous dire : Aimez-vous et protégez-vous mutuellement? Non, non, le Seigneur ne nous privera pas de notre ami; j'espère, et je te le répète encore, il reviendra. »

Est-il possible de ne pas croire à ce que dit avec tant d'assurance et de persuasion un enfant bien-aimé qui parle au nom du Seigneur, et qui appuie ses arguments sur la toute-puissance et la suprême bonté du souverain arbitre de l'univers? Non; aussi Mme Dorsanges ne répliquait-elle à ces pieuses consolations que par de tendres baisers et des regards qui traduisaient cette pensée : Je te crois!

VI

SINGULIÈRE TROUVAILLE QUE FAIT GASPARD. — LE RETOUR D'UN AMI.

Cependant, malgré ces lueurs d'espérance que la ferme conviction d'Émile à l'égard du retour du marquis ravivait et entretenait dans le cœur de sa mère, les inquiétudes personnelles, les bruits sinistres qui arrivaient jusqu'à Mme Dorsanges, les meurtres, les incendies qui se commettaient journellement dans les campagnes et

les villages environnants, l'effrayèrent à un tel point et l'impressionnèrent si tristement, qu'elle finit par tomber malade. Dire la violence du chagrin que ressentit Émile à la vue de sa mère souffrante et alitée, cela ne se pourrait; non qu'il comprît le malheur qui pèserait sur lui s'il venait à perdre celle qui était son unique soutien, mais seulement parce qu'elle souffrait, et qu'il ne pouvait la soulager. Il ne quitta pas un seul instant le chevet du lit de sa mère, la soigna avec la tendresse la plus attentive, et ne retrouva ses charmants sourires et ses heureuses reparties que lorsqu'il la vit enfin convalescente s'appuyer sur son bras et descendre dans le jardin.

Gaspard, le fidèle surveillant d'Émile pendant la maladie de sa mère, avait caché au plus profond de son cœur ses craintes et ses alarmes, et les avait dissimulées sous un visage riant pour ne pas tourmenter son petit matelot, comme il appelait Émile. Il n'avait cessé de lui répéter que Dieu était trop juste et trop bon pour enlever une mère à son enfant alors qu'il n'avait qu'elle pour le protéger. Et Émile l'avait cru, tant il

était convaincu de la miséricorde de Dieu pour ceux qui le prient et qui l'aiment. Aussi n'avait-il pas manqué de l'implorer nuit et jour pour le prompt rétablissement de sa mère.

Le pêcheur avait contracté l'habitude, depuis que les Chouans parcouraient hostilement les campagnes et les alentours de la ville, de coucher tous les soirs à la maison à l'Ange. Le matin il allait à ses petites affaires, et au lever du soleil il était toujours dans son bateau.

Un jour qu'il était parti à l'heure ordinaire, Mme Dorsanges, qui depuis son retour à la santé avait repris ses allures matinales, fut bien surprise de le voir arriver tout haletant et tout couvert de sueur peu de temps après son départ. « Madame, madame, s'écria-t-il sitôt qu'il put parler, tant il était essoufflé, ah ! mon Dieu ! j'ai le cœur tout à l'envers. Quel événement ! » Et, forcé de s'arrêter encore parce que la respiration lui manquait, il reprit : « Quand je suis arrivé tout à l'heure près de mon bateau, il me sembla entendre des plaintes ; mais, croyant m'être trompé, j'étais déjà après hisser ma voile pour

aller en mer, lorsque cette fois je distinguai parfaitement de faibles gémissements. Je sautai vite hors de mon bateau, et comme je m'orientais pour savoir de quel côté je devais diriger mes recherches, ce furent alors bien plutôt de faibles soupirs que j'entendis que des plaintes; ils me guidèrent pourtant, et, à quelques centaines de pas de l'endroit où j'étais, derrière un rocher, je trouvai... oh! tenez, Madame, je frissonne rien que d'y songer... je trouvai une femme morte, et dans ses bras, roidis par les convulsions de l'agonie, un petit enfant qui respirait à peine. J'ai pris ce pauvre ange dans mes bras, j'ai regardé autour de moi s'il n'y avait pas quelque autre témoin de ma découverte, et ne voyant personne, j'ai porté l'enfant dans ma chaumière. Je l'ai mis dans mon lit, après lui avoir fait avaler quelques gouttes de vin; puis, le voyant endormi, je suis retourné aussitôt au rivage, et j'ai transporté la mère dans mon autre chambre. J'ai fermé ma porte, et j'ai couru tout d'une haleine jusqu'ici. Oh! je vous en prie, Madame, venez, venez vite, dans la crainte que

l'enfant ne s'éveille. Je l'aurais bien apportée, la chère petite, car j'ai oublié de vous dire que c'était une fille, mais j'ai eu peur de la froisser avec mes grosses mains; elle est si frêle et si délicate! Ah! si ma bonne Jeannette vivait encore, serait-elle heureuse d'avoir cette chère créature à soigner.

Évidemment le digne Gaspard était bien ému et bien troublé, puisqu'il n'avait pas répondu au bonjour affectueux de son petit matelot, qui avait écouté ce récit de toutes ses oreilles.

Quant à Mme Dorsanges, elle n'avait été frappée que d'une seule idée, c'est qu'un pauvre petit enfant avait perdu sa mère et qu'elle devait lui en tenir lieu, du moins jusqu'à ce qu'il eût retrouvé ses parents. Elle appela donc Gertrude, lui dit la cause de sa sortie et ce qu'elle avait à préparer pour l'enfant, qu'elle rapporterait à son retour. Pendant qu'elle donnait ces ordres, elle se disposait à suivre Gaspard, qui l'en pressait vivement; puis ils sortirent tous trois, se dirigeant en grande hâte vers la cabane du pêcheur.

L'enfant dormait toujours. Mme Dorsanges la mit sous la protection d'Émile, lui recommandant de ne pas la quitter, et de l'amuser si elle venait à s'éveiller. « Sois tranquille, mère, c'est ma sœur maintenant, cette jolie petite fille ; j'en aurai bien soin. » Et la caressant du regard, il ajouta ! « Oui, je t'aimerai de tout mon cœur, petit ange, ma sœur ! et nous serons deux désormais à chérir notre mère. »

Gaspard emmena Mme Dorsanges auprès de la femme morte, qui devait la bénir du haut du ciel pour l'adoption de son enfant. Qu'elle était belle encore, quoique enveloppée des ombres de la mort ! Ce devait être une personne de distinction, à en juger sur les apparences : ses traits nobles, ses formes pures et élégantes, trahissaient son origine. Ses vêtements, tout simples qu'ils étaient, avaient quelque chose d'aristocratique qui frappait à la première vue. Pour la mère d'Émile, l'ensemble de cette infortunée fut une révélation ; nul doute qu'elle ne fût une de ces émigrées qui avaient voulu partager le sort de leurs maris à leur rentrée en France.



RESPIRAIT A PEINE



vélation ; nul doute qu'elle ne fût une de ces
grées qui avaient voulu partager le sort de
s maris à leur rentrée en France.

 P 86

« JE TROUVAI DANS SES BRAS UN PETIT ENFANT QUI RESPIRAIT A PEINE. »

Ce fut avec un sentiment de tendre compassion que Mme Dorsanges accomplit elle-même le pieux devoir d'ensevelir la mère de sa fille adoptive, dans d'autres vêtements ayant appartenu à la femme du pêcheur. Alors elle recueillit avec soin ceux qu'elle venait de lui ôter, en fit un paquet, se promettant de les conserver religieusement, comme des indices qui aideraient peut-être à découvrir les parents de la petite orpheline.

Tandis que, tout emue et en priant de tout son cœur, elle remplissait son œuvre de charitable chrétienne, Gaspard, de son côté, creusait une fosse dans une grotte connue de lui seul. Lorsqu'il eut fini sa tâche, il retourna à la chaumière, prit le cadavre dans ses bras, et, suivi de Mme Dorsanges, il le déposa dans sa dernière demeure. Sur cette tombe fraîchement fermée, la mère d'Émile renouvela le serment de ne jamais abandonner la fille de l'inconnue.

Quand ils rentrèrent dans la cabane, ils trouvèrent Émile tenant dans ses bras la petite fille, qui lui souriait. C'était une jolie petite créature

d'à peu près deux ans, toute frêle, toute mignonne, néanmoins fraîche et rose, ayant de grands yeux bleus et une bouche d'une petitesse adorable. Émile lui parlait, baisait ses mains délicates et potelées, qui s'enhardissaient jusqu'à prendre les boucles de ses cheveux ; mais il avait beau lui dire les plus douces paroles, l'enfant ne faisait entendre que ces premiers sons inintelligibles qui ravissent le cœur d'une mère par leurs inflexions mélodieuses.

Ce charmant spectacle effaça les impressions tristes de la scène précédente ; Émile déposa l'enfant sur les genoux de sa mère, et s'assit à ses pieds pour mieux contempler sa sœur adoptive.

« Maman, fit Émile, sans cesser de regarder la petite fille, comment l'appellerons-nous ?

— Mon Dieu, cher enfant, tu m'embarrasses beaucoup avec ta question. Sans doute elle doit avoir un nom ; mais nous ne le connaissons pas

— Si tu veux, maman, nous l'appellerons Marie. »

A ce nom, l'enfant tourna la tête vers Émile, et lui tendit ses petits bras.

« Oh! maman, maman, quel bonheur! elle se nomme Marie! As-tu remarqué comme elle s'est tournée vers moi lorsque j'ai prononcé ce nom? Marie, ma belle petite Marie, répéta-t-il plusieurs fois, transporté de plaisir de cette heureuse découverte et embrassant l'enfant à l'étouffer, tu te nommes Marie, comme la sainte Vierge; oh! je crois que je t'aime encore plus pour cela. »

En effet, toutes les fois qu'Émile avait prononcé ce doux nom, l'enfant l'avait regardé; ce qui donna à penser à Mme Dorsanges qu'elle se nommait véritablement Marie. Ce nom lui fut donc conservé.

Émile aurait désiré qu'on s'en allât tout de suite, afin de faire jouer sa sœur sur la pelouse; mais sa mère jugea plus prudent de ne rentrer chez eux qu'à la nuit. Cependant la faim se fit sentir à la petite Marie, qui se prit à pleurer. Émile, désolé, ne savait qu'imaginer pour l'apaiser. Mme Dorsanges comprit ce langage; elle pria

le pêcheur d'aller traire sa chèvre, et Marie fut promptement consolée, à la grande satisfaction d'Émile.

Enfin la nuit étant venue, on se remit en route, et l'on arriva sans accident et sans avoir été vu de qui que ce fût. Gertrude commençait à s'inquiéter de cette absence si prolongée; elle ne faisait qu'aller et venir de la porte à sa cuisine, espérant toujours qu'elle serait plus heureuse et qu'elle verrait ses maîtres venir de loin. Cora, qui, pour la première fois, avait été laissé au logis, gémissait tristement dans l'endroit où il avait été enfermé par précaution. Ce fut donc avec de sincères et vives démonstrations de joie que nos voyageurs attardés furent reçus à la maison à l'Ange, dénomination qu'elle méritait mieux que jamais, puisque deux beaux enfants, aussi purs que les habitants du ciel, en faisaient le plus gracieux ornement.

Lorsque Mme Dorsanges déshabilla Marie, elle trouva sur l'enfant un petit reliquaire ayant deux initiales surmontées d'une couronne de marquis. Confirmée dans ses soupçons à la vue de ce pré-

cieux bijou, elle le serra dans son secrétaire; puis, ayant bercé doucement l'innocente orpheline, elle la déposa dans le lit d'Émile, qui avait jusqu'à ce jour couché dans la chambre de sa mère, et pour lequel Gertrude avait préparé un autre lit dans une pièce attenante à celle de Mme Dorsanges.

Pendant quelques jours, Mme Dorsanges fut distraite par les mille soins que nécessitait la venue de ce nouvel enfant, et par le trousseau qu'il fallut lui faire; mais, au milieu de ces occupations, la fatale nouvelle de l'exécution des émigrés vint réveiller ses craintes et ses appréhensions douloureuses à l'égard du marquis. Comment croire, en effet, qu'il n'était pas au nombre de ces malheureuses victimes? et quelle amertume dans cette pensée qui se présentait sans cesse à l'esprit frappé de Mme Dorsanges, qu'il ne fallait plus conserver l'espérance de revoir cet ami si cher!

Mais qui peut prévoir les desseins secrets de Dieu? qui peut dire : Cela ne sera pas? Il n'y a que l'Éternel; et l'on n'est jamais si près

de se réjouir qu'au moment où l'on verse des larmes.

Pour celui qui sait que, quelle que soit l'heure à laquelle il frappera à la porte de son ami, il sera toujours le bien venu, que l'accueil sera cordial et affectueux, pour celui-là, nous l'affirmons, le chemin est abrégé de moitié, la fatigue passe inaperçue, et tous les dangers sont bravés. Telle était sans doute la conviction de cet homme qui, tout à l'heure, se glissant dans l'ombre, assourdissait le bruit de ses pas et regardait avec inquiétude autour de lui, puisqu'en voyant les lumières de la petite ville du Croisic briller dans le lointain, il oublie tout à coup ses appréhensions, et se hâte d'arriver vers la dernière habitation, qu'il ne peut voir, mais qu'il pressent aux battements précipités de son cœur; car, quelques instants encore, et la voilà!... il la touche... Et c'est avec un sentiment de bonheur indicible que le marquis de Courcelles, échappé miraculeusement des prisons de Vannes, soulève le marteau de la porte de son amie, Mme Dorsanges.

Cependant le marteau n'a pas eu le temps de retomber, qu'une main s'appesantit sur l'épaule du nocturne visiteur, et qu'une voix lui crie : « Qui êtes-vous ? » Cette interrogation, faite d'un ton impérieux, ne trouble pourtant pas le marquis ; au contraire, que ces accents lui sont doux à entendre ! c'est une voix amie qui les prononce, c'est Gaspard le pêcheur, qui, lui aussi, vient, comme à son ordinaire, passer la soirée et la nuit à la maison à l'Ange. La reconnaissance se fait tout bas ; et la porte n'est pas encore ouverte que Gaspard, hors de lui, tenant le marquis dans ses bras vigoureux, pousse Gertrude, ébahie de cette singulière et double apparition, et se précipite dans la salle en criant : « Le voilà ! le voilà ! »

Il est plus facile de se figurer que de décrire la joie, l'ivresse que ressentirent Mme Dorsanges et son fils à la vue du marquis, porté ainsi en triomphe par Gaspard. D'abord saisie, puis se croyant le jouet d'un rêve, et enfin convaincue de la réalité, la mère d'Émile se livra sans réserve à tout le plaisir qu'elle res-

sentait de voir son ami sauvé et à l'abri sous son toit.

Émile, avec toute la franchise et la pétulance de ses manières, avait sauté au cou du marquis, et il l'embrassait avec effusion, sans discontinuer et sans donner à celui-ci le temps de lui rendre ses caresses. Puis, se tournant vers sa mère, il s'écria, en lui faisant un gracieux reproche de son doigt étendu vers elle : « Ah! vois-tu, petite mère, que notre ami est revenu ; je te le disais bien, tu avais peine à me croire, pourtant ; mais le voilà, nous ne le laisserons plus partir, désormais il restera toujours avec nous. » Et derechef il embrassa le marquis.

Ce fut au tour du pêcheur et de Gertrude de venir complimenter le marquis sur son heureux retour. Cependant, presque étouffé par les témoignages d'affection d'Émile, le marquis n'avait pas pu placer encore un mot ; il pleurait d'attendrissement en tenant les mains de son amie, de sa chère hôtesse, qu'il retrouvait aussi bonne, aussi empressée ; ses yeux allaient des uns aux autres, suppléant par des regards éloquents au

manque de paroles pour exprimer toutes les émotions qui l'agitaient.

Lorsque enfin il eut exprimé les mille sentiments de son cœur, la nature fit sentir ses droits; il était épuisé de fatigue et de faim. Il n'eut pas plutôt dit le besoin qu'il éprouvait de manger, qu'il fut entouré de tous les objets propres à satisfaire un appétit des mieux conditionnés.

« Ah ! s'écria Émile étourdiment, et moi, mon ami, qui ne vous ai pas dit encore que j'avais une jolie petite sœur!... Mais pourquoi me regardez-vous donc si drôlement ? ajouta Émile avec naïveté; mais oui, j'ai une sœur; maman dit une sœur adoptive; moi, je ne fais pas de distinction, c'est ma sœur, ma vraie sœur; et je l'aime, oh ! je l'aime de toute mon âme. Elle est si gentille, si mignonne ! Vous la verrez, d'ailleurs, et je suis sûr que vous me direz que j'ai raison. C'est bien dommage qu'elle dorme en ce moment; sans cela, je vous l'eusse déjà apportée. Cora la garde; il serait là aussi, lui, le bon animal, si je ne l'avais pas placé en faction près du lit de Marie, et...

— Allons, mon enfant, interrompit Mme Dorsanges, tu fatigues notre ami par ton bavardage. A demain les explications. Ce qu'il faut à notre cher ami à cette heure, c'est du repos; une bonne nuit le remettra de ses fatigues; il aura alors la force de nous raconter ce qui lui est arrivé, car il doit avoir bien des choses à nous dire.

— C'est juste, ce que tu dis, petite mère, je suis un bavard et un importun. Veuillez m'excuser, monsieur le marquis, l'excès du plaisir m'a rendu indiscret; mais je suis si heureux de vous voir, et il y a si longtemps que je ne vous ai parlé!

— Vous êtes tout excusé, mon cher petit ami, et je vois avec une véritable satisfaction que vous êtes toujours le même, répondit le bon gentilhomme en attirant Émile pour l'embrasser, toujours docile et respectueux. Oui, ajouta-t-il avec un soupir douloureux, ainsi que vient de le dire votre mère, nous parlerons demain de ce passé qui m'a laissé entrevoir un éclair de félicité, qui m'a rendu pendant quel-

ques jours mon enfant, pour me le ravir de nouveau! Mais que la volonté de Dieu soit faite! Sa bonté est inépuisable, et peut-être que mon fils aura été une seconde fois sauvé par sa main puissante. »



VII

CE QU'ÉTAIT LA PETITE MARIE.

Mme Dorsanges était déjà depuis longtemps occupée dans la salle des préparatifs du déjeuner, lorsque le marquis descendit. Bientôt Émile arriva, tenant par la main la petite Marie, qui l'affectionnait tellement qu'elle ne voulait pas se séparer de lui, même pour quelques instants. La vue de cette jolie enfant sembla réveiller un pénible souvenir dans le cœur du marquis ; un nuage passa sur son front, et le sourire, déjà

éclos sur ses lèvres en voyant Émile, s'arrêta soudain. Heureusement l'entrée de l'ami Gaspard dans la salle l'empêcha de suivre le cours de ses tristes pensées.

Chacun était exact au rendez-vous, et se montrait impatient de savoir comment leur ami commun avait pu se sauver du désastre général de Quiberon et des prisons de Vannes. Malgré son vif désir, Mme Dorsanges invita ses hôtes à déjeuner avant le récit; sa proposition fut acceptée. On se mit donc à table, et une heure s'était écoulée, lorsque le marquis prit la parole en ces termes :

« Quand vous nous eûtes quittés, mon cher Gaspard, sur la route de Redon, nous continuâmes d'avancer avec précaution, et ne marchant que la nuit; enfin, après de grandes et nombreuses fatigues, nous arrivâmes à Redon, où, la Puisaye s'étant fait reconnaître, nous fûmes en sûreté. Dès son retour, il s'occupa à réorganiser les différents corps de troupes épars dans les environs; il me força de prendre le commandement d'un d'entre eux. J'acceptai à regret, mais

seulement pour accomplir mon dessein de chercher mon fils. Jusque-là je n'avais pu obtenir qu'on me laissât faire des recherches ; dès que cela me fut possible, je m'informai si par hasard il ne serait pas parmi les chefs vendéens. Hélas ! j'eus beau questionner les uns, supplier les autres de s'enquérir de ce fait, je n'appris rien. Lorsque la Puisaye partit pour l'Angleterre, je le priai en grâce de prendre des renseignements sur mon fils auprès de toutes les familles nobles qui s'étaient réfugiées dans cette île. Sans doute il fut trop occupé des intérêts de l'insurrection, car il oublia sa promesse, et je restai dans la même ignorance sur le sort de mon fils.

« Je fus un des premiers à aller au-devant des régiments d'émigrés qui débarquèrent sur les plages de Carnac. Sur ces rives, le Seigneur me réservait une joie immense, puisque là j'appris que le vicomte mon fils faisait partie d'un corps de volontaires qui n'étaient pas encore débarqués. J'obtins la permission d'aller à bord de la goëlette sur laquelle il était avec sa femme et son jeune enfant, une petite fille de l'âge à

peu près de Marie. Quels instants de bonheur, mon Dieu! mais qu'ils ont été courts! L'honneur et le devoir nous retenaient à nos postes, il fallait montrer l'exemple du courage et de la fermeté aux troupes, qui n'étaient déjà que trop démoralisées. Enfin, le fatal jour du 21 juillet, je le vis, au plus fort de la mêlée et du carnage, faire des prodiges de bravoure; mais, hélas! je ne le revis plus! Il n'était pas au nombre des prisonniers; est-il resté glorieusement sur le champ de bataille, ou est-il parvenu à se sauver? Il n'y a que Dieu seul qui le sache.

« Quant à moi, je fus emmené à Vannes. La femme de notre geôlier, me voyant si triste, car je pensais sans cesse à mon fils, à sa malheureuse femme et à son enfant, me prit en pitié. Je tombai malade, elle me soigna; bref, elle eut pour mes chagrins tant de commisération, qu'elle s'employa de tout son pouvoir à faire naître l'occasion de me rendre à la liberté. Elle me procura des vêtements, une perruque pour me déguiser, me conseilla de faire toujours le malade; et, un soir que nos gardes étaient moins vigilants

que de coutume, elle vint me prendre, me couvrit d'une large pelisse, en rabattit le capuchon sur ma tête, et me fit sortir de la prison, ainsi affublé. Puis elle me conduisit hors de la ville; et, m'ayant indiqué le chemin que je devais prendre pour me diriger vers la contrée que vous habitez, elle m'embrassa en pleurant, et s'enfuit. Que Dieu la récompense de sa généreuse action, la digne femme! elle m'a sauvé la vie.

« Dès que je me sentis libre, je n'eus qu'un désir, celui d'arriver jusqu'à vous. Je me cachais le jour et marchais la nuit; je n'osais m'aventurer dans les villages, je ne demandais l'hospitalité que dans les fermes isolées. Depuis quinze jours j'erre ainsi, souffrant de la soif, d'une marche forcée et de la faim. Mais me voici près de vous, mes amis, et cette douce réunion efface une partie de mes chagrins; mes fatigues sont oubliées, et si je savais mon fils sauvé et hors de danger, oh! je vous l'assure, mes amis, je serais bien heureux! »

La petite Marie, qui s'était endormie pendant que le marquis parlait, s'éveilla juste comme il

terminait son récit ; son innocente gaieté et ses gentillesses arrachèrent le noble proscrit aux pénibles pensées dans lesquelles il était tombé, et finirent par attirer son attention.

Vous allez me dire à votre tour, ma chère amie, ajouta-t-il, comment cette jolie enfant est devenue la vôtre ? C'est singulier, plus je la regarde, et plus il me semble démêler une ressemblance... mais je suis fou !... Je vous en prie, ne tardez pas plus longtemps à satisfaire ma curiosité. »

Alors Mme Dorsanges raconta de quelle manière le pêcheur avait trouvé sur le rivage, près de sa cabane, une femme morte et un enfant dans ses bras ; comment ils lui avaient l'un et l'autre rendu les derniers devoirs ; le serment fait par elle sur cette tombe ignorée d'adopter la petite orpheline, puis enfin le soin qu'elle avait pris de conserver les vêtements et les objets que portait la mère infortunée de Marie. Elle fit mention également du reliquaire et des conjectures qu'elle avait formées au sujet de cette dame, savoir, qu'elle pourrait bien être une femme noble, peut-

être une de ces émigrées rentrées en France avec leurs maris.

A ces mots, le marquis demanda à voir le reliquaire; mais à peine l'eut-il aperçu, qu'il pâlit affreusement, voulut se lever, et retomba évanoui sur son siége...

Marie, effrayée, pousse des cris perçants; Émile ne sait auquel des deux, du marquis ou de la petite fille, il doit aller. Mme Dorsanges et Gaspard s'empressent autour de leur ami, et parviennent, non sans peine, à lui rendre l'usage de ses sens.

« Mon Dieu! mon Dieu! murmure le marquis en revenant à lui, cette ressemblance n'était pas mensongère, elle ne me trompait pas! Mes amis, mes bons amis, vous avez sauvé ma petite-fille; Marie est l'enfant du vicomte mon fils, et celle à qui vous avez donné la sépulture était sa femme. Ce qui me le prouve, c'est ce reliquaire que vous venez de me montrer. C'est un bijou de famille; le vicomte le tenait de sa mère, et il est probable qu'à l'instant où le sort des émigrés allait se décider par les armes, mon fils

l'avait placé sur son enfant, afin de la protéger. Maintenant, comment ma pauvre bru est-elle venue mourir près d'ici ? c'est ce que je ne puis expliquer que par un miracle de la Providence, qui voulait remettre l'enfant entre vos mains. O mon Dieu ! s'écria le marquis en se laissant glisser à genoux, ô mon Dieu ! qui n'adorerait votre bonté infinie pour les hommes ! et de quelle reconnaissance ne dois-je pas être pénétré pour la grandeur de vos bienfaits ! »

Émile, par cette délicate prévoyance du cœur qu'il tenait de sa mère, et qui lui faisait deviner le plus sûr moyen de consoler, apporta Marie sur les genoux du vieillard. Celui-ci la serra sur son sein, et l'arrosa de l'armes. « Chère enfant, lui dit-il en la couvrant de baisers, tu me tiendras lieu de ton père, toi qui en as déjà tous les traits; fasse le Ciel que tu en aies les belles et nobles qualités ! Ah ! puissions-nous un jour le retrouver ! Et vous, ma chère amie, dit-il à Mme Dorsanges en replaçant Marie dans ses bras, ne renoncez pas au titre que vous avez pris avec tant de générosité. Qui donc pourrait mieux

élever Marie que la mère d'Émile ? qui comprendra aussi bien que vous les devoirs de la maternité ? Vous le voyez, la volonté de Dieu se manifeste visiblement ; et puisqu'il vous a fait adopter l'enfant, il veut que l'aïeul reste auprès de vous. Ne nous séparons donc jamais, ne formons plus qu'une seule famille ; et, de même que Marie est votre fille, Émile sera mon fils. Oh ! malheur ! malheur ! dans les transports de mon ivresse j'oubliais que j'étais proscrit, fugitif, et deux fois condamné à mort !... » Et l'infortuné gentilhomme se tordait les bras de désespoir.

« Mais, monsieur le marquis, permettez-moi de vous dire, fit Gaspard, qu'il n'y a pas lieu de se désoler. L'orage n'est pas encore sur votre tête ; vous êtes arrivé, Dieu merci, sans trop d'avaries et à bon port ; vous retrouvez votre petite-fille ; vous n'avez pas la certitude de la mort de votre fils ; nul doute qu'il n'ait fait tous ses efforts pour se sauver. Ainsi, je ne vois dans tout cela que la pauvre dame sur laquelle il faille pleurer véritablement. Quant à votre sûreté personnelle, nous aurons l'oreille au guet ;

nous ferons en sorte que qui ce soit n'arrive jusqu'ici sans notre permission. Ainsi, du courage, du sang-froid; et lorsque vous serez remis de votre fatigue, de cette nouvelle émotion, nous verrons à prendre un parti. Enfin, sauf meilleur avis, je crois qu'il vaut mieux se tenir tranquille pendant quelques jours, pour voir venir les événements; et alors... eh bien! Dieu nous inspirera, il ne laissera pas son ouvrage imparfait, et le dévouement de tous inutile.

— Vous avez parfaitement raison, mon cher Gaspard; mais il ne faut pas vous étonner si un pauvre vieillard, éprouvé comme je l'ai été, se laisse décourager. J'avoue que j'ai eu tort, car le Seigneur m'a donné de trop grandes preuves de sa miséricorde pour que j'ose douter de sa puissance et de sa bonté envers moi. Cependant, vu les circonstances difficiles dans lesquelles je me trouve, tout m'impose l'obligation de disputer ma vie aux sentences de mort qui m'ont frappé; car j'ai des dettes sacrées à payer à la reconnaissance et à l'amitié, et je

serais un lâche si je montrais de la faiblesse, lorsque j'ai pour me soutenir, au milieu des tribulations qui m'assiégent, deux cœurs aussi dévoués, aussi généreux que les vôtres.

— A la bonne heure, voilà qui est parler, mille bombes ! N'ayez aucune crainte, je suis là pour veiller au grain. Je vais aller faire un tour à mon bateau, puis dans le bourg, où j'avertirai Geneviève de votre arrivée, et je vous rapporterai bientôt des nouvelles. »

Ainsi que l'avait dit le pêcheur, il prévint la mère Geneviève, qui ne tarda pas à venir offrir ses respects à son ancien maître, et le prier de disposer d'elle sans aucune réserve. Cette excellente femme fut ravie de plaisir au récit de l'heureux événement qui faisait que la petite Marie retrouvait dans le marquis un de ses parents les plus proches, et elle ne savait comment exprimer la joie qu'elle en ressentait.

Le jour touchait à sa fin, et Gaspard ne revenait pas; on l'attendait avec anxiété, et chacun, sans oser l'avouer, commençait à se livrer à de sérieuses inquiétudes. Cette absence

prolongée donnait naturellement lieu à de sinistres conjectures, à une foule de craintes qui n'étaient pas sans fondement; car le pêcheur était un de ces êtres rares qui poussent le dévouement jusqu'à l'héroïsme, et auxquels aucun sacrifice ne coûte. Il était donc bien possible que, dans son ardent désir de détourner le danger qui menaçait ses amis, il ne l'eût attiré sur lui-même.

Enfin, après plusieurs heures de cruelle attente, alors que la nuit était venue depuis longtemps, le pêcheur se trouva auprès de ses compagnons, qui le reçurent avec mille témoignages d'amitié et d'intérêt; mais, bien qu'il affectât un air tranquille, quelques signes d'une préoccupation intérieure, qui se trahissait en dépit de tous ses efforts, frappèrent Mme Dorsanges. Le digne Gaspard ignorait l'art de la dissimulation, et d'ailleurs la mère d'Émile était trop habituée à lire sur cette physionomie franche et ouverte toutes les sensations d'un cœur honnête, pour n'avoir pas reconnu tout de suite qu'il était agité et en proie à quelque trouble secret. Plus

inquiète de ce silence forcé qui contrastait avec l'expansion habituelle du bon Gaspard, Mme Dorsanges pressa le pêcheur de s'expliquer; il éludait le plus adroitement qu'il pouvait, dans la crainte de trop inquiéter ses amis. Cependant, forcé dans ses derniers retranchements, il avoua bon gré mal gré que les nouvelles qu'il avait recueillies de tous côtés n'étaient pas rassurantes; que des bandes de Chouans couraient les campagnes environnantes, commettant des vols à main armée, pillant, brûlant, saccageant tout; et, sous prétexte de punir ceux qui n'embrassaient pas assez chaudement le parti royaliste, ils satisfaisaient des haines particulières; qu'en un mot, il fallait redouter autant ces partisans que les républicains eux-mêmes, qui, pour réprimer les désordres, étaient obligés d'agir sévèrement, et se laissaient quelquefois emporter à des actes de barbare représaille. « Je sais bien, ajouta Gaspard, pour atténuer l'effet désagréable produit par son aveu, je sais bien que nous n'avons rien à craindre de ces perturbateurs du repos public et de ceux qui viennent pour réta-

blir la paix, parce qu'on n'a nul soupçon du lieu où vous êtes caché, monsieur le marquis, et que Mme Dorsanges est connue par sa bienfaisance et son empressement à obliger, quoiqu'elle ne soit pas riche. Mais, ajouta-t-il comme s'il se fût parlé à lui-même, tant que la guerre civile désolera ce malheureux pays, il y aura des brigandages isolés, de sanglantes représailles et des crimes impunis ; l'innocent portera la faute du coupable, et le bon subira la punition qui est due au méchant. Le meilleur moyen d'éviter le danger, ce n'est pas de l'affronter. Il faudrait donc quitter cet endroit... Encore, à quoi cela avancerait-il ? La Bretagne, aussi loin qu'elle s'étende ; la Vendée, son marais, son Bocage ; le Maine, l'Anjou, n'offrent aucune sûreté : la révolte est partout. Ah ! si j'avais un vaisseau à moi, tout petit qu'il serait, comme j'emmènerais vite loin d'ici, de cette malheureuse contrée où l'on n'entend plus maintenant que des cris de guerre, ces chers amis ; comme je ferais courir de jolies bordées à mon petit matelot, qui apprendrait sans se gêner, avec son vieux Gaspard, le métier de

marin, et qui, bien entendu, deviendrait capitaine ! Tiens, fit-il comme s'il se fût éveillé d'un songe, je rêve tout haut, je crois.

— Et votre rêve nous a offert peut-être une voie de salut sans que vous vous en doutiez, mon cher Gaspard, dit le marquis; et, bien qu'il y ait encore des risques à courir en échangeant notre retraite présente pour un autre au delà des mers, soit dans la traversée, soit dans cette île où les noirs ont levé l'étendard de la rébellion, nonobstant ces craintes, moi, je me hasarderais à les braver, parce qu'ici je n'ai aucune ressource, tandis que là-bas ce serait bien différent : mon cher et fidèle Roger, par son administration sage et prudente et son humanité pour les pauvres nègres, a su faire aimer son autorité ; et tel est l'ascendant de la vertu et de la bienfaisance, que Roger, par sa seule bonne renommée, a dû conserver intactes presque toutes mes propriétés. Ce n'est donc pas moi qui hésiterais à quitter la Bretagne; mais j'entrevois à l'exécution de ce projet de nombreuses difficultés, et c'est du côté de Mme Dorsanges qu'elles vien-

dront surtout. Je vois l'étonnement se peindre sur votre visage, ma chère amie, en écoutant mon étrange discours; j'espère qu'il cessera lorsque je me serai mieux expliqué. Mon père a été gouverneur de Saint-Domingue, il y a fait un long séjour, et m'y a laissé de grands biens, qui sont sous la direction de mon frère de lait Roger. Nous avons passé ensemble une partie de notre jeunesse; je le considère bien plutôt comme un ami que comme un régisseur. C'est un homme d'une loyauté et d'une probité à toute épreuve. Ainsi que je viens de le dire, Roger, par sa justice et sa bonté pour les esclaves, s'est acquis leur affection et leur dévouement; ils lui en ont donné des preuves éclatantes lors du massacre des colons; car il est peut-être le seul mulâtre qui ait eu le pouvoir de faire respecter les plantations qui ne lui appartenaient pas. A l'époque où des semences de révolte s'étaient déjà manifestées parmi les nègres et les mulâtres, à Saint-Domingue, Roger m'écrivit d'être tranquille, de compter sur son attachement inviolable, et d'être assuré que tous ses efforts seraient réunis pour

me conserver mes propriétés; que dans le cas où il y verrait impossibilité, il s'en déclarerait l'unique maître, et m'achèterait à la Martinique, avec les fonds disponibles qu'il aurait, une propriété où je pourrais trouver un asile si je voulais quitter la France. Il est donc presque certain, à moins d'un désastre imprévu, que je dois être encore assez riche pour vous offrir, dans l'une de ces deux îles, les douceurs de l'aisance et une retraite agréable. Il ne s'agirait donc, pour réaliser une partie du rêve de notre ami Gaspard, que de trouver quelque bâtiment prêt à mettre à la voile pour les Antilles, que le capitaine voulût prendre des passagers, et que vous, ma chère amie, vous consentissiez à me suivre et à partager mon sort. Alors nous retrouverions là-bas le repos et le bonheur; nous pourrions attendre tranquillement, au sein de l'amitié, des temps meilleurs; et sitôt que l'aurore de la paix se lèverait sur notre belle patrie, nous y reviendrions avec nos chers enfants. »

A mesure que le marquis exposait son plan, la figure du pêcheur se rassérénait. « Voilà,

s'écria-t-il, une idée magnifique ! Le lieu de refuge est trouvé ; il ne manque que les moyens de transport, et puis de l'argent pour payer la traversée.

— Quant à de l'argent, mon cher Gaspard, s'il n'y avait plus que cet obstacle à surmonter, je pense qu'il le serait bientôt, en vendant à Nantes quelques-uns des diamants que j'ai remis à Mme Dorsanges ; mais là n'est pas le principal obstacle, il faut d'abord obtenir l'assentiment de notre excellente amie.

— Et que pensez-vous de tout cela, Madame ? dit le pêcheur en s'adressant à la mère d'Émile, qui était plongée dans de sérieuses réflexions ; je voudrais bien savoir votre opinion ; et, sauf votre avis, il me semble à moi que vous ne feriez pas mal de partir avec M. le marquis ; pendant ce temps le calme renaîtra, le petit matelot s'instruira en voyant du pays, vous ne serez point tourmentés là-bas, vous élèverez ce beau petit brin de fille, qui vous aime déjà tant et qui ne veut pas quitter son frère Émile. Ici tout est en déroute : toujours des alertes, des inquiétudes ; vous ne trou-

verez pas de maîtres pour finir l'éducation de votre fils, tandis qu'il en a un solide dans M. le marquis. De la sorte tout sera concilié, Marie ne sera pas séparée de son grand-père, ni mon petit matelot de son instituteur.

— Mais, mon bon Gaspard, vous ne songez donc pas aux dangers d'une traversée aussi longue? N'est-ce pas jouer la vie de mon enfant, que de la risquer sur cet élément perfide qui...?

— Mille bombes! Madame, je vous arrête là. Je ne puis pas souffrir que vous appeliez la mer un élément perfide... Mais qui dit perfide, dit traître, et la mer ne l'est pas, elle vous prévient toujours avant de se fâcher; tout bon marin ne s'y trompe jamais. Vous voyez bien que ce n'est pas sa faute, puisqu'elle vous avertit; et si l'on pouvait faire des pas de géant, on se sauverait facilement. Mais, bah! ses colères, on les aime, on les désire, on se plaît à les braver. Alors quelles délices de se sentir enlever sur la crête des vagues, de voir ce vaisseau les défier à la course, et voler sur les flots avec la vitesse d'une

mouette ou d'un alcyon ! Ah ! c'est là, c'est là le bonheur ! Puis à ces émotions violentes succèdent des émotions plus calmes ; ces flots qui, à l'instant même, étaient si courroucés, redeviennent doux et moelleux ; ils vous bercent aussi gentiment que lorsque les bras de votre mère vous balançaient pour vous endormir. Pourquoi donc craindre la mer pour le petit matelot ? n'est-ce pas un de ses enfants ? Je vous l'ai dit, ils s'aiment ; il faut les laisser faire connaissance. Du reste, danger pour danger, je préfèrerais, moi, mourir noblement sur l'Océan, que d'être égorgé ou brûlé dans ce pays, sur lequel la colère du Seigneur s'est appesantie.

— O mon Dieu ! Gaspard, vous me faites frémir ! Y aurait-il donc pour nous un péril aussi affreux, aussi réel à rester dans ce bourg ? Alors partons, mon ami, partons ; fuyons n'importe où et à quelque distance que ce soit, pourvu que mon fils, que ma petite Marie soient à l'abri des horreurs que vous me faites pressentir.

— Allons, voilà que vous vous effrayez maintenant outre mesure. Je ne prétends pas assurer

qu'il y ait à craindre quelque malheur à l'instant même ; néanmoins je dis que, le danger prévu, le sage ne l'attend pas, parce que la prudence est la mère de la sûreté ; qu'ensuite il y a une considération qui mérite d'être pesée sérieusement, c'est que l'évasion de M. le marquis ne pourra jamais se faire avec des chances plus favorables de succès, attendu que le général Hoche est à Paris. La surveillance est donc moins active, et les facilités pour s'embarquer plus assurées. Mais que le général soit revenu, et la guerre recommencera avec plus d'acharnement; alors vous serez entre deux feux : d'un côtés les Chouans, de l'autre les républicains. Il est impossible qu'au milieu d'un tel conflit il n'y ait pas des troubles, des désordres, dont quelques personnes deviendront les victimes.

— Et ce pourrait être moi. Que dis-je ? moi, ce ne serait rien; mais Émile, mon enfant ! Oh ! non, non, je me rends à vos prudents conseils, Gaspard; je vous suivrai, mon ami. Cependant cette maison, que deviendra-t-elle ? Je ne puis trouver à la vendre à la minute, les formalités

entraînent toujours des longueurs; puis cette vente donnerait à jaser sur notre brusque départ. Il vaut mieux que Geneviève et vous, mon cher Gaspard, vous la gardiez, n'est-ce pas?

— Ah! bien, Madame, si vous croyez que je vais rester ici pendant que mon petit matelot voguera sur l'Océan, vous vous trompez fièrement! C'est entre nous deux à la vie, à la mort; où il ira, j'irai. Qui donc lui apprendrait à serrer les voiles, à prendre des ris, à voltiger sur les haubans et à grimper comme un chat après les mâts? Car il sera marin, mille bombes? je vous l'ai dit, et je m'y connais, c'est clair comme le jour; la mer l'a en amitié, ce petit garçon, et elle n'est pas dégoûtée, il faut l'avouer; mais voilà comme elle les aime, hardi, leste, et aussi gai qu'un pinson. Si monsieur le marquis ne peut m'occuper chez lui, eh bien! je me ferai matelot. Ah! mais, qu'est-ce que je dis donc? je ne pourrais plus le voir, mon petit loup de mer! Il n'est pas encore assez grand pour être officier; non, cela ne se peut pas. Alors je me ferai pêcheur, comme ici. Est-ce que par hasard il n'y

aurait pas de pêcheur à Saint-Domingue, monsieur le marquis ? »

Toute cette tirade avait été débitée avec une telle volubilité, que Mme Dorsanges et son ami n'avaient pu placer un seul mot.

Émile avait pris la main du pêcheur, et le regardait avec affection et tristesse. Quand il eut cessé de parler, il lui sauta au cou en lui disant : « Mon Dieu ! Gaspard, pourquoi te fâcher ? maman n'a pas voulu te faire de la peine. Est-ce qu'il est possible que ton petit matelot vive sans toi ? Et maman, donc ? elle ne le pourrait pas non plus, elle t'aime trop. Ainsi, sois tranquille, nous partirons tous sur cette belle mer, que je brûle du désir de contempler dans toute sa majestueuse splendeur. Oh ! oui, je serai marin ! Dis, petite mère, que tu le voudras bien ? Gaspard viendra avec moi, nous serons matelots pour de bon, tous deux.

— C'est-à-dire que vous serez capitaine, vous mon petit matetot, fit en souriant Gaspard, déjà consolé et rendant à Émile ses caresses.

— Et pour que tous ces beaux projets s'ac-

complissent, il faut découvrir un vaisseau hospitalier qui nous prenne à son bord, n'est-ce pas, mon bon Gaspard ? comme c'est votre désir, monsieur le marquis, reprit Mme Dorsanges ; il ne fallait que mon consentement, je suis toute résolue. Ainsi allez à la recherche, et que Dieu vous seconde. »

Il fut donc décidé à l'unanimité que le pêcheur partirait le lendemain pour Nantes, où il vendrait quelques diamants ; et s'il avait le bonheur de trouver un bâtiment faisant voile pour Saint-Domingue, il arrêterait le passage de cinq personnes, Gertrude voulant suivre sa maîtresse et les enfants, qu'elle chérissait de tout son cœur.

« Va vite, dit Émile à son ami Gaspard, lorsqu'il fut seul un instant avec lui, et tâche de trouver un bâtiment ; je serais si content d'aller sur mer bien loin ! Tu ne seras pas longtemps absent, n'est-ce pas ? tu reviendras tout de suite. Promets-le-moi, car je vais mourir d'impatience jusqu'à ce que tu nous apportes une bonne nouvelle.

— Soyez tranquille, mon petit matelot, je vous le dis, foi de Gaspard, quand je devrais prendre un navire tout exprès pour que vous ayez ce plaisir, je le ferais, au risque d'y périr. »



VIII

DÉPART DE FRANCE. — LA TRAVERSÉE.

Gaspard fut expéditif et heureux dans ses démarches. Il semblait que tout allât au-devant de ses désirs, et que Dieu le conduisît par la main. Il trouva sur le port, où il se promenait, respirant à pleine poitrine l'odeur du goudron, le parfum du matelot, une de ses vieilles connaissances, un ancien marin qui avait servi autrefois avec lui sur le même bâtiment.

Tout en causant, le brave Kervan apprit à Gaspard qu'ayant fait un héritage depuis qu'il avait quitté le service, il avait armé un petit navire moitié corsaire, moitié marchand, avec lequel il avait fait plusieurs courses lucratives; qu'il se proposait pour cette fois de charger son vaisseau d'objets d'une vente facile pour les Antilles, et de rapporter au retour force sucre et café.

« Ah! ça, mon vieux Kervan, sans indiscrétion, peut-on te demander pour laquelle des Antilles tu destines cette mirifique cargaison? lui demanda le pêcheur.

— Tiens! qu'est-ce que ça te fait, dis donc? est-ce que par hasard tu voudrais être des nôtres? ça m'irait joliment, milles tonnerres! En dirions-nous de ces balivernes, comme au temps où nous faisons notre quart à bord du *Vaillant!* C'est celui-là qui était un fin voilier! Eh bien! ce n'est pas pour vanter ma petite coque de noix, que tu peux voir d'ici se balancer coquettement sur son ancre; mais elle lui ressemble, elle file, elle file, c'est comme une flèche! Ah ça,

voyons, ne perdons pas le temps en fariboles : est-ce ton intention, oui ou non, de filer quelques nœuds avec nous ?

— Je ne dis pas non, mon ancien ; mais voilà la chose, et je n'irai pas par trente-six chemins pour te la conter. J'ai quatre passagers à te proposer pour compléter ta cargaison ; et puis, il faudrait aller à Saint-Domingue. Cela doit t'être à peu près indifférent d'aller à l'une ou à l'autre de ces îles, d'autant plus que celle-là est la plus commerçante, et que tu pourras y tirer un bon profit de tes marchandises. Tu seras bien payé pour le passage, et là-bas il y aura grasse récompense. Hein ! ça te convient-il, mon ancien ? Il va sans dire que je suis par-dessus le marché ; j'ai toujours bon pied, bon œil, et je mettrai la main à la manœuvre.

— Tu as la langue dorée, mon vieux, et tu veux m'entortiller avec tes cajoleries, c'est visible ; mais qu'est-ce que c'est que tes passagers ? peux-tu m'en répondre ?

— Tu peux te fier à ce que je te dis ; tu sais que Gaspard n'a qu'une parole, et qu'elle est

sûre ; je te réponds d'eux sur ma tête. Ce sont de braves et honnêtes gens : une dame veuve, son vieux père, deux enfants et sa domestique ; ils ont à recueillir à Saint-Domingue une succession que vient de leur laisser un oncle, et ils sont bien aises d'aller s'assurer par eux-mêmes de la valeur de l'héritage. C'est pas fier du tout, et c'est bon, bon comme Dieu.

— Allons, va pour tes passagers. Pourtant, nous serons diablement gênés, nous ne pourrons pas seulement nous remuer ; et puis, il faudra que je cède ma cabine... C'est pour toi, entends-tu bien, que je consens, c'est pour t'avoir avec moi, mon vieux camarade ; un peu de tracas et de gêne seront bientôt passés. Je vais donc m'arranger en conséquence, augmenter les provisions, faire de mon mieux pour que tes passagers ne se trouvent pas trop mal. Dans trois jours je serai prêt ; ainsi faites en sorte de l'être aussi, et soyez sur la jetée à quatre heures du soir, la chaloupe viendra vous y prendre.

— Ce n'est pas tout à fait mon compte, ce que tu dis là, mon vieux ; pour bien faire, il

faut que tu viennes au Croisic, de l'autre côté du bourg; tu resteras à quelques encâblures du rivage; tu mettras un fanal au haut de ton grand mât, et moi, avec mon bateau, je te conduirai les passagers.

— Ah! mille tonnerres! en fais-tu des embarras avec tes passagers! Je commence à croire qu'ils ont besoin de se sauver *incognito*... Mais, bah! qu'est-ce que ça me fait? je m'en moque. Va donc pour vous prendre au Croisic; et ne me fais pas attendre, surtout.

— Sois tranquille, je connais la consigne de longue date; tu me diras *France*, je te répondrai *Saint-Domingue*. Là-dessus, buvons un coup pour sceller notre marché, une poignée de main, et dans trois jours j'attendrai ton signal; sitôt qu'il paraîtra, nous serons en mesure de te répondre par notre arrivée. »

Le pêcheur, enchanté de ce premier succès, se rendit chez un joaillier; il eut la même chance pour vendre les diamants, et, tout joyeux, il reprit le chemin du Croisic.

Pendant ce temps, nos amis s'étaient préparés

à tout hasard ; aussi, lorsque Gaspard leur eut annoncé la bonne nouvelle, il leur resta bien peu de chose à mettre en ordre. Émile avait hâté de tout son pouvoir les préparatifs, car il ne se sentait pas de joie à la pensée que durant bien des jours il allait vivre sur cette mer, objet de sa prédilection, et qu'il verrait enfin de ces grosses vagues comme, étant enfant, il en demandait à son ami Gaspard.

Quant à Mme Dorsanges, elle ne quittait pas sans un vif regret sa chère retraite ; elle y avait passé de trop heureuses années pour ne pas se sentir émue en l'abandonnant. Dans cette douce solitude, elle avait vu se changer la fraîche et gracieuse enfance de son Émile en une vigoureuse adolescence ; il avait treize ans révolus. Il lui fallait désormais plus que les leçons maternelles, plus que les leçons de l'expérience, il lui fallait acquérir les connaissances nécessaires à la carrière vers laquelle il se sentait attiré par un charme irrésistible. Ce n'était donc plus elle qui pouvait le guider dans l'étude des sciences abstraites; elle le sentait, et c'était ce puissant

motif qui lui faisait sacrifier ses goûts les plus chers au bonheur à venir de son enfant. Ainsi, s'exiler de sa patrie pour suivre le marquis dans ses possessions lointaines, n'était pas une action faite inconsidérément et par pure générosité de la part de Mme Dorsanges; elle était sans doute sincèrement attachée au marquis, elle aimait avec une affection presque maternelle la jolie petite Marie; mais qu'étaient ces deux sentiments, auprès de celui qu'elle ressentait pour son Émile! Avec cette merveilleuse lucidité qui fait deviner à une mère l'avenir de son enfant chéri, Mme Dorsanges, tout en ayant la plus grande confiance dans le Seigneur, n'en obéissait pas moins à l'instinct secret qui lui disait que ce n'était pas sans intention que Dieu l'avait faite, elle pauvre et simple femme, le sauveur du marquis. Cette prévision de son cœur était pour elle comme un phare lumineux qui semblait lui indiquer la route qu'elle devait suivre. Le marquis était un mentor, un protecteur envoyé par le Ciel pour suppléer à ce qui lui manquait en connaissances; car l'instruction du marquis était profonde et variée,

et de plus il avait pour Émile une tendresse toute paternelle. Pourquoi donc alors le priver d'un maître dont l'habileté et le savoir lui avaient fait faire de si rapides progrès lors de son premier séjour dans la maison à l'Ange? N'y aurait-il pas folie à se priver d'un pareil auxiliaire, à repousser ce secours providentiel ? et ne serait-ce pas aussi de la cruauté de séparer la gentille Marie de son frère adoptif, qu'elle aimait plus que tout le monde? Et d'ailleurs n'y avait-il pas danger réel, danger imminent à rester dans un pays où les brigands, qui abondent toujours après les guerres civiles, infestaient les campagnes, les villages et les villes mêmes, y commettant impunément le vol et l'assassinat avec une audace et une atrocité inouïes? Dans l'intérêt de son fils, tout lui faisait un devoir de quitter ce pays et de s'attacher au marquis, afin de terminer le plus heureusement possible cette éducation, le but constant de sa sollicitude. En faisant abnégation d'elle-même, elle espérait y parvenir, et le sacrifice de sa tranquillité personnelle lui paraissait bien léger en compa-

raison des résultats immenses qu'elle en obtiendrait.

Cependant, malgré son héroïque résolution, deux larmes, qu'elle ne put retenir, jaillirent de ses yeux au moment où elle franchit pour la dernière fois le seuil de la maison à l'Ange. C'est qu'elle y laissait tout un passé de charmants souvenirs, dans cet asile, presque berceau de son enfant. Là, son fils avait été entièrement à elle; c'était son bien, son trésor; elle l'avait abrité sous ses ailes maternelles avec tant de soin et de vigilance, qu'aucune souillure n'avait terni sa pureté; aujourd'hui qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant Émile, vie de luttes et de combats perpétuels, elle redoutait pour lui l'influence du monde, elle pleurait sur le partage qu'il fallait nécessairement faire entre elle et la société de ce bien précieux; et cette mer, qu'ils allaient traverser ensemble, lui apparaissait sinistre et menaçante, et, en tout point, la frappante image de la vie du monde, si fertile en écueils, en tempêtes, et surtout en naufrages. Mais bientôt, surmontant sa faiblesse, elle salua d'un regard

d'adieu sa chère habitation, et marcha d'un pas ferme vers le rivage, où déjà l'attendaient le marquis et le pêcheur.

Dorénavant cette maison, laissée sous la garde de Geneviève, ne pourra plus s'appeler maison à l'Ange; car Émile, craignant que quelque main profane ne touchât aux beaux anges qui avaient protégé la retraite où s'était écoulée son enfance, les avait détachés de leur base et les emportait avec lui. Ce nouveau palladium, dans la naïve et pieuse croyance de notre petit marin futur, devait détourner de la tête de sa mère bien-aimée tout malheur et tout péril.

Ce n'était pas sans une certaine émotion que chacun de nos amis guettait le signal annonçant qu'ils étaient attendus à bord du vaisseau libérateur. Une heure se passa; l'obscurité était devenue de plus en plus profonde. Tout à coup une vive clarté resplendit sur les eaux tranquilles; c'était le fanal qui venait d'être allumé. Peu d'instants après, la barque de Gaspard accostait le vaisseau, et le capitaine, assuré par l'échange du mot d'ordre que c'étaient bien les passagers

d'adieu sa chère habitation, et marcha d'un pas

sseau, et le capitaine, assuré par l'échange
mot d'ordre que c'étaient bien les passagers

K. Girardet del. Audibrand sc.

PEU D'INSTANTS APRÈS, LA BARQUE ACCOSTAIT LE VAISSEAU

qu'il était venu chercher, les recevait avec une franche cordialité.

Le fidèle Gaspard monta le dernier sur le navire, après avoir repoussé au loin son bateau; puis il vit sans sourciller et d'un air insouciant son gagne-pain, son vieil ami, aller à la dérive et devenir le jouet des flots, la main puissante de son maître ne le guidant plus. Que lui importait? il n'était occupé que d'une seule chose, d'installer le plus commodément Mme Dorsanges et le marquis dans la cabine du capitaine, qui avait donné carte blanche à son vieux camarade pour faire à cet égard tout ce qu'il jugerait convenable.

Lorsque tout fut bien organisé à bord du bâtiment, que chacun fut à son poste, on leva l'ancre, et, la brise fraîchissant, les voiles s'enflèrent, et le vaisseau, poussé par un vent favorable, s'éloigna des côtes bretonnes. Sitôt qu'Émile sentit le vaisseau marcher, un éclair de joie illumina son visage et le rendit radieux; sa contenance devint plus ferme, ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé, il sembla grandir

et se transfigurer. Mais, s'apercevant que sa mère pâlissait, il courut à elle, l'entoura de ses bras, et la fit asseoir, en lui disant tendrement: « N'aie pas peur, petite mère, je suis avec toi: c'est à mon tour de te protéger. Appuie-toi sur ton Émile; il est si fier, si heureux de te rendre en ce moment une partie des soins dont tu n'as cessé de l'entourer depuis qu'il est né. Oh! s'écria-t-il dans un élan de vif enthousiasme, oh! mère, que je suis heureux! mon Dieu, que je suis heureux! » Et, avec un geste d'adorable confiance, l'enfant qui se faisait homme appuya sa tête, déjà trop lourde de pensées et de désirs de gloire, sur le sein maternel qui l'avait nourri, et sur lequel il avait pris la tant douce habitude de se reposer.

Pendant ce petit *a parte*, Gaspard, ce noble cœur, cet ami dévoué, si simple et si naturel dans son dévouement, n'avait cessé de suivre de ses regards bienveillants son petit matelot. La joie qui venait d'enivrer le cœur d'Émile lorsqu'il s'était senti emporté par les flots n'avait point échappé au vieux marin; elle s'était reflétée sur

son visage et dans son sourire un peu orgueilleux, mais qui disait si bien et si justement : « Je ne me suis pas trompé, il sera marin, et un fier marin encore ! » Il avait fort à faire en cet instant, le digne Gaspard, pour satisfaire tout le monde et répondre aux questions multipliées des matelots ; ces derniers surtout l'interrogeaient avec curiosité sur ce jeune garçon, qui, à leur grand étonnement, semblait familiarisé avec les habitudes de la mer. Il ne faut pas demander si ses réponses étaient prolixes et à l'avantage de son favori, et si le bon Gaspard s'étendait avec complaisance sur les mille prouesses maritimes de son petit matelot et sur ses qualités, sur les merveilleuses destinées qu'il lui présageait, quand l'âge et la maturité de l'expérience en auraient fait un officier de marine distingué par son mérite et sa rare bravoure.

L'Océan sans doute voulut détruire les craintes de la mère de notre héros, et la bien disposer en sa faveur ; car il n'y eut ni grosses tempêtes ni fortes bourrasques dans le cours de la traversée, qui se fit sous les auspices les plus for-

tunés. Mme Dorsanges eut quelques jours le mal de mer, puis elle s'habitua peu à peu au balancement continuel du vaisseau, et finit par ne plus s'en apercevoir. Le marquis fut plus de temps à s'y faire. Quant à Marie, la douce enfant, elle se blottissait dans les bras de son frère, et là elle affrontait et maux de cœur, et roulis, et tangage.

Ainsi, ces heures tant redoutées par nos amis pour leur monotonie et le défaut d'exercice, s'écoulèrent le plus doucement possible; elles furent dépensées en délicieuses rêveries sous un ciel du plus bel azur, et à écouter les récits fantastiques débités par les matelots dans un style original et facétieux; bref, il y avait eu si bon accord de part et d'autre pour se rendre agréable et chasser l'ennui, que le navire allait toucher au but sans qu'on se fût plaint une seule fois de la longueur du trajet; bien plus, tous les gens de l'équipage, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, voyaient arriver la fin du voyage avec un véritable chagrin, parce qu'il fallait se séparer d'Émile. Ces regrets étaient vifs et sincères; l'affabilité, le précoce savoir dans la manœuvre de

l'intrépide enfant, avaient gagné tous ces cœurs francs et loyaux, admirateurs passionnés du caractère aimable et gai du petit matelot de leur ami Gaspard, on aimait aussi Cora, le beau terre-neuve si intelligent et si attaché à son jeune maître, et il n'y avait pas jusqu'à Gertrude qui n'eût également sa part dans l'affection de ces braves marins, pour l'attachement idolâtre qu'elle portait au fils de Mme Dorsanges.



IX

SAINT-DOMINGUE. — CE N'EST PAS LA TERRE PROMISE.

Après six semaines de traversée, le navire, poussé par la brise venant du large, entra à pleines voiles dans la rade du Fossé, sous pavillon neutre, et quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'il se reposait tranquillement sur son ancre devant le Port-au-Prince. Le capitaine Kervan, qui avait gagné la confiance de ses passagers par ses manières pleines d'égards quoique un peu brusques, mais portant le cachet d'un cœur

honnête, avait été mis dans la confidence sur le motif du voyage à Saint-Domingue. Il crut donc plus prudent, dans les intérêts du marquis, d'aller lui-même s'informer de l'état actuel de la colonie, quel était le parti alors vainqueur, si le planteur Roger existait, et où il demeurait maintenant. Le digne capitaine, chargé des instructions du marquis, descendit donc dans son canot avec l'ami Gaspard, laissant nos exilés dans l'attente de son retour. Une heure, ou plutôt un siècle se passa pour eux dans une singulière perplexité; leurs yeux étaient fixés sur cette terre désirée, nouvelle patrie à laquelle ils étaient venus demander l'hospitalité et la faveur de passer à l'abri de ses frais et riches ombrages les années de tourmentes révolutionnaires qu'ils prévoyaient devoir longtemps encore bouleverser leur France chérie. Mais, hélas! sur cette reine des Antilles se trouvaient aussi la guerre civile et la révolte! les incendies, les massacres épouvantaient de leurs horreurs cette île infortunée, qui avait voulu suivre l'exemple de la mère-patrie, conquérir sa liberté. Nos amis allaient donc éprouver

une cruelle déception ; l'ange de la révolte les repoussait avec son épée dégouttante du sang de leurs compatriotes, et leur interdisait l'entrée de cette terre promise.

Gaspard dut revenir seul, le capitaine étant retenu à terre par les difficultés qu'on opposait au débarquement de ses marchandises et à son entrée dans le port. En attendant la conclusion de ces débats tout personnels, il envoyait prévenir le marquis que les Anglais étaient maîtres de la ville grâce à la trahison et à la lâcheté de quelques planteurs ; que le général Toussaint-Louverture était à la tête des nègres révoltés, de quelques émigrés et des mulâtres ; qu'une lutte acharnée avait lieu entre ces deux partis ; mais que le planteur Roger vivait toujours, et que son habitation était située à l'entrée du Lamentin, plaine fertile, non loin de la montagne Noire.

Le brave pêcheur, qui ne craignait ni Toussaint ni les Anglais, et encore moins les nègres, demanda au marquis s'il désirait qu'on allât prévenir le planteur de son arrivée. « Kervan et moi nous irions, dit Gaspard en terminant son

rapport; avec une langue et de la bonne volonté on va partout; nous ferions cette nuit cette expédition, parce qu'il n'y a pas de temps à perdre. Si toutefois, ajouta-t-il, vous le trouvez à propos, monsieur le marquis.

— Ne m'appelez plus marquis, mon cher Gaspard, appelez-moi tout simplement Courcelles; par la suppression du mot *de*, ce nom sera plus en rapport avec ma situation actuelle d'exilé, de pauvre proscrit. Je vous assure, mon ami, que je n'ai jamais attaché une trop grande importance à tous ces vains titres, et j'en rends grâces à Dieu; je lui demande néanmoins, et ce n'est pas pour moi, qu'il veuille bien me conserver une petite partie de ces richesses que je possédais jadis, afin de pouvoir assurer le bonheur de ces deux enfants, seuls objets de ma tendre sollicitude, et pour lesquels je déplorerais ma ruine. Ainsi, mon bon Gaspard, vous qui leur êtes aussi dévoué que moi, ajoutez encore ce service aux mille autres que vous m'avez déjà rendus, tâchez de découvrir Roger et dites-lui que je l'attends, que je désire le voir. Alors du moins

nous saurons à quoi nous déterminer, et ce que nous devons attendre de ce pays pour l'avenir. »

Mme Dorsanges et son fils étaient présents à cet entretien. L'idée d'une excursion en compagnie de Kervan et de Gaspard souriait à l'esprit hardi et entreprenant d'Émile ; cependant, toujours soumis à la volonté de sa mère, il lui fallait obtenir son consentement. S'approchant donc plus près d'elle encore et l'entourant de ses bras, il lui dit d'un ton caressant : « Petite mère, je t'en prie, laisse-moi aller avec l'ami Gaspard.

— Eh ! oui, Madame, s'empressa de répondre le pêcheur, venant ainsi en aide à Émile, laissez-le venir, je vous promets de me faire couler bas avant qu'il lui arrive malheur, à mon petit matelot. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il s'aguerrisse ? Il en verra bien d'autres, ma foi, quand il sera capitaine ! sa présence nous portera bonheur, j'en suis sûr. Et gare à celui qui voudrait seulement toucher à un de ses cheveux ! il n'a qu'à bien cacher ses oreilles celui-là, s'il tient à les conserver. Allons, en avant, mon petit matelot,

à l'abordage de ce M. Roger, et nous l'amènerons mort ou vif. »

Mme Dorsanges fut bien forcée d'accorder la permission demandée, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait tranquillisée par la promesse de Gaspard. Que peuvent la valeur et le dévouement contre le nombre des ennemis, si ce n'est de retarder l'instant de la catastrophe ?... Mais comment dire non, comment enchaîner ce jeune courage, qui voulait déjà se signaler ? Il était tellement évident pour la pauvre mère qu'Émile grillait du désir d'aller avec Gaspard, qu'elle ne voulut pas essayer de le retenir, dans la crainte de compromettre son autorité ; et puis dans les yeux de son fils attachés sur les siens elle lisait une si éloquente prière, qu'elle céda sans hésiter. Elle sentait, non sans effroi, que, pour cette nature intrépide, braver le danger était presque un besoin, et dans tous les cas une véritable fête.

Émile donna à sa mère un tendre baiser, qui exprimait bien des remercîments. Il embrassa Marie et M. de Courcelles, lui disant gaiement qu'il était son ambassadeur extraordinaire, et,

tout joyeux, il sauta légèrement dans le canot, où l'avait devancé Gaspard, ainsi que le fidèle Cora. Lorsqu'il eut mis pied à terre, il agita son mouchoir en signe d'adieu, et bientôt on le vit disparaître derrière un massif de maisons.

Un peu avant la nuit et la fermeture des portes, nos trois amis, bien armés, sortirent du Port-au-Prince, et entrèrent dans une plaine d'une immense étendue. Au même instant, à l'horizon, se levait la lune, radieuse et belle; on eût dit qu'elle voulait guider la marche jusque alors incertaine des voyageurs, et leur montrer, aux rayons de sa douce lumière, un tableau d'un effet grandiose, saisissant et inattendu, bien digne d'être admiré surtout par notre jeune Émile, qui se trouvait pour la première fois en présence de la splendide nature des tropiques.

Inondée des flots lumineux de l'astre des nuits, surmontée d'un dôme d'azur semé d'éblouissantes étoiles, cette vaste plaine, nommée le Lamentin, offrait un coup d'œil magnifique : c'étaient à chaque pas des haies odorantes de

citronniers et d'orangers, des champs de cannes à sucre s'inclinant mollement au souffle caressant de la brise, et de longs sillons de caféiers. Çà et là, à de grandes distances, se voyaient des habitations avec leurs cases de nègres; ici un bouquet de catalpas au large feuillage; plus loin, un bois de bananiers; mais partout de la verdure aux teintes plus ou moins foncées, une gracieuse profusion, une variété infinie de fleurs, de fruits et d'arbres. L'air était chargé de senteurs enivrantes; pas un nuage au ciel; seulement des myriades de petits globes scintillaient dans le firmament. L'œil ne pouvait se lasser de contempler ces astres, ces mondes inconnus, ces soleils placés à des distances incommensurables, et qui pourtant nous envoient encore leurs jets de flammes, reflets chatoyants des feux qui les embrasent. La nature des Antilles est la plus riche et la plus belle de l'univers. Aussi notre Émile était-il ravi en extase devant le spectacle vraiment féerique qui frappait ses regards, et il eût exprimé volontiers tout haut les sensations délicieuses qui l'agitaient intérieurement, si le

prudent Gaspard n'eût arrêté l'élan de son vif enthousiasme.

Tout à coup Cora, qui marchait en éclaireur, dressa les oreilles et gronda sourdement. Le silence imposant de la nuit n'avait pourtant pas été interrompu, et cependant l'intelligent animal avait saisi le bruit imperceptible d'un corps humain se glissant derrière une touffe d'orangers. Émile, d'un bond, fut à côté de son chien avant que Gaspard eût pu le retenir; mais déjà un nègre s'enfuyait à travers un champ de cannes qui se trouvait près de là : il n'avait pas jugé à propos d'attaquer trois hommes bien armés. Cette petite alerte fit hâter le pas à nos voyageurs.

Ils n'étaient plus qu'à une ou deux portées de fusil de l'habitation qu'on leur avait désignée comme étant la demeure du planteur Roger, lorsque quatre nègres se jetèrent à l'improviste sur eux. « Mille bombes ! s'écria Gaspard, restez près de moi, mon petit matelot. Ah ! chiens de négrillons, vous mettez le grappin sur nous ! Attendez, attendez, gare le branle-bas ! » Tout en parlant de la sorte, d'un coup vigoureux qu'il asséna sur la tête

crépue de son antagoniste, il l'étendit à ses pieds; Cora avait sauté à la gorge d'un nègre, et menaçait de l'étrangler; Kervan avait eu peu de peine à vaincre son adversaire. Quant à Émile, souple et leste comme il l'était, il avait esquivé la brusque attaque de son agresseur en se jetant de côté avec un sang-froid admirable, il lui avait donné un croc-en-jambe, qui l'avait étendu tout de son long sur le terrain; puis, prompt comme l'éclair, il le maintenait en respect, sans vouloir lui faire de mal, par la seule force de ses poignets nerveux. Gaspard accourait à l'aide de son petit matetot, lorsque le nègre, sentant se relâcher la vigoureuse pression de la main d'Émile, se releva soudainement et prit la fuite.

« Ah! ah! fit Gaspard, avez-vous vu, capitaine, mon petit intrépide? C'est qu'il n'a pas eu peur! c'est qu'il s'est courageusement défendu! Mais, mille bombes! il faut modérer votre ardeur, ne pas vous exposer ainsi, mon petit matelot, et compter un peu plus sur l'ami Gaspard, parce que vous n'êtes pas encore assez robuste pour vous battre corps à corps avec de

semblables gaillards. C'est égal, je suis content tout de même ; vous avez fait vos preuves.

— Et pourquoi donc, Gaspard, serais-je resté tranquille, tandis que Kervan et toi vous défendiez votre vie et la mienne ? Mais j'aurais été lâche, et tu ne m'aimerais pas si je l'étais.

— Vous avez raison, mon petit matelot, et moi je n'ai pas tort non plus, voyez-vous, d'après ce que j'ai promis à votre mère. Mais regardez donc votre chien, il s'est bravement comporté aussi ; son nègre ne remue pas plus que s'il était mort. »

Émile fit lâcher prise à Cora, qui n'était pas trop de cet avis. Le malheureux noir était évanoui, moitié de frayeur et moitié par la perte du sang, qui sortait à flots de la large blessure que Cora lui avait faite à la gorge. Trois combattants gisaient sur le champ de bataille.

« Ah ! çà, en avant ! s'écria Gaspard, dépêchons-nous d'arriver ; ces coquins de négrillons pourraient bien être encore quelque part en embuscade, et si nous étions obligés d'employer nos armes à feu, l'éveil serait donné, et des lé-

gions de ces moricauds nous tomberaient sur les épaules. »

Cependant, malgré ces craintes, ils atteignirent sans nouvel accident l'habitation de Roger, et, sur leur demande, ils furent aussitôt admis à lui parler. Grandes furent la surprise et l'émotion du planteur en apprenant que le marquis de Courcelles, son maître, son frère de lait, était arrivé en fugitif, qu'il réclamait de lui un asile. Il pleura amèrement, le brave homme, en pensant à l'impossibilité où il se trouvait d'accueillir comme il le devait celui qu'il avait appris à aimer et à respecter dès son enfance. Il ne fut pas étonné du récit de la tentative des nègres sur les voyageurs. « Ce sont, leur dit-il, des espions, des maraudeurs, qui se glissent dans l'ombre comme des reptiles pour guetter leur proie et épier ce qui se passe, afin de le rapporter soit à Toussaint-Louverture, soit au général anglais. Je ne serais pas surpris qu'ils fussent peut-être déjà instruits de la visite que je reçois. Vous allez, mes amis, vous rafraîchir et vous reposer quelques instants, et si vous n'êtes

pas trop fatigués, ajouta Roger, nous retournerons tout de suite au bâtiment ; il ne faut pas que le marquis descende à terre ; il faut, mes braves, que vous le conduisiez à la Martinique, car là seulement il sera en sûreté. »

Roger courut donner ses ordres pour son départ. Quelques-uns de ses domestiques s'armèrent, et se trouvèrent prêts en un clin d'œil à suivre leur maître ; il était aisé de voir qu'ils n'exécutaient pas ses volontés par crainte ou par pure obéissance, mais bien parce qu'ils lui étaient sincèrement attachés. Lorsque les hôtes de Roger eurent fait honneur, en personnes affamées, au repas qu'il leur avait fait servir, la petite troupe, ayant pour chef le planteur, reprit le chemin du Port-au-Prince. Elle y arrivait, sans aucune fâcheuse rencontre, aux premières lueurs de l'aurore. Le planteur laissa son escorte se reposer sous un bosquet d'orangers ; et, afin de ne pas exciter les soupçons, il pénétra seul dans la ville avec Émile et les deux marins. Le capitaine trouva dans le port une de ses embarcations, montée par deux de ses matelots. Ces braves

gens avaient passé une partie de la nuit à faire le guet, dans la crainte que leur capitaine n'eût besoin de leur secours; ils l'attendaient donc avec une extrême impatience. Dès qu'ils virent la petite troupe s'approcher, ils abordèrent, et le canot vola de nouveau vers le bâtiment, où déjà se tenaient sur le pont Mme Dorsanges et M. de Courcelles.

Après une touchante entrevue, dans laquelle le noble seigneur ne se montra pas le moins ému et le moins heureux, tout sentiment d'orgueil et de fierté de naissance paraissant au marquis d'absurdes préjugés, les deux frères de lait causèrent longuement des jours de leur enfance, et de ceux qui avaient apporté de si tristes et de si grands changements dans leur situation respective.

« Mon cher maître, dit le mulâtre, je ne puis pas même vous offrir un asile chez vous, ni dans ma modeste demeure, bien que c'eût été pour votre fidèle serviteur le comble de la félicité; mais ce serait risquer votre vie, et elle m'est trop précieuse pour que je hasarde une démarche

qui pourrait la compromettre. Il faut se résigner à une nouvelle séparation ; les circonstances sont trop dangereuses, elles l'exigent impérieusement. Les noirs font une guerre acharnée aux blancs ; les hommes de couleur ne sont pas toujours à l'abri de leur cruauté inouïe, que nul frein ne retient plus ; ils se vengent d'une manière atroce sur leurs anciens maîtres de siècles de tortures et d'esclavage. Non, malgré tout le désir que j'aurais de vivre près de vous, tout mon dévouement, tout mon zèle et tous mes efforts ne pourraient peut-être pas vous sauver d'une mort certaine. Ainsi, tout me fait un devoir de vous presser de repartir ; vous le voyez, le parti le plus sage à prendre est de vous éloigner, d'aller à la Martinique ; c'est là seulement que je vous croirai à l'abri du danger. Voici les titres des propriétés que j'ai achetées dans cette île en votre nom, du produit de la vente de quelques-unes des vôtres ici. Ces propriétés sont gérées par un nommé Dervilliers. C'est un homme sûr et probe, qui obtiendra, j'en suis certain, en peu de temps votre confiance et votre estime, par sa loyauté

et ses qualités de bon administrateur. Partez donc, mon cher maître. Que ne m'est-il donné de pouvoir vous suivre!... Mais ma place est dans ces lieux; je dois y rester pour défendre vos biens et en sauver les débris, si je ne puis les arracher tous à la destruction générale qui menace cette malheureuse île. Voici une lettre que j'ai écrite à la hâte pour Dervilliers, et une bourse qui n'est pas très-ronde, mais qui contient tout ce que je possède en ce moment. »

En s'exprimant ainsi, la voix du vieux mulâtre était profondément altérée, et des larmes coulaient de ses yeux. Le marquis n'était pas moins ému que le désolé planteur. « Adieu donc, mon cher Roger, lui dit-il en lui serrant amicalement la main. Nous reverrons-nous encore en ce monde? je n'ose l'espérer. Nous comptons le même nombre d'années, et quand l'un de nous deux partira, l'autre ne tardera pas à le rejoindre. J'aurais voulu voir ta famille, et te faire faire plus ample connaissance avec ces aimables enfants, ma petite Marie et mon fils adoptif Émile, qui est allé à ta recherche; mais puisque Dieu en ordonne au-

trement, je me soumets à sa volonté. Adieu, mon frère!... Je ne suis plus ton maître, je suis ton égal, ton ami, ton frère, entends-tu bien, qui te dis : Viens dans mes bras, sur mon cœur, que je te remercie de tes loyaux services! » Et les deux vieillards se tinrent longtemps étroitement embrassés.

Enfin ils s'arrachèrent des bras l'un de l'autre, et se promirent de se donner réciproquement de leurs nouvelles. Émile et Marie furent tour à tour embrassés par le fidèle Roger, qui s'éloigna bien à regret, et non sans tourner mille fois la tête vers le bâtiment, sur lequel il laissait son ancien maître, sans conserver l'espérance de le revoir encore une fois avant de mourir.

Le capitaine Kervan n'éleva aucune difficulté pour ce changement de destination; ce ne fut pas non plus affaire de spéculation de sa part; car il se fâcha presque, l'honnête Breton, lorsque M. de Courcelles l'assura d'un large dédommagement pour la perte de son temps.

« Vous moquez-vous de moi, Monsieur? lui dit-il avec une franche brusquerie; de quoi donc

me dédommager? Mais c'est tout honneur pour le vieux Kervan de vous avoir à son bord. Qu'est-ce que cela me fait à moi, comme le dit si judicieusement Gaspard, d'aller à l'une ou à l'autre des Antilles, pourvu que je vende avec profit ma cargaison? Je ne suis pas riche, il est vrai, mais fi de l'intérêt quand il s'agit de rendre service! Je sais ce que l'on doit d'égards au malheur, bien que je ne sois qu'un être simple et ignorant. Et tenez, mille tonnerres! ne comptez-vous donc pour rien, n'est-ce donc pas un véritable plaisir, un trop grand bonheur d'avoir pour compagnon de route un aussi gentil matelot que M. Émile? Si vous aviez vu comme il avait un air martial lors de notre rencontre avec ces chiens de moricauds! Il n'a pas bronché, allez; il est brave comme un lion, et pourtant il doux et bon comme un petit agneau. Mme Dorsanges doit-elle être fière d'avoir un tel enfant! »

Le digne capitaine, à toutes les offres de M. de Courcelles, à toutes ses instances, ne répondit que par ces mots: « Je ne veux rien; ne me parlez plus de cela, vous me feriez de la

peine. Ah ! bien oui ! le vieux Kervan sait ce qu'il doit faire, peut-être ? Assez causé, vous me feriez dire quelque grosse inconvenance, et j'en serais fâché, foi de Kervan. » Chacune de ces phrases était coupée par d'autres bien plus énergiques et toutes ronflantes de gros jurons, lesquelles étaient parfaitement comprises des matelots, qui disposaient tout sur le navire pour le faire virer de bord. Ces ordres exécutés comme par enchantement, le bâtiment, déployant ses voiles et les étendant ainsi qu'un oiseau qui veut prendre son essor, s'inclina mollement de l'avant à l'arrière ; puis, obéissant à la main savante qui tenait le gouvernail, il prit sa volée, et disparut bientôt dans les brumes du soir.



X

LA MARTINIQUE. — CINQ ANNÉES DE BONHEUR.

La navigation fut heureuse ; on échappa comme par miracle aux vaisseaux anglais qui croisaient dans ces parages. Bientôt les côtes de la Martinique se dessinèrent dans le lointain, et les vents, secondant la marche du bâtiment, le conduisirent en quelques heures dans le port de la ville de Saint-Pierre. Nulle crainte, nul obstacle ne s'opposait à ce qu'on débarquât immédiatement. Mme Dorsanges le demandait avec prières. Néan-

moins le capitaine Kervan et Gaspard insistèrent, avant de céder à son désir, pour aller faire une reconnaissance des lieux. Cette fois Émile resta auprès de sa mère pour lui faire prendre patience et pour que le temps lui parût moins long. Enfin Gaspard revint chercher ses amis, qui saluèrent avec joie cette terre de liberté, qui leur offrait l'asile tant demandé.

M. de Courcelles, dès qu'il fut à terre, prit des informations sur la demeure du sieur Dervilliers, et il apprit avec plaisir qu'elle n'était pas très-éloignée de la ville et située à moitié chemin de Fort-Royal. Aussitôt il envoya un exprès avec une lettre qui prévenait M. Dervilliers de son arrivée. Il fut convenu que le capitaine Kervan viendrait le lendemain à la ville, et toutes les fois qu'il le pourrait, faire une visite d'amitié à l'habitation de ses anciens hôtes; car le digne Breton ne cherchait pas à dissimuler le chagrin qu'il éprouvait à se séparer d'Émile; c'était, disait-il naïvement, le porte-bonheur de son bâtiment. Il ne se consola un peu qu'en se faisant répéter par Mme Dorsanges la promesse positive que son

fils irait le voir souvent pendant qu'il séjournerait dans le port.

L'honnête Dervilliers, au reçu de la lettre de M. de Courcelles, malgré la chaleur accablante, s'empressa d'accourir avec tout ce qui était nécessaire pour transporter à l'habitation principale le propriétaire des biens qui avaient été confiés à sa surveillance, avec sa famille. Quand M. de Courcelles lui eut donné la lettre du planteur Roger, le fidèle régisseur se démit de son autorité, demandant seulement avec instance à son nouveau maître de le conserver au nombre de ses employés les plus dévoués. Touché de cette marque d'extrême probité, M. de Courcelles l'assura au contraire de sa confiance entière, et lui dit qu'il gèrerait ses biens comme par le passé.

Après quelques heures de repos, lorsque la brise eut rafraîchi l'atmosphère embrasée, on prit joyeusement, et sous l'empire des pensées les plus riantes, le chemin de l'habitation, qui allait devenir désormais la demeure de nos exilés.

Jamais rien d'aussi délicieux et d'aussi pittoresque n'avait encore frappé les regards de Mme Dorsanges et de son fils, que le charmant coup d'œil en perspective de l'habitation vers laquelle ils se dirigeaient. A mesure qu'ils en approchaient, les objets devenaient plus distincts, et ils remarquaient avec admiration que la nature semblait avoir réuni dans cet endroit privilégié ses plus riches productions et ses sites les plus enchanteurs. Des arbres d'une végétation vigoureuse formaient des dômes de verdure, et entouraient d'ombre et de fraîcheur l'habitation des maîtres ; des lianes aux tiges flexibles, aux corolles pourprées, s'enroulaient gracieusement autour des troncs élancés des arbres ; des plantes balsamiques, des fleurs aux mille couleurs embaumaient l'air de leurs parfums les plus suaves ; les orangers, les citronniers, étalaient leurs fruits dorés par les chauds rayons du soleil ; enfin des oiseaux au brillant plumage, au chant mélodieux, voltigeaient de branche en branche, et faisaient retentir leurs retraites aériennes des accents de leur gaieté. Cette scène animée, ce

grand et sublime tableau, jeta Mme Dorsanges dans une profonde admiration. Elle avait échangé sa retraite des bords de la mer, dans l'ancienne Armorique, pour un lieu de délices, un paradis terrestre dans le Nouveau-Monde. Quel ample dédommagement n'était-ce pas aux légères contrariétés qu'elle avait éprouvées ! Et comment elle, si tendrement pieuse, eût-elle pu résister au désir d'exprimer la vive reconnaissance qu'elle ressentait envers l'auteur de tous ces biens dont elle allait jouir ! Aussi se traduisit-elle de la seule manière possible à une mère, par un élan d'amour ; elle serra dans ses bras son Émile, dont l'âme, saintement exaltée par la vue des beautés qui l'entouraient, était plus que jamais disposée à comprendre le langage religieux :

« Mon fils, lui dit-elle en le retenant doucement sur son sein, ne sens-tu pas comme moi, à la vue de toutes ces merveilles dont tu restes saisi d'enthousiasme, ne sens-tu pas des transports infinis de gratitude et d'adoration pour leur divin Créateur? Mais qu'avons-nous donc fait, mon enfant, pour être traités d'une manière si ma-

gnifique et si libérale, nous, tellement petits devant la gloire et la puissance du Seigneur, et qui pourtant sommes comblés chaque jour de quelque nouvelle faveur ! Que pouvons-nous faire pour reconnaître tant de bontés ? une seule chose, c'est de ne pas être ingrats, c'est de payer cette généreuse affection par la seule offrande agréable au Seigneur, le don de notre cœur. O mon enfant ! aime Dieu de toute ton âme, plus que toutes choses, plus que ta mère ; rends à Dieu amour pour amour ; n'oublie pas que tu lui dois tout ce que tu es, modèle tes actions sur les siennes, et tu ne pourras pas commettre le mal, tu seras toujours honnête homme.

— Oh ! oui, petite mère, je ferai tout ce que tu viens de me dire. D'ailleurs, comment ne pas aimer Dieu, qui nous donne tant de preuves de son amour ! Oh ! qu'il doit être bon ! qu'il doit être beau et tendrement miséricordieux, puisque toi, qui le représentes sur la terre, tu es la meilleure, la plus tendre, la plus vertueuse des mères ! Et le plus grand bienfait que Dieu ait pu m'accorder ici-bas, c'est de m'avoir donné

un si doux mentor que toi, petite mère. Quand je t'écoute, il me semble que c'est la voix de Dieu qui parle, tes instructions sont là, fit-il en montrant son cœur, et je te dirai comme le jeune Samuel: Parle, parle, petite mère, ton serviteur t'écoute. »

Quelques jours se passèrent à s'installer. Marie eut une petite chambre près de sa mère adoptive, Émile eut la sienne près de celle de M. de Courcelles; et maintenant que la tranquillité régnait autour d'eux, Mme Dorsanges et son ami se proposèrent de reprendre l'éducation de leurs enfants, un instant négligée.

La journée se partageait ordinairement entre l'étude sérieuse des sciences abstraites pour Émile, les leçons beaucoup plus simples données à la petite Marie, enfin les exercices religieux, et les soins bienfaisants que réclamait la triste position d'un grand nombre de planteurs et de colons, qui s'étaient sauvés de Saint-Domingue complétement ruinés. M. de Courcelles était riche; il avait été éprouvé, il avait connu l'adversité et les privations de toutes sortes; le malheur, cet

enseignement du sage, lui avait révélé ces deux grandes maximes chrétiennes, qui sont le mépris des richesses et l'amour de Dieu. L'une vous dit d'employer les biens terrestres à soulager l'infortune; l'autre, qu'il faut aimer et servir Dieu, le seul bien désirable, le seul amour qu'on doive porter à l'excès, s'il pouvait y voir excès dans le culte qui est dû au souverain maître de nos cœurs. Or, M. de Courcelles mettait en pratique ces deux vertus, l'amour de Dieu, l'amour du prochain; et si, par un hasard providentiel, il était resté riche, il faisait un noble usage de la fortune que Dieu lui avait laissée. Émile et Marie étaient la source d'où découlaient les secours, les aumônes que le pieux gentilhomme se plaisait à leur remettre entre les mains, certain qu'il était que ses intentions charitables seraient parfaitement remplies.

Le soir, le salon réunissait tous les membres de cette heureuse famille, et chacun rendait compte de ce qu'il avait appris ou fait, et de ce qu'il préparait pour le lendemain. Plusieurs compatriotes, gens de savoir et de mérite, et sur-

tout de vertu, venaient parfois passer quelques heures avec M. de Courcelles. La conversation ne manquait jamais d'être intéressante et instructive, par la direction que savait lui donner Mme Dorsanges, qui ne perdait jamais de vue ce point essentiel, l'instruction de son fils. Lorsque la réunion n'était formée que des deux élèves et de leurs instituteurs, Émile lisait à haute voix; les pensées morales puisées dans la lecture des pages de l'histoire où sont retracés les grands caractères, les grands événements, les révolutions mémorables, les qualités héroïques, les sublimes exemples de vertu, en touchant et en émouvant le cœur d'Émile, occupaient son esprit avec le même succès. L'étude analysée qu'il en faisait, approfondie encore par la clairvoyante sagesse de son habile maître, faisait pénétrer plus avant dans la conscience du jeune homme les semences de vertu, les principes d'honneur, déjà si heureusement répandus et inculqués dans son cœur dès ses premières années par les soins de sa mère. Aussi contractait-il de plus en plus l'habitude de sentir avec noblesse et générosité

et d'une manière conforme à la haute et religieuse destinée du chrétien sur la terre.

Et tels sont les avantages d'une éducation où l'on associe les mouvements de l'âme aux opérations de l'intelligence, qu'Émile se saisissait des nouveaux objets offerts à sa méditation, avec une vivacité d'esprit, en même temps qu'une patience de caractère, qu'il ne devait qu'à l'attention qu'avait eue sa mère de ne pas donner à sa raison, la dernière faculté qui se développe en nous, une culture trop précoce.

Son âme, nourrie des plus pures, des plus sublimes maximes de la religion évangélique, était naturellement disposée aux méditations à la fois tendres et poétiques, vers lesquelles la contemplation de la splendide nature qu'il avait sans cesse sous les yeux entraînait irrésistiblement son esprit.

Qui peut donc rester froid et insensible devant les magnificences de la création, devant les œuvres merveilleuses du Tout-Puissant? Il n'y a que l'impie, que celui qui ne veut pas croire en Dieu. Et le jeune Émile croyait, espé-

rait et aimait, trois vertus qu'il devait à la pieuse tendresse de sa mère.

Il n'avait pas encore été possible à Mme Dorsanges, au milieu des discordes civiles et religieuses qui avaient troublé depuis quelques années le sol qu'elle habitait, de voir son fils accomplir l'acte de plus important de sa vie, celui qui nous met en rapport immédiat avec la divinité. Émile n'avait pas encore fait sa première communion, et l'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'en France les autels avaient été renversés, les ministres de Dieu proscrits, mis à mort, et qu'il devenait impossible d'assister aux saints mystères, même au prix de sa vie. Mais aussitôt que Mme Dorsanges se fut faite aux nouvelles habitudes du climat, elle s'empressa d'appeler un respectable ecclésiastique près d'Émile, pour lui donner les dernières instructions. Quelques mois après, ce vertueux prêtre, trouvant son élève parfaitement disposé, l'admit à la table sainte, au banquet des délices célestes. Ce fut un moment de bonheur indicible pour la mère et pour le fils, ainsi que pour tous ceux qui les chérissaient,

et qui naturellement devaient se réjouir avec eux.

Cependant les années s'écoulaient; les chagrins passés n'étaient plus qu'un songe importun dont on se souvenait à peine. Émile avait grandi sous la généreuse influence du bonheur : science, vertu, force, santé, il avait tout en lui. Aussi le digne Gaspard murmurait-il souvent : « Mais quand donc mon petit matelot sera-t-il capitaine? Au train dont vont les choses, il n'en prend pas vite le chemin. Le jeune goëland est en cage; est-ce que par hasard il se ferait oiseau de terre ? cela n'est guère probable, pourtant. » A la suite de ces monologues, le brave Gaspard, entêté comme un franc Breton qu'il était, et par conséquent ne lâchant pas l'idée qu'il n'avait cessé de caresser depuis bien des années de voir Émile un intrépide marin, ne manquait jamais de proposer à ce dernier une promenade en mer. Cet appât amenait toujours le résultat espéré : Émile acceptait avec empressement, et se livrait pieds et poings liés aux persécutions de Gaspard, qui voulait à toute force que son matelot demandât à entrer dans la marine royale.

« Pas encore, disait Émile en souriant, prends patience, mon bon Gaspard, ce sera bientôt, je t'assure.

— Mais, mille bombes! répliqua un jour Gaspard mis hors de lui-même par cette redite continuelle, vous attendrez tant et tant que je ne serai plus qu'une vieille frégate démâtée, un propre à rien, pas même capable de vous servir; et le vieux Gaspard veut vous voir capitaine, dit-il en s'animant de plus en plus. Vous avez dix-sept ans, vous êtes fort et solide comme le plus beau mât de vaisseau, vous êtes instruit comme le plus savant capitaine du monde, que vous faut-il donc encore?

— Ne te fâche pas, mon bon Gaspard, je voudrais comme toi que ce fût tout de suite, aujourd'hui même s'il était possible; mais, ma mère, Gaspard, ma mère chérie, tu ne voudrais pas, j'en suis sûr, que je lui fisse de la peine, et elle m'a prié, entends-tu? prié d'étudier jusqu'à dix-huit ans, époque à laquelle elle consentira que je sois admis sur un vaisseau avec le grade d'enseigne. Voyons, toi qui es si bon,

et qui aimes tant ma mère, qu'as-tu à dire à cela ?

— Ce que j'ai à dire, mille bombes! grommela Gaspard tout à coup radouci, ce que j'ai à dire, c'est que je ne suis qu'un entêté; car votre mère me l'a répété bien des fois; mais voyez-vous, j'ai toujours peur que vous ne perdiez l'envie d'être marin, et cette idée me tourne la cervelle; et puis il y a tant de jours à filer d'ici que vous ayez dix-huit ans! Allons, ajouta-t-il avec un soupir de regret, j'ai eu tort, je vois bien qu'il faut que j'attende.

— Oui, ami, répliqua Émile d'un ton caressant qui ranima le cœur du vieux matelot, qu'est-ce què c'est que douze mois? ce n'est rien à passer pour nous qui sommes si heureux; et quand j'aurai dix-huit ans, oh! alors, mon cher Gaspard, nous serons toujours sur notre beau vaisseau, nous prendrons part à quelques grands combats, nous nous signalerons par de belles actions, et je deviendrai enfin capitaine; mais pour abréger ces douze mois qui t'épouvantent par leur longueur désespérante, je de-

manderai à ma mère de faireune petite excursion dans l'île. Voudras-tu m'accompagner ?

— Ah! voilà bien une autre chose maintenant, si je veux vous accompagner! mais j'irais au bout du monde avec vous, et par terre encore. C'est pour plaisanter, n'est-ce pas? que vous me faites cette question, mon petit matelot, et pour couper le fil de mes idées? Ah! je vous reconnais bien là, toujours bon pour le vieux Gaspard. »

Ces petites discussions ne manquaient pas de se renouveler souvent, Gaspard oubliant la consigne et le nombre de mois écoulés. Pauvre Gaspard! le temps ne lui paraissait si long que parce qu'il était privé des seules occupations qui pussent lui faire croire qu'il était encore marin. Il allait bien de temps en temps à la pêche, à la chasse aux rats et aux fourmis qui dévastent en ce pays les récoltes, il conduisait bien Émile et Marie presque chaque jour à quelques lieues en mer; mais, qu'était-ce auprès de cette vie qu'il s'était créée en imagination, alors qu'en rêvant gloire et honneur pour son petit mate-

lot, il prenait une part active à tous ses hauts faits ? Un père n'eût pas été plus désireux de voir son fils se distinguer dans une brillante carrière, que ne l'était le fidèle et dévoué Gaspard.

L'excursion projetée par Émile avait été différée à cause de la mauvaise saison, qui commence dans cette île vers la mi-juillet, et dure jusqu'à la fin de septembre ; mais dans les derniers jours d'octobre, Émile, ayant obtenu la permission de sa mère, se mit en route avec Gaspard et Cora.

Des bords de la mer le pays s'élève progressivement jusqu'à la région centrale ; elle est couronnée de montagnes très-hautes, parmi lesquelles on distingue les sommets du Carbet, qui n'ont pas moins de 1,100 mètres au-dessus de la mer. C'était cette partie de l'île que le jeune Dorsanges désirait visiter d'abord.

Nos voyageurs traversèrent premièrement les terres cultivées où l'on voit tour à tour des champs de cannes, de cafiers, de manioc, de patates et de pois d'Angola ; puis des cacaotiers, des bananiers, des cotonniers, des choux caraïbes et des plants de tabac. Plus ils montaient et plus

les plantations devenaient rares ; la nature changeait d'aspect. Souvent ils rencontraient de minces filets d'eau que les pluies tropicales devaient changer en torrents dévastateurs, mais qui descendaient en ce moment vers la plaine avec un doux murmure. D'autres fois c'était une petite rivière aux flots calmes et limpides. Toutes les eaux qui arrosent la partie basse de l'île, viennent de ces lieux élevés, et traversent des forêts que la liane aux mille formes rend à peu près impénétrables. Nos voyageurs se frayaient avec peine un chemin à travers cette végétation luxuriante qui formait des arcades, des portiques, des dômes et des colonnes, composant un temple magnifique, que notre Émile ne se lassait pas d'admirer. Tantôt il s'asseyait rêveur au bord d'un ruisseau, écoutant son murmure mélancolique et suivant de l'œil son onde argentée ; tantôt il s'élançait vif et léger à la poursuite d'un écureuil ou d'un sapajou qui s'était hasardé à le regarder curieusement entre les feuilles. Dans ces majestueuses solitudes où le pied de l'homme n'est pas venu se poser en vainqueur, et dont les beau-

tés naturelles n'ont pas été altérées par la main savante de l'art, l'âme se dégage de ses instincts terrestres, et, seule en présence de son auteur, elle reprend sa candeur primitive et la foi épure ses pensées. Quelles sensations ravissantes devait donc éprouver le jeune Émile, lui qui n'avait encore aimé d'un ardent amour que Dieu et sa mère, lui si naïf et si croyant. Il lui semblait entendre, sous cette voûte immense de verdure, retentir avec une céleste harmonie la grande voix de Dieu, et dans son illusion il écoutait attentivement pour recueillir les divines paroles. A le voir ainsi avec sa beauté mâle et son front si pur, on l'eût pris pour la vision poétique de notre premier père se promenant, avant sa chute, dans le merveilleux séjour d'Eden.

Enfin nos voyageurs atteignirent l'un des sommets du Carbet. De cette cîme la plus élevée, qui brave éternellement les nues et les orages, l'œil embrasse un immense horizon; une mer sans bornes entoure de ses vastes replis d'île, qui paraît moins qu'un petit monticule au milieu du liquide élément. Semblable à la fraîche oasis per-

due dans les mers de sable du désert, dont les flots de poussière menacent à chaque instant de l'engloutir, cette oasis de l'Océan voit sans cesse les flots battre ses rives et s'efforcer de briser cette halte que la main de Dieu a placée au sein des ondes pour que les voyageurs puissent s'y reposer.

Lorsque Émile et l'infatigable Gaspard, qui avait retrouvé l'élasticité de sa jeunesse pour suivre pas à pas son agile et vigoureux compagnon, eurent assisté au coucher du soleil dans les abîmes de l'Océan, ils redescendirent la montagne et vinrent chercher, sous les ombrages de la forêt, un asile pour la nuit. A la manière des sauvages, ils grimpèrent dans un arbre, s'y placèrent commodément, et bien que la couche ne fût pas très-moelleuse, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Émile visita ainsi les divers plateaux de la partie montagneuse, admirant, herborisant et faisant une collection de jolis oiseaux pour la petite Marie; s'arrêtant dans les endroits qui lui plaisaient le plus, et en faisant des croquis pour sa

mère et M. de Courcelles. Il remonta les rivières jusqu'à leur source, demandant à cette riche nature ses plus intimes secrets, pénétrant dans les grottes les plus obscures, au grand effroi de Gaspard qui ne cessait de le gronder de sa témérité, tout en souriant, dans sa barbe, de cette ardeur juvénile qui ne redoutait rien. Les sources d'eaux thermales eurent aussi leur visite, et celles du Fort-Royal les retinrent quelques jours. Émile fut forcé d'y rester par le prudent Gaspard, qui le croyait fatigué. Enfin, après un mois d'absence, ils rentrèrent à l'habitation où ils étaient impatiemment attendus, Émile rapportant un trésor d'impressions nouvelles, et Gaspard le besoin de redire les aimables attentions que son jeune compagnon avait eues pour lui dans le cours du voyage.

A force pourtant d'ajouter un jour à un autre et d'en composer des mois, l'année s'acheva, à la grande satisfaction de Gaspard, qui faillit devenir fou de joie en voyant Émile, accompagné de M. de Courcelles, se rendre à la ville chez un ancien capitaine de haut bord. Ce dernier,

faisant partie de la petite société choisie de nos exilés, devait présenter le futur marin au commandant du port.

Cette démarche eut un plein succès. La demande d'Émile d'entrer dans la marine militaire fut accueillie favorablement. Il fut porté d'abord sur la liste des aspirants, puis au grade d'enseigne, à bord de la frégate *l'Invincible*, qui devait bientôt faire voile pour la capitale du Canada.

Gaspard était au comble de ses vœux, il devait accompagner son officier (ce n'était plus pour lui le petit matelot); et Dieu sait quelles folies il eût faites dans l'excès de sa joie, s'il n'avait vu un nuage de tristesse voiler les yeux de Mme Dorsanges.

L'instant de la séparation arrivait à grands pas. Ainsi cette bonne mère, qui depuis dix-huit ans n'avait cessé une seule minute de veiller sur son enfant, allait le voir s'éloigner d'elle, aller dans d'autres lieux, sous d'autres climats, où sa sollicitude ne pourrait le suivre et l'entourer de soins. A cette cruelle pensée Mme Dorsanges se désespérait; son cœur, d'ordinaire si généreusement

prodigue en sacrifices lorsqu'il s'agissait de son fils, faiblissait, reculait même devant le plus grand de tous, devant cette impérieuse nécessité qui lui enlevait pour toujours, elle le comprenait bien, son enfant chéri. Hélas! elle ne devait plus être le visible ange gardien ; mais grâce à sa soumission extrême aux ordres de Dieu et à la suprême énergie de son amour maternel, elle parvint à triompher encore de cette tendre faiblesse.

Émile, nous nous empressons de le dire, bien qu'il fût sous l'empire de la bouillante ardeur de la jeunesse, si avide de jouissances et de liberté, bien qu'il fût enivré du bonheur de voir ses plus chères espérances presque réalisées, et que l'avenir lui fît entrevoir ses plus magiques illusions, n'oubliait pas cependant dans les transports de sa joie que sa mère souffrait et que son éloignement allait la livrer aux sinistres inquiétudes, aux tourments incessants de l'absence. Toutefois, trop pieux lui même, trop confiant en Dieu pour ne pas s'en remettre entièrement du soin de sa personne en la bonté divine qui l'avait jusque alors si visiblement protégé, Émile, qui ne redoutait rien pour

lui, bien plus, qui espérait tout, voulut faire passer dans le cœur de sa mère la conviction intime qui lui donnait tant d'assurance et de fermeté. Ses tendres efforts pour la consoler et ranimer son courage abattu, furent couronnés d'un plein succès; il devait réussir : la voix d'un enfant n'est-elle pas toute-puissante sur le cœur d'une mère?

« Oh! mon fils a raison, disait la pauvre mère, pourquoi me tourmenter, pourquoi m'alarmer sans motif? Ah! Seigneur, dans le noble langage de mon fils, je reconnais encore une nouvelle preuve de votre bonté inépuisable; c'est vous qui inspirez mon Émile, c'est vous qui parlez par sa bouche chérie; oui, c'est lui qui me donne l'exemple, je devrais, ô mon Dieu, avoir sa foi vive et sa confiance en vous. »

Ces réflexions consolantes apportèrent avec elles, comme un baume bienfaisant, une parfaite guérison des terreurs un peu imaginaires de Mme Dorsanges. Une douce résignation succéda à l'état douloureux dans lequel elle avait vécu depuis qu'Émile devait partir, et peu à peu rassurée par les paroles persuasives de son fils,

elle vit avec moins de peine le jour tant redouté du départ.

La frégate devait appareiller vers midi, il fallait qu'Émile fût rendu à bord dans les premières heures de la matinée. M. de Courcelles, Mme Dorsanges et Marie accompagnèrent le jeune marin jusque sur la frégate, pour le recommander au capitaine. Puis il fallut se dire adieu, se séparer pour plusieurs mois. La pauvre mère avait compté sur plus de force, elle avait cru pouvoir contenir ses larmes; vain espoir! elles débordèrent malgré ses efforts. Son regard, dans lequel se peignaient tant d'amour et de douleur, se détacha avec peine et regret du front noble et fier de son enfant, où tant d'intelligence et de pureté rayonnaient avec ses dit-huit printemps, pour se tourner suppliant vers Gaspard. Il disait éloquemment: « Ami, remplacez-moi, veillez sur lui avec sollicitude. » Gaspard, le dévoué Gaspard, comprit bien ce langage, ces deux cœurs étaient dignes l'un de l'autre; il s'approcha de la mère éplorée, et lui dit d'une voix émue: « Soyez tranquille, Madame, je serai toujours prés de lui, je ne le quitterai jamais,

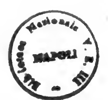
et je le défendrai contre tout péril, aux dépens de mes jours. »

Émile, aussi pâle, aussi désolé que sa mère, ne cherchait pas à cacher son émotion à ses jeunes camarades, témoins obligés de cette scène touchante. Élevé dans une heureuse simplicité, il n'avait pas honte des plus généreux sentiments de la nature, il rendait à sa mère étreinte pour étreinte, larmes pour larmes. Il tressaillait de sa douleur, son mâle visage s'altérait sous le regard éperdu de sa mère ; il eût voulu au prix de toutes ses belles espérances, de tous ses rêves de gloire, racheter cette heure de souffrances, de déchirantes angoisses, que son départ imposait au cœur de sa mère chérie. Enfin M. de Courcelles entraîna loin du vaisseau son amie presque défaillante, afin de briser le charme qui la retenait près de son fils. Marie était encore dans les bras d'Émile, elle lui passait au cou son beau reliquaire. « A revoir, frère, lui disait l'aimable enfant, reviens bien vite, je prierai Dieu pour toi, et je tâcherai de consoler notre mère en lui parlant de toi continuellement. » Alors, faisant de la

main un signe d'adieu, elle courut, légère comme un oiseau, rejoindre sa mère adoptive et son grand-père, qui étaient déjà dans le canot.

Mais de la jetée Mme Dorsanges suivit encore tous les mouvements de la frégate, qui emportait loin d'elle son enfant bien-aimé; elle ne consentit à s'éloigner de ce lieu fatal, que quand ses yeux fatigués ne purent distinguer la frégate, qui, devenue un point imperceptible, disparut tout à fait à l'horizon.

Si nous disions que la mère d'Émile ne souffrit pas bien cruellement lorsqu'elle rentra dans cette habitation, où chaque pas qu'elle faisait, chaque objet qu'elle regardait, lui parlaient de son fils, certes, nous ne serions pas crus, nous aimons à le penser; car ce serait avoir une idée bien incomplète, bien infidèle, de la force du sentiment maternel qui jusque alors avait guidé dans toutes ses actions Mme Dorsanges. Ah! si son visage paraissait calme, si ses lèvres essayaient un sourire, il fallait un bien courageux effort de sa part, effort généreux dû à l'amitié, au désir de ne pas augmenter le chagrin des personnes


NAPOLI

main un signe d'adieu, elle accourt, légère comme

sa part, effort généreux dû à l'amitié, au désir de ne pas augmenter le chagrin des personnes

ELLE FAISAIT DE LA MAIN UN SIGNE D'ADIEU.

qu'elle aimait; son cœur n'en était pas moins brisé, ses joies perdues avec son fils. A cette douleur muette et recueillie qui retient les éclats, qui se renferme en elle-même, de peur de raviver celle des autres, reconnaissons la femme, la mère chrétienne dont la suprême espérance est placée en Dieu, dont la foi vive et profonde s'appuie ferme et inébranlable sur la justice du Seigneur, sur sa bonté inépuisable, et par-dessus tout sur son amour immense, infini, pour les enfants des hommes.





XI

PREMIER VOYAGE DU JEUNE MARIN. — LES CASTORS. — LA CATARACTE DU NIAGARA.

La frégate *l'Invincible* devant faire un assez long séjour dans les eaux de Québec, les officiers de marine obtenaient facilement, chacun à leur tour, la permission de descendre à terre. Le jeune Dorsanges accompagnait le capitaine toutes les fois qu'il se faisait conduire à la ville, et même ce dernier s'était plu à introduire le jeune débutant dans toutes les maisons de bonne société où lui-même

était reçu. Il faut le dire, c'était une véritable faveur, faveur toute spéciale, presque un miracle; car le commandant était un personnage froid, peu causeur, peu expansif, tenant à une distance respectueuse tous les officiers sous ses ordres. Comment donc expliquer cette conduite, tellement en dehors de ces habitudes sévères dont ordinairement il ne se départissait jamais? Nous allons tâcher de résoudre ce problème. Le capitaine, homme essentiellement réservé, n'avait pu cependant entendre faire l'éloge si souvent répété d'Émile sans désirer vérifier par lui-même s'il était justement mérité; mais à peine eut-il causé avec le jeune enseigne, qu'il se sentit pris soudainement d'une vive affection pour cette âme naïve et franche, qui exprimait les plus belles pensées avec une simplicité, un naturel admirables. On le sait, la hiérarchie militaire doit être scrupuleusement observée sur un vaisseau de la marine royale; la discipline est rigide, et il ne peut y avoir de préférence marquée. Eh bien! toute cette étiquette, ce froid cérémonial, cette barrière de glace posée entre le supérieur et ses subordonnés, on l'avait

vue se fondre par enchantement pour le jeune Dorsanges. C'était donc un fait authentique, avéré, que le capitaine oubliait ses orgueilleux préjugés de rang et de distance pour Émile, qui était son favori, qu'en un mot il l'aimait et prenait un plaisir extrême à se trouver souvent avec lui. Pour dire la vérité, ce bouillant jeune homme, n'agissant jamais que par de généreuses impulsions, unissant à un courage ardent, impétueux, un sang-froid, une intrépidité inaltérables, et, rehaussant tous ces dons par une modestie non affectée, ne pouvait inspirer de l'indifférence, et force était de s'attacher à lui. Il était évident pour le capitaine, marin consommé, habile praticien, et profondément versé dans la connaissance des hommes de sa profession (et cette opinion était fondée sur l'étude attentive qu'il avait faite d'Émile), que ce jeune marin, encore à la fleur de l'âge, et pourtant déjà avancé dans la science nautique, tiendrait un jour un rang distingué parmi les plus célèbres marins de son époque. Il ne fallait pas même élever le moindre doute sur cette prédestination à un avancement rapide, à une carrière brillante, signalée

par de magnifiques faits d'armes : car cet héroïque courage, qui se montrait déjà dans les plus petites choses, devait, en se trouvant face à face avec un danger imminent, avec des circonstances extraordinaires, se distinguer par des actions éclatantes, des preuves de génie.

Émile, toujours aussi simple, aussi naturel, malgré cette préférence manifeste du commandant, ne suivant que les instincts vertueux de son âme pure, mettant dans ses rapports avec ses égaux une franchise, une cordialité charmante, avec ses supérieurs une déférence respectueuse, exempte de flatterie, et avec ses inférieurs une affabilité qui n'avait rien de timide ni d'exagéré, mais qui témoignait seulement de l'excellence de son cœur, ne pouvait qu'être un objet de prédilection pour tous. Aussi était-il aimé de ses camarades, distingué, estimé de ses chefs, et idolâtré des matelots. Chacun, du premier au dernier, subissait l'influence de son heureux caractère, de ses aimables qualités. S'agissait-il de rendre service, Émile était toujours prêt, toujours empressé; là où se trouvait un péril à vaincre, une

fatigue à supporter, une souffrance quelconque à soulager, on était sûr de l'y voir accourir et se prodiguer sans réserve.

Un jour, pendant la traversée, alors que la mer était forte et houleuse, et que de terribles rafales demandaient un prompt changement dans la voilure, un pauvre gabier, soit qu'il ne fût pas habile à la manœuvre, soit qu'il eût été pris d'un étourdissement, tomba dans les flots et disparut. Le cri : « Un homme à la mer ! » retentit ; aussitôt le bruit d'un corps tombant dans l'eau répondit à cet avertissement. Gaspard cherchait vainement Émile sur le pont ; c'était lui qui, n'écoutant que son courage, allait, au péril de sa vie, arracher le matelot à une perte certaine. En effet, on le vit reparaître à la surface, cherchant avec inquiétude le malheureux tombé à la mer. Deux fois il plongea sans rien trouver ; enfin une troisième il revint sur l'eau, tenant d'une main le naufragé évanoui, nageant de l'autre vigoureusement, et disputant aux vagues furieuses la proie qu'elles avaient déjà engloutie dans leur sein. Pendant ce temps, on avait jeté une bouée

de sauvetage ; et tous les gens de l'équipage, qui se trouvaient de ce côté, témoignèrent une vive joie, à la vue d'Émile remontant avec son précieux fardeau. Il fallut aussi retirer Cora : le fidèle animal, qui n'avait jamais quitté son maître, en le voyant se précipiter à la mer, l'avait suivi.

Qui fut grondé et félicité tout à la fois ? Ce fut Émile. Gaspard, tout en connaissant l'adresse et la vigueur du courageux jeune homme, n'en avait pas moins éprouvé une cruelle angoisse lorsqu'il l'aperçut luttant en désespéré contre la fureur des flots. Éperdu, hors de lui-même, il allait chercher à le sauver ou à mourir avec lui, quand il le reçut dans ses bras. Deux larmes, larmes de bonheur, coulaient silencieusement sur ses joues pâlies par la crainte, tandis qu'il reprochait doucement à son officier sa témérité généreuse.

C'était par de semblables actions qu'Émile s'était acquis l'affection des marins de *l'Invincible*, endurcis aux fatigues, habitués aux tempêtes, gens aux manières rudes et grossières,

mais au cœur bon et sensible, comme celui d'un enfant.

Et il fallait les voir ces braves avec leurs visages hâlés par les feux du soleil des tropiques et l'air de la mer, sur lesquels les périls les plus redoutables ne laissaient aucune trace d'émotion, regarder, avec un attendrissement qui donnait une singulière expression à leurs traits habituellement impassibles, le jeune Dorsanges comblant de petits soins, entourant d'attentions délicates et tendres son vieil instituteur, celui qui lui avait donné les premiers enseignements de l'art de la navigation. Spectacle touchant, qu'on ne voit plus guère de nos jours, celui de la jeunesse honorant, respectant le dernier âge de la vie! Disons-le à la louange d'Émile, quand bien même il n'eût pas été uni au vieux matelot par tous les liens de la reconnaissance et ceux de l'attachement le plus sincère, il eût été aussi respectueux pour le pêcheur : sa mère ne lui avait-elle pas appris dès son enfance ce qu'on doit d'égards et de déférence à la vieillesse? Et quoiqu'il ne fît que strictement son devoir, selon

la religion et les lois de la morale chrétienne, on éprouvait un doux plaisir à considérer ce jeune homme, aux manières élégantes et pleines de distinction, au cœur de feu, au bouillant courage, devenir presque soumis, mais toujours affectueux et complaisant pour le digne, le vertueux ami qui lui avait voué chaque instant de sa vie.

De son côté, Gaspard aimait Émile avec passion; il ne tarissait pas en éloges sur son officier, il avait son nom sans cesse à la bouche; et la naïve familiarité avec laquelle il avait traité son petit matelot dans les premières années de leur connaissance avait fait place insensiblement, depuis que l'adolescent était devenu homme, à un langage qui tenait un juste milieu entre l'affection et le respect. Son plus grand bonheur, et le cher Gaspard ne connaissait que celui-là seul, était de s'entretenir des faits et gestes du jeune Dorsanges : les matelots, qui vénéraient le vieux marin et chérissaient son favori, s'y prêtaient avec complaisance; ils lui faisaient raconter, avec force détails, l'enfance d'Émile, son amour

pour l'Océan, et son enthousiasme pour les descriptions maritimes qui, ajoutait avec orgueil Gaspard, avaient été, pour sa vieille expérience de marin, des indices certains de la future vocation de l'enfant. « Tudieu ! s'écriaient les matelots enchantés de ces simples récits, ce sera, comme vous le dites, Gaspard, un fier marin, et d'un fameux genre encore, que notre officier Dorsanges ! »

L'admission de Gaspard sur la frégate avait élevé quelques difficultés; car, à son âge, il ne pouvait être simple matelot : du reste, nous ne saurions dire quels furent les arguments qu'on employa pour faire consentir le capitaine à ce qu'il fût toléré près d'Émile; quoi qu'il en soit, il avait été accepté, et rien désormais, hormis la mort, ne pouvait le séparer de son officier.

Gaspard n'était donc soumis à aucun travail particulier; toutefois, après les soins qu'il rendait à Émile et à tout ce qui le concernait, alors qu'il n'y avait plus rien à faire pour son service, il ne restait pas oisif, il s'occupait con-

tinuellement; et certes, il était encore, comme autrefois, un des meilleurs matelots de l'équipage.

Néanmoins Émile ne le voyait qu'avec peine se fatiguer et prendre sa bonne part des plus rudes manœuvres; il le priait instamment de se ménager : ses prières n'obtenaient pas toujours gain de cause près de l'obstiné travailleur, qui reprenait goût à son ancien métier. Cependant il y avait de ces paroles magiques qui produisaient un effet miraculeux et immédiat sur l'entêté Breton. Émile n'avait qu'à dire à son vieil ami : « Tu ne me verras pas capitaine, si tu ne veux pas te ménager davantage. » Et à l'instant même Gaspard quittait son ouvrage, moitié de gré, moitié de force, vaincu par la frayeur que lui inspirait la terrible prophétie. Pendant quelques jours il restait inoccupé ; mais l'habitude, le besoin d'occupation et de mouvement, amenait une récidive, puis une menace nouvelle.

Le capitaine avait le plus vif désir d'aller visiter la cataracte de Niagara, dont on lui avait fait un récit merveilleux. Il se décida à faire

cette excursion, et prit pour compagnons de voyage Émile, Gaspard et trois autres marins. Après avoir donné ses ordres à son lieutenant, homme sur lequel il pouvait se reposer, il s'embarqua avec Émile et les matelots sur le fleuve Saint-Laurent, afin de remonter le lac Ontario, qui décharge ses eaux dans le fleuve. Ils côtoyèrent les bords du lac, et virent de magnifiques forêts dans lesquelles Émile reconnut les arbres de sa terre natale : des hêtres, des chênes, des frênes et des ormes. Comme il se laissait doucement aller aux souvenirs de la patrie, sa curiosité fut soudainement excitée par la vue d'une habitation peu élevée, dont toutes les ouvertures étaient sur le lac : des digues, des chaussées construites avec art servaient de communication avec la terre. Surpris au plus haut point de voir dans ces lieux déserts une semblable recherche de construction, nos voyageurs se dirigèrent vers l'objet de leur étonnement. Ils s'avançaient avec précaution, craignant quelque surprise, lorsqu'ils reconnurent que c'était la demeure d'une république de castors, de ces animaux intelligents,

qui vivent en société, et qui sont architectes et maçons, se servant de leur queue en guise de truelle ; espèce unique et surprenante par son instinct merveilleux. Émile eût bien désiré prendre un de ces industrieux animaux pour l'examiner ; mais, à l'approche des audacieux visiteurs qui venaient troubler leur solitude, les castors disparurent dans les profondeurs du lac, où notre curieux Émile ne voulut pas aller les chercher. Après avoir examiné avec intérêt les distributions intérieures de cette petite colonie amphibie, les voyageurs reprirent leur navigation, interrompue par cet instructif incident.

En sortant du lac Ontario, ils entrèrent dans la rivière Niagara, qui se précipite en cataracte lorsqu'elle descend du lac Érié pour réunir ses eaux à celles du lac Ontario. D'affreux mugissements, qui s'entendent au loin, avertirent les voyageurs de la nécessité de s'arrêter et de débarquer s'ils ne voulaient être submergés. Laissant donc le canot sous la garde des trois matelots, le commandant et Émile, suivis de Gaspard, s'avancèrent vers la cataracte, qui a

cent quarante pieds de hauteur perpendiculaire. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive en déclinant par une pente rapide; et, au moment de sa chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrents se précipitent avec fracas dans la bouche béante du gouffre. La cataracte se divise en deux branches; entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous sur le chaos des ondes : l'une se jette au midi, l'autre au levant; on dirait deux colonnes d'eau du déluge. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume, et forme mille arcs-en-ciel. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène sublime à laquelle nos amateurs étaient venus payer un juste tribut d'admiration.

Émile, comme toujours, ressentait cet enthousiasme religieux qui le saisissait à la vue des œuvres prodigieuses du maître de l'univers; et celle qui, en ce moment, éblouissait ses regards, la première qu'il eût admirée en ce genre, le plongeait dans un étonnement profond, par le grandiose de son ensemble et par son ef–

frayante majesté. Oh! combien l'on se sent petit, combien l'on est disposé à s'humilier, alors qu'on est en présence de quelqu'une de ces merveilles sorties des mains de cette puissance féconde, qui a mis une telle profusion de beautés, de richesses dans ses plus simples créations! Mais aussi combien le chrétien se sent heureux d'offrir ses hommages au Dieu bienfaisant qui a donné à l'homme l'amour et l'intelligence pour le comprendre et lui payer de si justes tributs d'adoration et de reconnaissance!

Obéissant au sentiment de suprême émotion qui remplissait son cœur, Émile s'écria : « O mon Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes sublime dans tout ce que vous avez fait! Quel est le présomptueux qui oserait se comparer à vous? Quel est le blasphémateur qui oserait dire que vous n'existez pas? S'il en était un, qu'il vienne donc ici, l'insensé, et qu'il tente de retenir ces eaux mugissantes que votre main précipite dans leur abîme effrayant! Qu'il vienne! et son audacieuse impiété sera confondue. Par son impuissance, et en face de cette œuvre divine,

il courbera la tête et vous adorera, Seigneur, comme je le fais, moi, du plus profond de mon âme. »

Le capitaine, après avoir considéré la cataracte tout à son aise, arracha son jeune compagnon à ses méditations poétiques et religieuses, et tout en s'entretenant l'un et l'autre de ce qu'ils venaient de voir, ils atteignirent leur canot; puis ils remontèrent le lac par le bord opposé à celui qu'ils avaient suivi en venant. Ils aperçurent de temps en temps quelques sauvages qui, à travers les branches des arbres, les regardaient curieusement passer; d'autres plus hardis s'aventurèrent à leur poursuite sur un léger canot d'écorce, leur espérance fut vaine; nos marins, très-désireux de conserver leur chevelure sur leur tête, luttèrent d'habileté et de ruse avec les sauvages; ils manièrent si bien leurs rames, qu'ils échappèrent aux mains et au scalpel des cruels habitants de ces forêts. La frayeur triplait leurs forces, le canot volait sur les ondes paisibles du lac comme un oiseau pressé de regagner son nid, et nos braves, un peu honteux de cette fuite, firent néanmoins de

si vigoureux efforts, qu'ils entrèrent dans le fleuve Saint-Laurent; dès lors il n'y eut plus de crainte d'être atteint par les féroces Canadiens, et l'on fut bientôt à bord de la frégate.

Une semaine s'était écoulée depuis le retour du capitaine, et l'époque fixée pour remettre à la voile étant arrivée, la frégate *l'Invincible* reprit la route de la Martinique. Cependant à peine Émile avait-il eu le temps d'embrasser sa mère et ses amis, de leur donner les belles fourrures qu'il avait achetées à leur intention, et de leur raconter les petits événements de son voyage, que la frégate *l'Invincible* reçut l'ordre d'aller rejoindre l'escadre qui était envoyée par le premier consul de la république française pour tenter de reconquérir Saint-Domingue.

Ce fut un bonheur de bien peu de durée pour Mme Dorsanges, que ces quelques jours de réunion; mais elle avait revu son Émile et puisé dans son heureux retour, dans sa douce et chère présence, une dose abondante de forces et de courage pour supporter ce nouvel éloignement. Voulant imiter le généreux exemple des mères spartiates, qui

dévoraient leurs larmes en voyant leurs fils les quitter pour aller défendre la patrie en danger, elle ne laissa pas paraître son chagrin ; encore une fois elle fit abnégation d'elle-même, et sourit à son enfant en lui disant : « Va, mon fils, sers noblement ta patrie, elle réclame tes services, tu les lui dois. »

Seulement la mère chrétienne, du fond de son cœur, invoquait le Dieu des armées : « Seigneur, Seigneur, disait-elle, ne détournez pas vos regards de dessus mon enfant, et ne cessez pas de veiller sur lui. »



XII

PREMIÈRES ARMES DU JEUNE MARIN. — LA FIÈVRE JAUNE.

Quel était donc le motif de cette réunion des forces navales de la France devant Saint-Domingue ? Nous allons le dire.

Au mois de février 1802, les efforts du premier consul étaient dirigés vers les Antilles, siége principal de la puissance coloniale de la France. Saint-Domingue était alors la plus belle, la plus enviée des possessions d'outre-mer. La Martinique avait été assez heureuse pour échapper aux con-

séquences de la révolte des noirs ; mais la Guadeloupe et Saint-Domingue avaient été bouleversés de fond en comble, et il ne fallait pas moins qu'une armée entière pour y rétablir, non l'esclavage, mais la légitime domination de la métropole.

Cette île magnifique, resplendissante de fertilité, est heureusement située à l'entrée du golfe du Mexique ; elle était habitée par des blancs, des mulâtres et des noirs, chez lesquels fermentaient des passions violentes, dues au climat et à un état de société dans lequel se trouvaient les deux extrêmes sociaux, la richesse orgueilleuse et l'esclavage frémissant. On ne voyait dans aucune autre colonie des blancs aussi opulents et aussi absolus, des mulâtres aussi jaloux de la supériorité de la race blanche, des noirs aussi enclins à secouer le joug des uns et des autres. Les blancs et les mulâtres, après avoir communiqué aux noirs la contagion de leurs passions, les avaient amenés à se révolter contre eux, à secouer leur joug devenu odieux par leurs cruautés, leurs triomphes et leur domination écrasante. Lassés

d'être esclaves, les noirs voulurent à leur tour être libres ; alors une tempête affreuse, semblable aux ouragans qui épouvantent ces contrées, fut soulevée par les noirs. Leur haine longtemps contenue, et leur rage brutale comme celle des animaux sauvages, se signalèrent par des horreurs qui dépassèrent de beaucoup celles qu'on avait vues en France en 1793 ; et ces esclaves féroces commirent des atrocités inouïes, auxquelles des maîtres imprudents, quelquefois cruels, les avaient poussés dans cette lutte acharnée. Des torrents de sang avaient été répandus ; cependant les noirs étaient restés vainqueurs ; ils poussaient leurs cris de triomphe sur les ruines de leurs villes, qu'ils avaient eux-mêmes livrées aux flammes.

Le maître du parti triomphant était le nègre Toussaint-Louverture, il s'était constitué le chef des révoltés. D'abord il avait paru prendre les intérêts de la France et vouloir faire cesser la guerre civile ; mais bientôt il avait jeté le masque et laissé percer ses desseins ambitieux pour n'en plus différer l'exécution. Il avait éloigné sous différents prétextes les représentants de la république française,

et telle était son audace, qu'il voulait se faire nommer par elle chef à vie, avec pouvoir de désigner son successeur; voulant être, disait-il avec orgueil, le premier des noirs à Saint-Domingue, comme le premier consul était en France le premier des blancs.

Le général Bonaparte sourit de cette prétention; cependant il résolut d'envoyer à Saint-Domingue une armée avec un capitaine général, qui devait porter à Toussaint la paix ou la guerre, selon qu'il se soumettrait aux volontés du premier consul, ou les repousserait. Pour prix de son adhésion à laisser établir à Saint-Domingue l'autorité d'un capitaine général, dont il serait le premier lieutenant, Toussaint se voyait conserver ses titres, ses grades militaires et ses biens, ainsi que ceux de ses lieutenants noirs; et s'il obéissait, il devait être reconnu immédiatement de tous pour le lieutenant général, commandant à Saint-Domingue, au nom de la France. Toussaint refusa; il voulait être le seul maître.

En conséquence de ce refus, que d'ailleurs le général Leclerc, beau-frère du premier consul,

avait prévu, toutes les mesures pour vaincre de vive force cette résistance opiniâtre de Toussaint ayant été prises, la guerre allait avoir lieu, rien ne s'y opposant plus, puisque l'escadre portant les troupes de l'expédition était enfin réunie, sous les ordres des amiraux Villaret-Joyeuse et Latouche-Tréville, dans la baie de Samana.

Ce fut dans cette baie que la frégate *l'Invincible* rejoignit les deux escadres; elle fit partie de celle que commandait l'amiral Latouche. Elle devait porter la division Baudet au Port-au-Prince, chef-lieu du département de l'ouest.

Émile allait donc faire ses premières armes sur mer sous les yeux des plus braves marins de la patrie, de cette France chérie, objet constant de ses regrets, pour la gloire de laquelle il voulait s'illustrer, tant il était fier d'être un de ses enfants. Plein d'un généreux enthousiasme et d'une noble ardeur, il était plus que jamais glorieux d'avoir choisi une aussi noble carrière; mais dans cet heureux choix il voyait encore la faveur spéciale de la Providence; en cela, comme dans toute autre bonne inspiration, il rapportait toujours

l'honneur et le mérite à cette main protectrice et bienveillante, qui n'avait cessé, depuis qu'il était au monde, de le combler chaque jour de bienfaits et de douces joies. Cependant l'escadre de l'amiral Latouche, se portant à l'ouest, avait doublé la pointe de l'île, et s'était rendue devant la baie du Port-au-Prince, pour y opérer son débarquement. Grâce aux bons sentiments d'un blanc nommé Agé, officier engagé au service des noirs, la ville échappa aux ordres cruels de Toussaint, qui voulait qu'on la mît à feu et à sang. L'amiral Latouche fit construire des radeaux, armés d'artillerie, pour conduire des troupes à la pointe du Lamentin. Émile fut chargé d'en conduire un; il revit cette belle plaine que, par une nuit mémorable, il avait admirée quelques années auparavant, lorsqu'il allait, en compagnie de Gaspard et de Kervan, chercher le planteur Roger; il eût bien désiré qu'il lui fût permis d'aller rendre une petite visite au bon mulâtre, mais le devoir avant tout; il lui avait été ordonné de retourner vers l'escadre aussitôt le débarquement opéré; il suivit ponctuellement les ordres qu'on lui avait donnés,

et rejoignit son bord, non toutefois sans avoir jeté un regard de regret sur cette plaine, qui lui avait rappelé une foule d'agréables souvenirs.

Sa frégate attendait son retour pour aller mouiller devant la ville; déjà l'escadre, par les ordres de l'amiral Latouche, était préparée au combat; un feu bien nourri et habilement dirigé sur les batteries des noirs les eut bientôt éteintes. Il n'est pas besoin de dire combien le jeune Dorsanges fit preuve de sang-froid et d'une rare intrépidité dans cette première action de quelque importance, dans ce premier début un peu marquant de sa carrière maritime. Pendant ce temps on se battait également sur terre, et le général Baudet, avec ses braves troupes, s'emparait de la ville; après ce premier succès, il laissa au Port-au-Prince le général Pamphile Lacroix, pour se diriger vers Saint-Marc, où était le féroce Dessalines, un des chefs noirs. Celui-ci attendait les Français, prêt à commettre les plus grandes atrocités. A l'annonce de l'arrivée des Français, il prend une torche, met le feu à son habitation, puis ordonne le massacre des blancs; son exemple

est suivi, le feu s'étend, et le sang coule de toutes parts.

Mais tandis que le général Baudet entre dans cette malheureuse ville, Dessalines, par une marche rapide, se jette sur le Port-au-Prince, et tombe à l'improviste sur les six à sept cents hommes commandés par le général Pamphile Lacroix. Sans s'émouvoir, le brave général harangue chaudement ses soldats, et les conduit à l'ennemi. L'amiral, apprenant le danger, descend à terre avec ses matelots; ces braves marins se battirent vaillamment, et ne contribuèrent pas peu au succès du combat. Émile se distingua parmi les officiers qui les commandaient; il fut remarqué par l'amiral, qui lui adressa quelques paroles flatteuses. Dessalines fut repoussé, et se jeta dans les mornes du Chaos. De retour sur leur frégate, les matelots de *l'Invincible* proclamèrent hautement la vaillante conduite de leur jeune officier; le capitaine le complimenta à son tour, et lui promit de le porter sur la liste de l'avancement, pour un grade supérieur.

Émile était blessé à la main, et quoique sa

sa blessure fut légère, le pauvre Gaspard était désolé, il eût voulu que son officier fût invulnérable, tout en s'exposant le premier au feu. « Ah! chien de moricaud, grommelait-il entre ses dents en soignant Émile, si je t'avais tenu, tu aurais passé un mauvais quart d'heure, pour avoir osé toucher à mon officier ! »

Quelques mois se passèrent dans l'inactivité; Émile avait revu le planteur Roger, et s'en était fait un ami. Mais tout à coup l'ordre fut envoyé aux escadres répandues dans les Antilles, de laisser tout ce qu'elles pourraient en hommes, munitions et matériel, à la Martinique, à la Guadeloupe et à Saint-Domingue, et de revenir en France; les frégates et les bâtiments légers devaient seuls rester en Amérique. Le général Leclerc était devenu maître de la colonie, et la gouvernait sagement. Toussaint, contraint à vivre dans sa terre d'Émery, disait que le mois d'août serait le terme du règne des Français, sur la terre d'Haïti. Ce terrible noir, ce prophète de malheur, avait deviné juste. A peine l'armée commençait-elle à s'établir, qu'un fléau, fréquent dans ces

régions, vint porter la désolation et la mort parmi nos braves marins, et parmi ces nobles soldats tant de fois vainqueurs sur les bords du Rhin et en Égypte. La fièvre jaune vint en aide aux noirs, et sévit avec une rapidité et une violence effrayantes; les hommes succombaient par milliers, généraux, officiers ou soldats.

Le jeune aspirant, dans ces funestes circonstances, fut sublime de charité et de dévouement; il visitait les pauvres marins atteints du terrible fléau, il s'asseyait auprès de la couche sur laquelle se tordaient, dans les convulsions de l'agonie, ces malheureux privés des secours de la religion. Émile était peut-être le seul qui possédât, au milieu de tous ces hommes de tout âge et de tout rang, nés dans les tourmentes révolutionnaires, un cœur vraiment religieux, une foi vive et sincère; les sentiments de piété, les saintes croyances que lui avait enseignés sa bonne mère, en firent un héros chrétien. Ce fut alors qu'il comprit bien mieux le mérite, la sublimité de notre divine religion, puisqu'elle avait le pouvoir d'adoucir tant de douleurs, de calmer tant de regrets, et de

faire supporter avec résignation les souffrances les plus atroces.

Penché sur ces fronts mourants, sur ces visages défigurés, Emile posait sur ces lèvres qui grimaçaient un sourire de reconnaissance ce don précieux de sa petite sœur, ce reliquaire qui contenait un morceau du bois de la croix sur laquelle le Christ avait rendu son dernier soupir; puis, lorsqu'il avait fait passer la foi et l'espérance dans ces âmes prêtes à partir pour le ciel, il recueillait les adieux touchants de ces malheureux pour leur famille qu'ils ne devaient plus revoir, et jusqu'au dernier moment il faisait entendre à leurs oreilles et à leurs cœurs de douces, de pieuses consolations.

Prenant pour seul guide son ardente charité, tant qu'il y eut des âmes à sauver, des souffrances à soulager, Émile ne connut pas un instant de repos, ne songea nullement aux dangers qu'il courait en respirant un air empoisonné par tant d'haleines impures. Ce fut un véritable miracle si le jeune aspirant ne succomba pas à son tour, en bravant de la sorte cette maladie épidé-

mique, qui ne faisait grâce à personne. Les alarmes, les terreurs de Gaspard étaient grandes : jamais le fidèle Breton n'avait éprouvé d'aussi cruelles inquiétudes. Il suivait partout son officier, et disait résolûment à Émile, qui voulait l'en empêcher : « Puisque vous voulez vous exposer, j'en veux faire autant ; où vous irez, je dois aller ; et si vous mourez, je mourrai comme vous. »

Le Seigneur ne voulait pas que le jeune marin fût enlevé à l'amour des siens ; mais Gaspard et lui ne devaient plus faire un long séjour devant cette île. Dès les premiers ravages de la fièvre jaune, Toussaint avait relevé l'étendard de la révolte ; il était sûr d'être puissamment secondé par la maladie, qui avait réduit l'armée de moitié. Les noirs à sa voix avaient quitté le travail et repris leurs armes ; d'un côté la fièvre jaune, de l'autre la révolte : c'était trop à la fois, les Français devaient succomber ; et malgré l'arrestation de Toussaint, et son envoi en France comme prisonnier, les noirs, excités par la crainte de retomber dans l'esclavage, firent de tels efforts pour se débar-

rasser de leurs ennemis, qu'ils furent partout victorieux.

Sur ces entrefaites, le capitaine général Leclerc, accablé sous le poids de cuisants chagrins et de contrariétés de tout genre, fut saisi par la fièvre, qui l'eut bientôt réduit à la dernière extrémité. Il expira, ne cessant de tenir un noble langage, et ne paraissant occupé que de ses compagnons d'armes, qu'il laissait dans une affreuse position.

Dès lors ce ne fut plus qu'une triste suite de revers, dans lesquels le général Rochambeau fit preuve d'une rare valeur et de talents militaires; mais il était dit que Saint-Domingue devait échapper à la domination française. Déjà l'on avait été obligé d'abandonner tout l'intérieur du pays, ainsi que plusieurs villes, puis de concentrer les forces sur le Cap, le Port-au-Prince et les Cayes. Les vaisseaux avaient donc recueilli les débris de l'armée, et porté la majeure partie des troupes vers la ville du Cap. Mais là encore il fut impossible de ressaisir l'autorité; les mulâtres s'étant joints aux noirs, le massacre des

blancs recommença, et les Français allaient se trouver enfermés au Cap, au Port-au-Prince, aux Cayes, parce que la guerre entre la France et la Grande-Bretagne venait d'être renouvelée.

Dans ces fatales conjonctures, et bien heureusement pour notre jeune marin, la frégate *l'Invincible* fut détachée de l'escadre pour conduire les hommes hors de service à la Martinique, dont le climat est plus salubre, beaucoup moins malfaisant pour les Européens, et surtout pour les malades.

La tristesse était grande dans l'habitation de M. de Courcelles; la nouvelle des désastres de Saint-Domingue et de l'invasion du fléau, étant arrivée jusqu'à Mme Dorsanges, l'avait jetée dans de cruelles angoisses. Néanmoins, pieusement résignée à la volonté du Seigneur, elle lui disait chaque jour : « Vous êtes le maître, ô mon Dieu, de me reprendre mon fils ; mais si la vie de la mère pouvait racheter celle de l'enfant, faites, Seigneur, qu'il en soit ainsi, et je vous bénirai ! » Ses craintes ne furent pas réalisées;

Dieu exauça une partie de ses prières, et n'accepta pas son sacrifice.

Quelle dut donc être sa joie, lorsqu'elle vit paraître son fils bien portant, récemment débarqué à Saint-Pierre, suivi de Gaspard et du mulâtre Roger! Ce fut un de ces instants suprêmes où l'on succombe sous le poids délicieux du bonheur, et qui vous ferait croire en Dieu, si l'on était assez infortuné pour ne point avoir la foi.

Comment le mulâtre Roger se trouvait-il avec Émile? C'est ce que nous allons expliquer. L'honnête et dévoué planteur, que nous avons vu si attaché à son ancien maître, avait voulu le revoir encore une fois avant de partir; puis, il faut le dire aussi, Roger était las de guerres, de massacres, de ces cruelles alternatives de savoir quel parti resterait enfin le vainqueur. Il avait défendu pied à pied, avec une rare énergie, les biens de M. de Courcelles, sans avoir pu parvenir à les soustraire au dernier désastre. Dans cette lutte désespérée, le planteur avait dépensé le reste de ses forces; elles étaient complétement épuisées. Émile, témoin de la dou-

leur du vieillard, et touché du sombre abattement dans lequel il était plongé, l'avait vivement sollicité de partir avec lui, de fuir son ingrate patrie, et de venir finir tranquillement ses jours près de ses amis. Roger s'était décidé sans peine à suivre ce sage conseil : il était donc venu demander une petite place au foyer de son frère de lait. Il va sans dire qu'il fut accueilli avec le plus grand plaisir : certes le bon mulâtre, par ses nombreux et loyaux services, son dévouement de tant d'années, méritait bien cette marque d'estime et de reconnaissance. Son arrivée augmenta l'ivresse générale causée par l'heureux retour d'Émile ; et pendant bien des jours ce ne furent que douces causeries, que délicieux épanchements, dans lesquels les actions toutes dignes de louanges du jeune marin furent longuement racontées par notre ami Gaspard. Il est plus facile de comprendre par le cœur que d'exprimer par des paroles le bonheur de tous ces êtres, qu'un même sentiment rendait si heureux, et qui les poussait à former mille charmants projets pour l'avenir.

Mais, quels étaient ces projets? Oh! ils étaient bien simples, bien innocents. L'ambition, la fortune y entraient pour peu de chose. Ceux de M. de Courcelles étaient arrêtés d'une manière irrévocable dans son esprit; rien ne pouvait les changer; ils convergeaient tous vers un seul but: faire le bonheur de ses deux enfants, à quelque prix que ce fût; s'il ne les formulait pas hautement, c'est qu'il pensait que le temps n'était pas encore venu de les faire connaître. Mme Dorsanges, elle, subordonnait les siens à ceux de son fils: son existence était fondue dans la sienne; elle vivait de sa vie; ce qu'il désirait, elle le souhaitait ardemment; et, puisque des succès dans la carrière qu'il avait embrassée étaient le rêve brillant de ses jeunes espérances, elle demandait à Dieu pour l'enthousiaste marin la réalisation de ses désirs. Quant à Émile, il ne voyait dans l'avenir qu'une longue suite de jours passés sur mer en expéditions utiles à son pays, en combats contre l'ennemi, en luttes contre la tempête; puis, dans le lointain, il entrevoyait comme une auréole glorieuse, en récompense de ses ser-

vices, le titre si ambitionné de capitaine sur un beau, sur un noble vaisseau français. Cette généreuse ambition satisfaite, ces succès obtenus au prix de son sang n'étaient encore rien pour ce bon fils, s'ils ne rendaient pas sa mère fière de lui; car cette gloire qu'il désirait d'acquérir, c'était pour en entourer sa vieillesse, c'était pour en couronner ses cheveux blancs, c'était aussi pour obtenir l'approbation, l'amitié de sa jeune sœur, qu'il érigeait en fée bienfaisante veillant sur sa mère adoptive et l'aimant de leurs deux tendresses réunies. Ceux de Gaspard, du fidèle Gaspard, nous les connaissons à l'avance : ils sont de ne jamais quitter Émile, de mourir près de lui; et son espérance est de le voir un jour capitaine.

XIII

RETOUR EN FRANCE. — LA TEMPÊTE.

Le temps s'écoule avec rapidité lorsqu'on est heureux, et le jeune Dorsanges se trouva tout étonné un matin d'être rappelé à son bord, ses quinze jours de congé étant passés. En même temps arrivait sa nomination à un grade supérieur : c'était déjà un pas de fait dans cette carrière que Gaspard rêvait jadis si brillante pour son officier, alors qu'il n'était qu'un enfant bercé par lui sur les vagues de l'océan breton, mais

qu'Émile voyait s'ouvrir en réalité maintenant, pleine de promesses et d'avenir, par le généreux vouloir du premier consul, de rendre la marine française l'une des premières du monde. Certes, Émile ne demandait pas mieux que de figurer dans cette œuvre de régénération, lui si amateur, si enthousiaste de cette noble profession. Aussi ne souhaitait-il rien tant que de se rapprocher de l'astre resplendissant qui jetait de si vifs rayons de gloire sur cette France méprisée de tous il y a quelques années, et aujourd'hui placée par le génie de son chef au plus haut point de puissance et de grande renommée.

Par un concours inouï de circonstances, tout semblait s'accorder pour réaliser l'ardent désir du jeune lieutenant de vaisseau, et le porter sans aucun effort de sa propre volonté vers l'objet de ses vœux. La guerre prochaine avec l'Angleterre nécessitait encore le rappel des vaisseaux dispersés dans les Antilles : la frégate *l'Invincible* reçut l'ordre de quitter ces parages. Elle devait se rendre d'abord à Brest, puis au camp de Bou-

logne, où se faisaient les préparatifs de cette gigantesque expédition qui devait s'abattre, comme la foudre, sur les côtes d'Albion.

Gaspard fut envoyé par Émile porter cette nouvelle à l'habitation : elle y jeta le trouble et l'indécision dans l'âme de Mme Dorsanges. Deux pensées se combattaient l'une l'autre dans son esprit presque avec la même chance de succès : la première, de se rapprocher du théâtre de la guerre, afin d'être plus à portée d'avoir des nouvelles de son fils ; la seconde, de ne pas quitter M. de Courcelles et la jeune Marie, qu'elle aimait si tendrement. Elle ne savait à laquelle des deux s'arrêter : pourtant nous dirons pour elle qu'elle penchait pour la première ; mais elle craignait de faire de la peine à son ami en lui exprimant son intention.

Cependant, M. de Courcelles, qui avait deviné cette lutte entre l'amitié et l'amour maternel, résolut d'être aussi généreux que Mme Dorsanges l'avait été, lors de son exil volontaire de France, pour le suivre : c'était bien le moins qu'il pût faire pour celle qui servait de mère à la petite

Marie. Aussi voulut-il lui épargner une plus longue perplexité, en allant au-devant d'une explication.

A vrai dire, il y avait un peu de personnalité dans le parti que venait de prendre M. de Courcelles ; et, sans qu'il s'en doutât peut-être, la générosité n'était pas tout à fait exempte d'une légère teinte d'égoïsme chez le vieux gentilhomme. La mère d'Émile était un génie bienfaisant, sa présence un gage de bonheur. Comment n'y pas croire, quand tout venait à l'appui de cette opinion ? A quoi donc attribuer cette succession surnaturelle de chances favorables qui avait amené si à propos tous les événements de sa vie depuis qu'il s'était lié d'une sainte amitié avec Mme Dorsanges, si ce n'est à l'influence vertueuse de cette excellente mère, que Dieu bénissait dans son fils ? Aussi, pour rien au monde M. de Courcelles n'eût voulu séparer Marie de sa mère adoptive. Maintenant, il sentait parfaitement qu'il ne pouvait espérer que Mme Dorsanges consentît à vivre ainsi éloignée de son fils. D'ailleurs, il jugeait d'elle d'après lui-même ;

car il ne pouvait supporter l'idée de perdre de vue son élève chéri, le fils de son cœur, Émile, qui avait dépassé de beaucoup ses prévisions sur ce qu'il devait être un jour.

Sans vouloir enlever à la croyance de l'exilé sur Mme Dorsanges son auréole poétique, nous nous plaisons à dire que l'âme du vieux gentilhomme, frappée par l'infortune, s'était tournée vers Dieu avec foi et confiance : le malheur l'avait ramené à ses devoirs de chrétien; et dans tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de France il avait vu des signes certains de la protection du Tout-Puissant. En effet, que de bénédictions étaient venues le visiter depuis qu'il avait remis entre les mains du Seigneur le soin de sa destinée! Et quelle devait être sa reconnaissance, lorsqu'il envisageait sa position actuelle, qu'il reposait sa pensée sur les êtres aimés qui entouraient de soins et d'égards sa verte vieillesse! Que pouvait-il demander de plus au Seigneur, puisque tous ses vœux avaient été exaucés presque aussitôt que formés? Il avait désiré, lui pauvre exilé de la terre de France,

un lieu sûr où sa tête ne fût point menacée, et une retraite où il pût abriter avec lui ses amis, ses sauveurs ; et il l'avait eue.

Il avait souhaité de conserver un peu de cette fortune immense qu'il avait possédée autrefois ; et son fidèle intendant était venu à lui avec des titres de propriétés en bon rapport et bien gérées, qu'il lui avait achetées dans une île, la seule où la révolte n'eût pas éclaté : aussi, sans être riche, il était resté possesseur d'un revenu et d'épargnes considérables, qui le mettaient, lui et les siens, à l'abri des atteintes de l'indigence.

Mais ce n'était pas de ces deux bienfaits qu'il se réjouissait le plus ; c'était de celui que Dieu n'accorde qu'à ses privilégiés, aux pères et mères selon son cœur, celui de voir leurs enfants marcher dans la bonne voie, de les voir, dis-je, suivre les divins exemples du plus parfait modèle en amour filial, en amour du prochain, de notre doux Rédempteur, qui s'est fait homme pour nous apprendre d'une manière plus sensible comment il faut vivre pour être agréable à

notre Père céleste. Quels dons plus précieux que de tels enfants ! et combien M. de Courcelles avait sujet de se réjouir et de remercier le Seigneur ! car sa petite Marie promettait de ressembler en tous points à sa digne institutrice, qui remplissait si consciencieusement la douce tâche qu'elle s'était imposée. A dix ans, Marie était pieuse, simple dans ses goûts, soumise à ses devoirs, et compatissante au malheur ; elle aimait le travail, et n'avait qu'un désir ; plaire à sa mère adoptive, pour laquelle elle ressentait une tendresse infinie. Elle était aimée de tous par ses charmantes qualités. C'était toujours la petite Marie, délicate et frêle, chérissant son frère Émile, peut-être plus encore, et c'est beaucoup dire, que sa mère et son aïeul. Cette chaste, cette vive affection, aussi pure que celle que les anges ont l'un pour l'autre, était vue avec bonheur par M. de Courcelles, qui l'encourageait, parce qu'il caressait le projet d'unir sa petite-fille à son fils adoptif. Il ne pouvait donc qu'être enchanté de l'inclination naturelle qui portait la candide Marie vers le jeune Dorsanges,

puisqu'ils devaient être liés un jour par les nœuds sacrés du mariage ; et lorsque la vigilance inquiète de Mme Dorsanges se fut effrayée de cet amour naissant, M. de Courcelles l'avait rassurée en lui faisant part de ses idées sur cette union, qu'il désirait ardemment.

Voilà quelles furent les réflexions de M. de Courcelles ; elles lui firent prendre une détermination qui allait combler de joie la mère d'Émile.

Aussitôt qu'il se fut bien assuré de la parfaite réussite de son projet, M. de Courcelles se rendit auprès de son amie, et lui dit : « J'ai un gros reproche à vous adresser. Comment ! vous n'avez pas assez de confiance en mon amitié pour croire que je ne comprenne pas la justice de votre souhait, de retourner en France avec votre fils ! Ah ! mon amie, cela est bien mal ; et je ne reconnais plus, dans cette manière d'être et de penser, votre bonté habituelle : vous vous désespérez toute seule, vous me fermez votre cœur par excès de générosité, vous vous rendez malade, et tout cela faute de confiance. Mais, ajou-

tait-il avec un air malin et satisfait, je vous vois trop souffrante pour prolonger cette petite mercuriale. Je ne viens pas en grondeur, je viens en médecin, et les médecins ont toujours en réserve quelque remède efficace pour toutes les maladies. Oui, oui, je sais bien ce que me disent vos yeux, qu'il n'y en a qu'un, un seul, qui puisse opérer votre guérison. Eh bien! c'est celui-là que nous adopterons, comme le plus certain... Ah! ah! c'est heureux, vous me devinez, car déjà vous renaissez; c'est bon signe, je vois que vous m'avez compris. Oui, mon amie, oui, vous allez partir, revoir des lieux chers à votre cœur; et ce qui vous fera le plus de plaisir, j'en suis sûr, c'est que j'ai obtenu que vous fassiez la traversée sur la frégate de notre Émile. Ah! méchante amie, vous croyez donc qu'il n'y a que vous qui ne puissiez vous passer de voir notre jeune marin! Auriez-vous eu cette pensée, que vous seule souffririez de son absence? Oh! non, n'est-ce pas? vous savez bien que moi non plus je ne pourrais me passer d'Émile; c'est mon enfant aussi à moi! Mes jours sont comp-

tés maintenant, et peu nombreux, je veux les couler avec vous. Je vous ai devinée; vous ne voulez pas vous séparer de Marie, de moi aussi, votre vieil ami. Oh! merci, mille fois merci de cette nouvelle preuve d'affection! Mais il ne sera pas dit que ce soit toujours à vous de donner des marques d'amitié; chacun son tour, et c'est le mien cette fois : c'est bien le moins, j'espère, que je fasse un léger sacrifice, quand vous en avez tant fait pour ma petite Marie. Vous ne retournerez pas seule en France, mon amie; être privé de vous, serait au-dessus de mes forces : je vous suivrai aussi, c'est convenu. Faites vos préparatifs, reprenez votre gaieté, et vive la France! notre belle France où nous allons ramener nos enfants, ainsi que je vous l'avais dit à l'époque de notre départ du Croisic. »

Mme Dorsanges ne put répondre à cette marque de dévouement de son ami que par des larmes de joie et une douce pression de main; le sourire, hôte habituel de ses lèvres, et qui un moment en avait disparu, revint comme par enchantement. Dès lors tout fut en mouvement dans

l'habitation, et Marie n'était pas la moins contente de ce bouleversement général, qui la confirmait dans l'espérance qu'elle avait nourrie, de revoir la France, sous la protection de son cher Émile.

Enfin, le 15 décembre, la frégate *l'Invincible* s'éloigna des côtes de la Martinique; dès la veille, Mme Dorsanges, M. de Courcelles et Marie, étaient allés rejoindre Émile et le dévoué Gaspard. Hélas! il manquait la pauvre Gertrude, elle ne devait plus revoir sa patrie, elle était morte peu de temps après son arrivée à la Martinique.

Ce n'était donc plus vers une terre inconnue que le jeune marin voguait; c'était vers la France, cette France désirée, objet de tous ses vœux, berceau de la foi de ses pères; cette France, il allait la revoir avec bonheur, car l'amour du pays poursuit le Français en tous lieux; et il allait, pour comble de joie, la saluer, cette terre de sa naissance, avec le grade d'officier, et entouré de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Cœur vraiment français, nature héroïque, Émile sentait une fièvre de gloire, de généreuses pensées bouillir dans ses veines, exalter son courage naturel; un noble enthousiasme

le transportait lorsqu'il entendait prononcer le grand nom de Bonaparte, et ceux de tous ces braves et intrépides généraux, qui s'étaient immortalisés à ses côtés par de magnifiques faits d'armes. Dans son ivresse impatiente, s'il brûlait d'arriver dans sa patrie, si riche en grands hommes, en héros, c'était afin d'y prendre part à toutes ces actions glorieuses, qui depuis quinze années émerveillaient l'univers entier. Une généreuse ambition le saisissait; il voulait aussi que son nom fût cité parmi les noms célèbres, et que les cheveux blancs de sa mère fussent ceints des lauriers qu'il gagnerait au prix de son sang et de sa valeur. Il pouvait l'espérer, tout le présageait à ses amis. Dans maintes occasions, sa bravoure, son intrépidité l'avaient fait remarquer de ses chefs, et, malgré sa jeunesse, il était cité comme un officier de mérite; l'avenir pouvait donc lui promettre plus que le titre de capitaine, titre si envié de notre ami Gaspard.

Le vaisseau s'avançait lentement, au gré du jeune lieutenant; il aurait voulu franchir l'espace avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa

proie ; il en voulait à l'Océan, de ne pas l'emporter plus vite vers le but de ses espérances. La mer voulut le distraire de ses pensées, par une de ces terribles émotions qui font tout oublier, et dont elle sème la vie des marins. Émile était de quart.

L'ami Gaspard, qui ne le quittait pas plus que son ombre, avait depuis quelques instants les yeux obstinément fixés vers un point de l'horizon.

« Que regardes-tu donc avec tant d'attention ? dit Émile, en frappant familièrement sur l'épaule de son ami. Dis-moi ce que tu vois de si intéressant là-bas, mon vieux loup de mer, que tu ne remues pas plus qu'un rocher; serait-ce quelque vaisseau ?

— Ce que je vois, monsieur Émile ? prenez votre lunette, regardez à travers, et vous me direz ce que vous voyez dans cette direction, fit-il en désignant l'occident.

— Eh bien! mais je vois un point noir; oh! oh! qu'est-ce que c'est donc? diable! c'est un nuage qui nous apporte la tempête ; je crois, mon bon

Gaspard, que nous allons passer un mauvais quart d'heure.

— Un peu, comme vous le dites, monsieur Émile ; bah ! *l'Invincible* est un bon vaisseau, il résistera, et avec l'aide de Dieu nous reverrons notre Bretagne ; voyez donc comme il arrive au pas de course, ce vilain point noir, il va nous donner du fil à retordre dans un instant.

— Vite, mon bon Gaspard, voilà le capitaine qui vient prendre ma place, ainsi qu'il est d'usage alors qu'il y a du danger ; je ne puis quitter mon poste, tu le sais ; mais toi, mon ami, descends auprès de ma mère, dis-lui ce qui va se passer, et surtout ne la quitte pas, entends-tu ?

— Ça suffit, mon officier, cependant j'aurais mieux aimé être près de vous ; allons, vous ne le voulez pas, c'est bien différent ; c'est égal, je vous obéis, et soyez tranquille, je veillerai au grain en bas. »

On était arrivé presqu'à la hauteur du Cap, et la tempête accourait à pas de géant, comme pour en défendre le passage. Bientôt, quoiqu'il ne fût que trois à quatre heures du soir à peu près,

on ne distingua absolument plus rien, tant la nuit était noire et la pluie abondante; un roulement de tonnerre continu et effroyable assourdissait les oreilles; le ciel, par intervalle, s'enflammait des feux de l'enfer et se fendait de minute en minute en longs sillons éblouissants; alors on distinguait les hommes occupés à la manœuvre, puis l'obscurité devenait plus profonde et plus terrible encore qu'auparavant. Le vaisseau, semblable au coursier fougueux qui vient de rompre son frein, bondissait avec fureur sur les flots courroucés. Tout à coup, vaincu par une puissance inconnue, il s'arrêtait; mais soudain enlevé par les violents efforts des vagues et des vents, il tournait en tous sens, misérable jouet de la fureur des éléments déchaînés. Ainsi ballotté, poussé par la tourmente, le vaisseau montait, descendait, remontait pour redescendre avec une rapidité effrayante, et en même temps avec une intelligence suprême, sur ces montagnes liquides, qui, se gonflant devant et derrière, menaçaient à chaque instant de l'engloutir. Cependant au moment où le gouffre s'ouvrait immense pour dévorer sa proie, on

sentait la montagne s'affaisser, prendre le vaisseau sur ses robustes épaules, et le porter à son plus haut sommet.

Ainsi se passa toute la nuit ; Émile fut toujours à son poste, intrépide et d'un sang-froid admirable; de temps en temps Gaspard avançait la tête par les écoutilles, pour voir son officier, puis il disparaissait pour aller rassurer Mme Dorsanges et le marquis, qui ressentaient des transes horribles. Quant à Marie, l'innocente enfant, elle priait devant l'image de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

La tempête continua jusqu'au point du jour; alors elle parut enfin se calmer, et le vaisseau put modérer sa course frénétique. Peu à peu les éléments s'apaisèrent; le soleil sortant alors du sein des ondes, son globe de feu éclaira un magnifique spectacle. La mer était redevenue d'un bleu d'azur et offrait l'image d'Alpes mouvantes, avec leurs sombres vallées et leurs montagnes nues, couronnées d'une écume plus blanche que la neige.

Émile, ému, transporté d'admiration, remer-

ciant Dieu du fond de son cœur d'avoir éloigné le danger qui menaçait des têtes chéries, resta deux ou trois heures en contemplation devant ce majestueux tableau, qui lui montrait l'Océan, encore ému de sa terrible colère, mais reprenant peu à peu son calme et sa limpidité.

Mais le vaisseau s'était égaré sous les efforts de la tempête; on était loin du Cap, et cependant il fallait aller y relâcher, pour réparer quelques avaries survenues dans le cours de la bourrasque; ainsi on s'orienta, et l'on arriva après deux jours à la ville du Cap, sans nouvel accident.



XIV

LE COMBAT NAVAL. — L'ARRIVÉE.

Quelques jours suffirent pour remettre le vaisseau en état de continuer sa route ; la frégate reprit donc son essor, impatiente de réparer le temps perdu ; tout semblait lui présager une fin de traversée heureuse, lorsqu'elle arriva à l'entrée du détroit de Gibraltar.

Les Anglais, qui venaient de rompre le traité d'Amiens et de renouveler contre nous les hostilités, avaient dans la Méditerranée de nom-

breuses et formidables croisières, qui la sillonnaient en tout sens, afin d'empêcher la sortie de l'escadre française de la rade de Toulon, et de tenter de la détruire avant qu'elle eût rejoint celle de Bayonne ou de Brest.

C'était quelques heures avant le coucher du soleil; le temps était d'une sérénité parfaite, et la frégate, couverte de toutes ses voiles, s'avançait majestueusement, laissant après elle un long et lumineux sillage. Tout à coup, la vigie placée dans les hautes vergues, fit entendre le cri: « Une voile au couchant. » En effet dans les flots de lumière qui inondaient l'horizon, alors que l'astre du jour disparaissait insensiblement dans une mer de feu, un vaisseau se voyait; on eût dit, à le voir ainsi hâter sa marche, qu'il voulait fuir un vaste incendie; mais c'était sans doute pour fondre sur la proie qu'il venait de découvrir à quelques lieues devant lui.

Aussitôt tout fut en mouvement sur la frégate. Le capitaine, dans la crainte que ce ne fût véritablement un vaisseau ennemi, ordonna le branle-bas de combat; puis, pendant que ces pré-

paratifs se faisaient avec un ordre et une rapidité admirables, il cherchait à deviner avec sa longue-vue si le vaisseau qui s'approchait visiblement avait des intentions hostiles. Bientôt il ne lui fut plus possible d'en douter; se tournant alors vers les matelots qui se tenaient silencieux sur le pont, les yeux fixés sur lui : « Enfants, leur dit-il d'un ton énergique et assuré, c'est une frégate anglaise qui ose venir nous disputer le passage; c'est vous dire qu'il faut la châtier de sa témérité. Point de merci pour les éternels ennemis de la France! guerre à mort aux Anglais. Surtout que le nom de notre belle frégate reste sans tache, et que *l'Invincible* soit défendue vaillamment jusqu'à leur dernier soupir, par ses braves matelots; faites votre devoir, et la France et le premier consul vous récompenseront. » Il dit, et un hourra d'enthousiasme répondit à ces simples paroles. La haine contre les Anglais, le zèle à combattre et à vaincre ces orgueilleux insulaires, se lisaient sur tous ces visages animés d'une résolution remarquable.

Quand les chefs de batterie et les servants des

pièces furent tous à leur poste, le capitaine leur dit : « Ménagez vos coups, visez juste, et qu'ils portent tous dans les flancs de notre ennemie ; du sang-froid, du courage, mes enfants, et la victoire est à nous. »

Le plus grand silence régnait à bord de *l'Invincible*, silence solennel et imposant que la voix tonnante du canon allait bientôt troubler ; déjà l'on distinguait tout ce qui se passait à bord de l'autre frégate, et l'on n'en était plus qu'à une légère distance.

Le pavillon anglais fut hissé et salué de l'air patriotique : Dieu sauve le roi ! En même temps nos braves marins arboraient le pavillon aux couleurs nationales, qui s'élevèrent glorieusement dans les airs, jetant un superbe défi à leurs rivales.

Tandis que l'on se préparait à bien recevoir l'ennemi, Émile était descendu à la dérobée pendant quelques minutes auprès de sa mère, afin de faire passer dans son âme l'énergique exaltation qui remplissait la sienne ; cela était un peu difficile, car Mme Dorsanges, quelque courageuse qu'elle fût,

et toute jalouse qu'elle pût être de la gloire de sa patrie, ne considérait que le triste résultat de cette bataille, la mort pour bien des gens et peut-être celle de son enfant; mais, comme dans toutes les circonstances de la vie où il lui avait fallu se montrer au-dessus de la faiblesse de son sexe, elle se fit calme, refoula ses agitations au fond de son cœur, et reçut avec une douce assurance les encouragements de son fils. Cependant, au moment où elle le vit prêt à disparaître, la nature faillit, l'amour maternel l'emporta sur sa fermeté apparente, et elle dit à Émile avec émotion : « Mon cher enfant, au milieu des dangers de toutes sortes qui vont t'environner, ménage, je t'en conjure, des jours qui nous sont si précieux, et pense que tu as une mère, un ami, une sœur qui ont besoin de toi. »

Émile ne l'entendait déjà plus, il était à son poste, bouillant d'une généreuse ardeur et transporté de joie à l'idée de se mesurer avec les Anglais, qu'une haine instinctive lui faisait détester.

Quant à Gaspard, il se tenait derrière son

officier, tout prêt à le défendre au péril de ses jours; pour lui c'était une ancienne, une longue habitude, à laquelle il ne lui était pas plus possible de renoncer qu'à celle d'aimer l'être pour lequel il vivait; et depuis le jour où Émile était venu lui sourire dans son humble cabane, s'asseoir sur ses genoux, il n'y avait pas eu une seule minute de ces quinze années qui ne lui eût été consacrée.

Type admirable du dévouement le plus désintéressé, grande et majestueuse figure de la reconnaissance, Gaspard le pêcheur, pour payer quelques secours prodigués jadis à sa détresse, avait cru devoir se donner corps et âme, sans aucune réserve, sans aucun calcul de sa part, sans prévision d'une récompense qui serait tôt ou tard accordée à ses services; non, il n'avait obéi qu'au penchant irrésistible qu'il avait senti à la première vue pour ce petit garçon qui lui avait rendu caresse pour caresse, et qui n'avait pas eu peur de sa rude apparence; il l'avait chéri dès lors au point de tout abandonner, nous l'avons vu, pour le suivre. D'après ce que nous

venons de dire, comment nommer le sentiment qu'il ressent aujourd'hui pour ce bel officier qui dit hautement être son élève et tenir de lui son goût pour la profession qu'il a embrassée et qu'il honore? C'était plus qu'une tendre affection, c'était une espèce d'adoration qui devait lui faire faire des prodiges au moment où le danger menacerait l'objet de son culte.

Cependant la frégate anglaise était arrivée à portée de canon de la frégate française et lui avait lâché une première bordée; *l'Invincible* lui avait énergiquement répondu, et de part et d'autre on cherchait à se porter des coups mortels; mais il était facile de voir que nos bordées, savamment dirigées, causaient un affreux dégât sur la frégate ennemie. Des cris de joie saluaient chaque nouveau désastre; les morts, les mourants encombraient le pont de l'ennemi, tandis que *l'Invincible* n'avait pas encore beaucoup de pertes à déplorer. Une ardeur sans égale animait tous les matelots, qui auraient voulu en venir aux mains afin de décider plus promptement de la victoire. Encore quelques instants, et ils vont être satisfaits, car

les grappins sont lancés, et les deux frégates ne font plus qu'un; la proue touche la proue, les manœuvres sont entremêlées aux manœuvres, les foudres se choquent et retentissent, et sur toute la ligne on combat corps à corps avec une égale furie, avec le même désir de vaincre. Émile se signalait par son audace et sa bravoure, et faisait passer dans le cœur de ceux qui se battaient à ses côtés cette ardeur guerrière qui le poussait à se trouver au premier rang et à rechercher l'honneur d'un combat dangereux. Où se trouvent le plus d'Anglais, c'est là qu'il porte ses coups, c'est là que sa voix se fait entendre plus terrible et plus menaçante; malheur à celui qui le brave et qui s'attaque à lui! Mais cette valeur que rien n'arrête va lui devenir fatale; déjà la hache d'un Anglais se lève sur sa tête, il ne la voit pas, il ne peut la détourner, il va donc porter la peine de ses glorieuses actions. Non, son génie protecteur veille sur lui; Gaspard, l'intrépide Gaspard, qui suivait son maître depuis le commencement de la mêlée avec la même inquiétude qu'une mère suit les premiers pas de son enfant,

s'élance vers le fer homicide, et, prompt comme la foudre, abat cette main qui menaçait la vie d'Émile. Il ne peut pourtant empêcher que le jeune lieutenant ne soit blessé; il voit son sang couler, et sa fureur redouble.

Tel le lion doit pousser un terrible rugissement lorsqu'il voit ses lionceaux en danger, tel dut être le même cri sauvage qui sortit de la large poitrine de Gaspard alors qu'il vit Émile couvert de sang.

Cependant le jeune officier ne s'aperçoit seulement pas de sa blessure, il frappe à droite, à gauche, afin de se faire un passage pour sauter sur le pont ennemi; deux fois il veut franchir l'obstacle, deux fois il est repoussé; mais enfin il y est, et avec lui Gaspard, qui semble avoir repris toute la vigueur de sa jeunesse.

Un nouveau combat s'engage; les Anglais font des efforts héroïques pour chasser les Français; leur résistance est inutile, ils sont vaincus, ils n'ont plus qu'à se rendre, ils mettent bas les armes, et le brave capitaine de *l'Invincible* prend possession de la frégate vaincue au nom de la Ré-

publique française. Hélas ! ce n'était plus qu'un cadavre mutilé, dévoré sourdement par le feu, et qui allait devenir la proie des flammes. Le cri sinistre : « Au feu ! au feu ! » retentit au-dessus des acclamations de triomphe de nos matelots, qui se réjouissaient sur un volcan.

Aussitôt le capitaine ordonne de détacher la malheureuse frégate de *l'Invincible* ; puis il fait passer à la hâte les prisonniers à son bord, et, bien malgré lui, il se voit contraint d'abandonner les blessés à leur triste sort. Alors on vit un spectacle touchant. Un officier anglais, qui avait une jambe emportée, vainement avait levé ses mains suppliantes vers plus d'un matelot pour qu'on le sauvât ; personne ne l'avait écouté, bien qu'il eût été entendu de plus d'une oreille. Il se croyait donc abandonné, et n'avoir plus qu'à mourir ; mais ses cris étaient parvenus jusqu'à Émile. Émile, en vainqueur généreux, ne put être sourd aux plaintes déchirantes de son ennemi souffrant, et, malgré le danger imminent qu'il y avait pour le jeune officier à retourner sur le vaisseau, qui déjà vomissait de tous côtés des

flammes ardentes, il n'hésita pas, et on le vit revenir portant sur ses épaules le malheureux blessé.

Maintenant que la victoire était assurée à son pavillon, et que les fiers Anglais étaient vaincus, le jeune marin ne voyait plus en eux que des êtres dignes de compassion et d'égards; et autant il avait été désireux de voir nos armes victorieuses, autant il plaignait ceux qui devenaient les victimes de notre succès.

Ce fut un horrible tableau pour le cœur sensible d'Émile, d'assister à l'incendie de la frégate, d'entendre les cris des mourants, leurs hurlements de désespoir et de rage impuissante, jusqu'au moment où la frégate s'enfonça et disparut dans l'abîme.

Seulement alors il ressentit les douleurs aiguës de sa blessure, et songea à aller se faire panser. Gaspard avait subi la même fascination; il avait presque oublié le péril passé, pour s'apitoyer sur les souffrances de ces infortunés, qui venaient d'avoir une fin si déplorable. Revenu enfin à lui-même, il entraîna son officier dans l'entre-

pont et le livra aux soins du chirurgien, pendant qu'il se rendait près de Mme Dorsanges afin de la rassurer sur l'issue du combat, et de lui annoncer que son fils était blessé, mais peu dangereusement.

Cette pauvre mère, qui avait passé par toutes les angoisses de la terreur, sentit son cœur se dilater un peu, lorsqu'elle sut qu'Émile, bien que blessé, n'avait plus rien à craindre, du moins pour le moment. Cependant elle ne fut pleinement rassurée qu'en jugeant par elle-même de la vérité du récit du bon Gaspard.

La frégate *l'Invincible* avait payé cher son triomphe; elle avait à regretter plus d'un de ses vaillants matelots et plusieurs de ses officiers. Des blessés encombraient le faux pont, et la frégate elle-même était fort maltraitée. Mais l'honneur était sauf!

Toutefois, ce ne fut qu'après avoir fait les réparations les plus indispensables, qu'elle reprit sa route, se hâtant d'échapper à une nouvelle bataille, qu'elle savait ne pouvoir soutenir. La marée d'ailleurs favorisa sa marche, et le jour



pont et le livra aux soins du chirurgien, pendant qu'il se rendait près de Mme Dorsanges afin

[illegible]

marée d'ailleurs favorisa sa marche, et le jour

LE JEUNE MARIN. P 255

K Girardet del. Audibrand sc.

ON LE VIT REVENIR PORTANT SUR SES EPAULES
LE MALHEUREUX BLESSE.

la trouva éloignée du théâtre du combat et hors de l'atteinte de l'ennemi.

Chacun se réjouit à la vue du port de Brest, dans lequel *l'Invincible* fit son entrée quelques jours après la glorieuse rencontre des deux frégates, présentant pour preuves de sa belle conduite ses nobles cicatrices et les prisonniers qu'elle avait faits. A peine l'ancre fut-elle jetée, que le capitaine était dans son canot et portait son rapport à l'amirauté. Le jeune Dorsanges y était cité comme un des officiers ayant le plus contribué à l'heureuse issue de la bataille qui avait anéanti un des vaisseaux de cette nation orgueilleuse et indomptable, de cette rivale altière de la France.

Émile ne tarda pas à être nommé second de la frégate qu'il avait si vaillamment défendue, en remplacement de celui qui avait succombé pendant l'action. Sa blessure ne le forçant pas à l'inactivité, il ne tarda pas à reprendre son service; et pendant que la frégate était en réparation, il assista souvent et prit part à tous ces exercices, à toutes ces manœuvres que l'amiral

Gautheaume avait ordre du premier consul de faire exécuter chaque jour aux marins de son escadre, afin de les rendre habiles comme praticiens.

Lorsque le moment arriva où la flotte de Brest dut rejoindre celle du camp de Boulogne, Mme Dorsanges, M. de Courcelles et Marie, après avoir fait leurs adieux au nouveau capitaine de frégate et au fidèle Gaspard, quittèrent la ville bretonne, et se rendirent au Croisic dans l'intention d'y passer quelques jours avant d'aller à Paris, qui devait à l'avenir être leur résidence. Ils trouvèrent dans la maison à l'Ange, maison qui leur rappelait à tous tant de doux souvenirs, la bonne Geneviève. Cette digne femme, qui avait pris un soin extrême du dépôt qu'on lui avait confié, fut ravie de plaisir et pleura de joie en revoyant ceux qu'elle désespérait d'embrasser avant de mourir.

Tout dans ce lieu chéri parlait à Mme Dorsanges de son fils ; aussi y prolongea-t-elle le plus qu'il lui fut possible son séjour. Mais elle avait trop intérêt de se rendre à Paris pour ne pas s'arra-

cher à ses délicieuses pensées; parce qu'à Paris, en effet, les nouvelles parvenaient rapidement, et l'on y était promptement au courant de ce qui se passait sur ce point de la France où le génie d'un seul homme accomplissait des merveilles, enfantait des prodiges.

La petite Marie, qui avait entendu dire à sa mère adoptive que celle qui lui avait donné le jour reposait dans une grotte sur les bords de la mer, demanda avec instances d'y faire un pieux pèlerinage. Mme Dorsanges, charmée du respect que Marie avait pour la mémoire de sa mère, qu'elle avait à peine connue, l'y conduisit elle-même, et l'aimable enfant vint déposer sur cette pauvre tombe ignorée une larme de souvenir et une couronne de fleurs naturelles qu'elle s'était plu à tresser de ses mains innocentes. Sans doute cette offrande filiale fut reçue avec délices par l'heureuse mère à laquelle il était donné de contempler du haut du ciel la pieuse démarche de sa fille.

Il y avait bien des années que M. de Courcelles avait quitté Paris; il fut ému en y rentrant.

Cette capitale l'avait vu autrefois riche, heureux et brillant de jeunesse ; il y rentrait aujourd'hui après de longs jours d'exil, sans savoir s'il y serait toléré. Il retrouva quelques-uns de ses anciens amis ; comme ils étaient bien placés dans la faveur du premier consul, il les pria de parler pour lui, et d'obtenir que son nom fût rayé de la liste des émigrés. Ils l'obtinrent sans peine, les temps de proscription et de bannissement étant passés.

Lorsque M. de Courcelles eut la certitude de ne pas être inquiété, il loua un appartement dans la rue Saint-Dominique, et nos amis s'y installèrent, ayant la douce conviction que rien désormais ne pourrait troubler leur tranquillité.

Marie grandissait et s'embellissait à vue d'œil : les années qu'elle avait passées sous le soleil ardent des tropiques l'avaient développée de bonne heure ; elle annonçait plus que son âge. Mme Dorsanges désira qu'elle prît des leçons des premiers maîtres de la capitale ; M. de Courcelles y consentit volontiers, voulant que sa petite-fille possédât tous les talents, tous les charmes, pour

mieux captiver le cœur du jeune lieutenant. Cela n'était pas nécessaire ; car déjà Émile l'aimait plus qu'une sœur, et cette nature franche l'avait laissé voir dans plus d'une occasion : ce qui avait causé une vive satisfaction au grand-père de Marie.



XV

QUELQUES ANNÉES DE LA VIE D'ÉMILE.

Le jeune Dorsanges poursuivait avec succès sa carrière de prédilection ; il était à croire que la chance continuerait à lui être aussi favorable : il n'avait plus qu'un pas à faire pour être capitaine de vaisseau.

Mais le combat à jamais déplorable du 21 octobre 1805, combat dit de Trafalgar, qui coûta à la France vingt vaisseaux de ligne et un grand

nombre de ses meilleurs marins, vint ruiner tout à coup ses espérances d'un avancement rapide. Ce fatal combat rompit le plan de la descente en Angleterre, plan qui admettait le concours de toutes les escadres françaises de haut bord, si cette malheureuse escadre commandée par Villeneuve eût pu joindre celle de l'amiral Gautheaume, qui l'attendait dans le port de Brest : réunies ensemble, elles auraient fait à elles deux une masse de soixante vaisseaux de ligne, qui aurait pu aisément se rendre maîtresse de la Manche, et protéger le débarquement de l'armée française sur les côtes d'Angleterre ; maintenant l'amiral Gautheaume se trouvait bloqué dans la rade de Brest, et pendant ce temps le ministre Pitt travaillait à détourner l'orage prêt à fondre sur sa patrie. Une nouvelle coalition se formait par ses soins contre la France ; et les mouvements militaires des forces combinées de la Russie, de l'Autriche et de l'Angleterre se faisaient déjà, que nos troupes étaient encore sur les bords de la Manche. Il fallut ajourner le projet de la descente en Angleterre, et se pré-

parer à aller combattre cette puissance en Allemagne.

Ainsi, Émile se vit déchu de son espoir d'aller se signaler sous les yeux du premier consul, espoir qui l'avait animé d'un tel zèle, qu'il avait étudié nuit et jour afin d'acquérir de plus en plus du savoir dans sa profession. Il s'était fait remarquer par son activité, son application à s'instruire des manœuvres difficiles, et jamais officier de marine ne fut plus jaloux d'obtenir le suffrage de ses chefs que notre jeune et brave officier.

Du reste, il ne se départit en aucune circonstance de cette règle de conduite. Doué d'un esprit juste, d'une intelligence rare, il joignit bientôt l'expérience au courage; et si de son côté il s'inspirait des vues éclairées et des généreuses pensées de ses supérieurs, il avait le talent de faire passer dans le cœur des marins les sentiments dont il était plein lui-même : qualité bien précieuse dans un chef, puisqu'il est en continuel rapport avec ses subordonnés. Aussi le jeune Dorsanges était-il aimé des matelots, non-seulement pour sa

bonté, mais encore pour son mérite réel, ce qui lui donnait sur eux un grand ascendant. Dans l'exercice de sa noble profession, il trouva toujours le moyen de pratiquer les devoirs de sa religion : libre de ses actions, il fut aussi chaste, aussi zélé chrétien qu'au temps où les yeux de sa mère veillaient sur lui.

Émile était religieux par principe, et les douces, les saintes, les pieuses croyances de son jeune âge restèrent toujours aussi vivaces dans son cœur d'honnête homme.

Lorsque la flotte fut débloquée, le jeune capitaine put enfin reprendre la mer et braver de nouveaux dangers. Tel était le but de ses vœux les plus ardents; l'inaction le tuait. Il n'était heureux, il ne respirait à son aise que quand il était au milieu des vagues de l'Océan, à la poursuite de l'ennemi.

Gaspard devait s'enorgueillir de son élève; car il était impossible de porter à un plus haut degré l'amour de la vie maritime.

Émile ne se plaisait que sur sa frégate, sa noble frégate, si légère à la course, si gracieuse sous ses

voiles. Il l'aimait à l'idolâtrie; c'étaient ses premières amours. N'avait-elle pas vu son début, sa première bataille, cette valeureuse fille des mers? N'était-il pas son second chef, et n'obéissait-elle pas à sa voix avec une docilité admirable? tantôt s'élançant vive et folâtre sur la surface unie d'une mer transparente; tantôt se balançant avec la même grâce qu'une jeune créole à la taille flexible? parfois se reposant sur ses ancres, immobile et insouciante, semblable à l'oiseau qui dort sur les ondes doucement frémissantes, les ailes repliées; puis encore, la coquette, afin de mieux faire admirer sa coupe élégante, ses contours finement arrondis, elle s'avance lentement, avec souplesse, et semble toucher à peine aux flots sur lesquels elle glisse mollement. Comment ne pas l'aimer, cette enchanteresse, qui revêt mille formes plus séduisantes les unes que les autres? Aussi notre Émile était-il passionnément épris de sa jolie frégate.

Le jeune Dorsanges, toujours second de *l'Invincible*, fit plusieurs voyages aux îles; il revit Saint-Pierre. Le vieux Roger et l'honnête Der–

villiers furent enchantés de sa visite, et lui donnèrent mille marques d'affection.

Pendant plusieurs années il ne quitta pas sa frégate, traversant continuellement les mers, les parcourant en tous sens, et vivant de cette vie d'émotions que lui avait dépeinte si fidèlement le pêcheur, et à laquelle ce dernier prenait part également.

A cette époque de guerre et de renversement de trônes sur lesquels les frères de l'empereur Napoléon allaient remplacer les rois vaincus, les vaisseaux se portaient sur les côtes des royaumes maritimes que nos armes voulaient conquérir : ainsi, ils allaient des côtes de la Hollande sur les plages d'Espagne et de Portugal, et de ces parages aux côtes enchantées de la belle Italie.

Lors du blocus continental, le jeune Dorsanges, qui ne cherchait que les occasions de se distinguer, déclara guerre à mort aux Anglais. Il leur fit la chasse avec une hardiesse, une audace inouïes, qui, du reste, étaient toujours couronnées de succès.

Dans cette lutte perpétuelle, qui mettait sans

cesse Émile face à face avec la mort ou la crainte de l'emprisonnement sur les hideux pontons britanniques, il acquit une énergie de résolution, une habileté de manœuvres, un coup d'œil prompt et sûr qui le plaça haut dans l'estime de ses supérieurs.

Toujours vainqueur, traînant à sa suite, après chaque course, quelque prise ennemie, on ne le vit jamais tourner le dos : c'était l'aigle au regard perçant, qui ne laisse pas échapper sa proie ; il s'acharnait à sa trace, la poursuivant avec ténacité, et ne reculant pas une seule fois devant le combat.

La force et l'énergie dont le jeune marin était pourvu lui faisaient supporter aisément toutes ces fatigues, et son tempérament de fer résistait à merveille à cette existence de périls et de combats continuels.

Cependant, il vint un jour, jour de deuil et de désespoir pour notre intrépide marin, jour de funeste mémoire et d'éternel regret, où sa chère, sa bien-aimée frégate ne compta plus parmi les vaisseaux français, où son nom ne fut plus qu'un

souvenir dans les fastes de la marine. Des larmes amères, oh ! oui, bien amères ! coulèrent des yeux d'Émile, et son cœur se brisa en voyant les nobles débris de *l'Invincible* errer tristement sur les flots.

Hélas ! ce ne fut pas la faute de son lieutenant, si elle succomba, la vaillante frégate ! Ce ne fut qu'à son corps défendant, et lorsqu'il n'y eut plus moyen de la sauver. Sa haine déjà si vive contre les Anglais s'accrut encore : il jura de venger la perte cruelle qu'il faisait, et de la faire payer cher à cette orgueilleuse nation, qui voulait à tout prix et pour elle seule l'empire des mers.

Mais il ne faut pas croire que l'Anglais eut la joie de capturer, de traîner en triomphe le corps de la frégate. Non, non, elle périt seulement, et ne subit pas les fers honteux de l'esclavage ! Plus jaloux de l'honneur de sa chère frégate qu'un avare ne l'est de conserver son trésor, le jeune capitaine ne voulut pas qu'un tel affront lui fût infligé. Il résolut de la brûler, oui, de la brûler ! il eut cet affreux courage, et mit lui-même la

torche incendiaire aux mains de ses matelots; lui-même il les pressa d'accomplir cette tâche horrible ! Et du milieu des flammes qui dévoraient *l'Invincible*, Émile bravait encore l'Anglais stupéfait, mais forcé d'admirer ce sacrifice fait à l'honneur du pavillon français.

Ce fut à la malheureuse affaire de l'île d'Aix que ce désastre arriva. Trois vaisseaux et deux frégates imitèrent l'exemple généreux de patriotisme donné par *l'Invincible*. Leurs équipages, plutôt que de les voir tomber entre les mains des ennemis, les livrèrent aux flammes.

Ainsi périt la frégate *l'Invincible*, Émile et ses matelots se sauvèrent à la nage et atteignirent heureusement la terre. Lorsqu'il y eut abordé, le jeune Dorsanges chercha autour de lui Gaspard : il n'y était pas. Dans le désordre occasionné par cette fuite précipitée, chose extraordinaire, ils s'étaient perdus de vue l'un l'autre.

Alors, inquiet, Émile appelle Gaspard, le demande à grands cris; mais en vain, personne ne répond. Aussi loin que ses yeux peuvent em-

brasser d'espace, Émile regarde s'il ne voit pas son ami fendre les flots. Rien, toujours rien ! Sa douleur l'égare ; il jette des cris de désespoir. Lui, ordinairement si calme, se tord les bras, et fait retentir le rivage du nom de Gaspard. Il faut donc que cette voix amie qui répond toujours à la sienne soit muette, puisqu'il ne l'entend plus? Serait-il resté sur la frégate? Mais, cela est impossible ! Et pourquoi? Dans le doute, Émile se précipite à la mer, et nage vers cette masse informe, qui ressemble à un volcan allumé. Il tourne tout autour en appelant son ami ; nul son humain ne se fait entendre, si ce n'est le craquement du bois qui se fend, le rugissement des flammes et le pétillement des étincelles qui s'élèvent dans les airs en tourbillons lumineux. Émile alors se décide à pénétrer dans ce brasier. Sa présence d'esprit le préserve du danger. Il marche sur des poutres brûlantes, sur des débris calcinés. Tout à coup il lui semble entendre des gémissements étouffés ; il se rend, guidé par l'instinct de son cœur, dans sa chambre, et là, ô bonheur ! il aperçoit son cher Gaspard, qui sortait d'un pro-

fond évanouissement. Il avait été frappé à la tête par un éclat de bois, et prévoyant qu'il ne pourrait nager, sentant ses forces défaillir, il était venu mourir dans la chambre, sur le lit de son officier.

Le prendre dans ses bras, traverser de nouveau ce gouffre embrasé et se jeter à la mer avec son précieux fardeau, fut pour notre courageux Émile l'affaire de quelques instants.

Mais Gaspard ne pouvait s'aider, Émile s'épuisait, ses tempes battaient avec violence. « Mon Dieu! s'écria-t-il, mon Dieu! venez à mon secours, que je sauve mon vieil ami! »

Ses matelots, inquiets, n'avaient cessé d'avoir les yeux fixés sur les flots depuis son départ. Sitôt qu'ils le virent paraître, plusieurs d'entre eux vinrent à son aide. Il était temps; car à peine furent-ils près de lui, qu'il disparaissait sous les vagues. Ses fidèles matelots l'eurent bientôt repris, ainsi que Gaspard; et peu d'instants après ils étaient l'un et l'autre entourés de soins qui les eurent rendus promptement à la vie.

Cependant, les violentes émotions qu'avait éprouvées coup sur coup le jeune lieutenant lui donnèrent la fièvre et le délire; il fut retenu quelques semaines sur un lit de douleur. Gaspard, le désolé Gaspard, tout blessé, tout faible et tout malade qu'il était, s'accusait des souffrances de son officier bien-aimé : il maudissait de tout son cœur les Anglais, et voulait se lever, malgré la défense expresse du médecin. « C'est fini, disait-il avec tristesse, je ne vaux pas mieux que notre pauvre frégate *l'Invincible !* Ah ! pourquoi mon officier ne m'a-t-il pas laissé mourir dessus ! il ne serait pas en ce moment cloué sur son lit... Et dire que je ne peux pas lui être utile ! Mille bombes ! »

La brillante carrière du jeune marin ne devait pas être longtemps interrompue. Une heureuse convalescence vint apporter un terme aux plaintes de Gaspard et à ses inquiétudes; lui-même retrouva aussi quelque courage et un peu de vigueur en voyant son élève reprendre sa gaieté et sa vivacité ordinaires.

Mais Gaspard n'était plus jeune : son corps,

naguère si robuste, s'affaiblissait; sa haute taille se courbait, les années, qui l'avaient épargné et lui avaient laissé dans la vieillesse une ardeur juvénile, reprenaient tous leurs droits.

Le jeune Dorsanges ne voulut pas que son ami restât dorénavant exposé aux fatigues sans cesse renaissantes de la vie de combats qu'il menait depuis près de six ans. C'était chose bien difficile, que de faire consentir Gaspard à ne plus être avec son officier. L'amener à une séparation de son plein gré, sans lui causer une trop vive peine, c'était à quoi rêvait Émile. Pour son compte, il ne pouvait l'envisager de sang-froid, et souffrait cruellement à cette idée de ne plus voir ce vieil et fidèle ami qui, depuis son enfance, avait toujours été à ses côtés, comme un ange protecteur. Et puis cette crainte de ne pas le revoir, s'il venait à succomber lui-même pendant qu'il serait engagé dans quelque expédition lointaine! La mort ne fait point de grâce, elle n'attend personne; il ne pourra donc recevoir le dernier soupir de ce cœur dévoué. Ces pensées jetaient Émile dans l'irrésolution. Pourtant, Gaspard avait

besoin de repos, de soins qui ne pouvaient lui être prodigués à bord d'un vaisseau de guerre, à tout instant menacé d'un combat ou de mille autres dangers.

Il fallait nécessairement prendre un parti, et le prendre tout de suite; c'est-à-dire, conduire Gaspard à Paris, près de Mme Dorsanges. Et où pourrait-il être plus chéri, plus respecté, ce bon Gaspard, que dans la famille qui lui a de si grandes obligations? N'était-ce pas le port où il fallait lui faire jeter l'ancre? Pauvre Gaspard! s'il avait su que son officier voulait l'éloigner de lui, combien il eût été affligé! Par bonheur, il ne s'en doutait nullement; et lorsque Émile se rendit à Paris afin d'être appuyé dans son projet du concours des siens, il suivit tout joyeux son officier, cherchant dans son souvenir toutes les belles actions dont il avait été témoin, pour en faire un pompeux récit à la famille d'Émile.

Celui-ci trouva sa mère et ses amis fort inquiets de son sort. Les mauvaises nouvelles se propagent rapidement; et le désastre de l'île d'Aix,

l'incendie des vaisseaux avaient jeté Mme Dorsanges dans une profonde désolation. Les noms des victimes n'étaient pas connus, il est vrai; comme la maladie d'Émile l'avait empêché d'écrire, l'incertitude sur ce qu'il était devenu augmentait de jour en jour, et se changeait en un doute affreux. La consternation fit donc place à l'allégresse la plus vive, lors de son heureuse arrivée. Sa présence égaya tous ces visages rembrunis, et la joie régna dans tous les cœurs.

Mme Dorsanges ne pouvait se rassasier de contempler son fils. C'était maintenant un homme fait, d'une beauté mâle, et dans toute la force d'une jeunesse que les excès n'avaient point atteinte. Quelle différence entre ce petit garçon frêle qu'elle avait emmené de Paris, avec ce jeune homme si vigoureusement taillé, à la large poitrine, aux traits pleins d'énergie, au front noble et pur!

Heureuse! ô bienheureuse mère! Elle recueillait en ce moment la récompense des efforts courageux qu'elle avait faits aux dépens de sa tendresse, pour accoutumer Émile, dès son enfance,

aux exercices violents qui développent le corps et lui donnent de la vigueur.

La beauté physique était en lui dans tout son éclat ; mais la beauté morale surtout, celle qui fait encore ressortir celle du corps, la beauté de l'âme, qui provient de la pratique des vertus chrétiennes, se faisait remarquer dans ses moindres paroles, dans la plus simple de ses actions.

C'était plus que Mme Dorsanges avait jamais osé espérer du genre d'éducation qu'elle avait adopté pour son Émile ; le succès dépassait de beaucoup ses tendres prévisions.

C'est donc une vérité, un fait incontestable, qu'un enfant qui est né dans d'heureuses conditions, et qui a conservé jusqu'au terme de l'adolescence les naïves et chastes idées du jeune âge, devient alors, et pour toute la vie, le plus généreux, le meilleur, le plus sensible et le plus aimable de tous les hommes.

Le jeune Dorsanges n'avait plus que peu de temps à consacrer à sa famille : il venait de re-

cevoir le commandement d'un bâtiment, et devait se rendre à Toulon dans un bref délai. Il fallait donc aborder le terrible sujet que redoutait tant Émile ; il fallait obtenir de Gaspard qu'il voulût bien rester auprès de ses anciens amis, et goûter enfin les douceurs du repos.

Ce sujet avait été discuté en famille en l'absence du vieux marin ; mais l'embarras était toujours le même, nul ne voulait en parler le premier au fidèle Gaspard.

« Il faut alors que ce soit moi, dit Émile tristement. Allons ! j'en aurai le courage. »

En conséquence, il emmena son vieil ami se promener avec lui hors de Paris, et ils eurent la conversation suivante :

« Mon bon Gaspard, lui dit Émile, tu sais que j'ai l'habitude de te confier tout ce qui me fait de la peine, parce que tu es mon plus cher ami. Eh bien, j'ai quelque chose qui me tourmente, et j'ai besoin de te le dire. J'ai trouvé ma mère bien changée (il exagérait un peu, afin d'intéresser davantage le bon cœur du vieux marin) ;

oui, ami! ma mère est changée. Quelle en est la cause? je l'ignore, mais je suis inquiet: je l'aime tant, ma mère! Si elle tombait malade, si la mort me l'enlevait, qui veillerait sur Marie, ma douce Marie; et qui me la garderait? M. de Courcelles est âgé; et s'il venait aussi à succomber? sa petite-fille resterait dans un abandon complet: et jusqu'à ce que je puisse venir à son secours, avec sa beauté, ses charmes et sa fortune, elle demeurerait exposée aux plus grands dangers. Voyons, ami, ne devines-tu pas ce qui me rendrait un peu de tranquillité?

— Si, si, mon officier, je vois venir de loin la chose. Si je ne me trompe, vous voudriez que je restasse près des objets de votre affection. Mais moi aussi, je suis bien vieux, et le gardien pourrait partir avant que vous ne vinssiez le relever de sa faction... Puis, j'aurais voulu mourir près de vous!

— Allons! qu'est-ce que tu me dis là? Tu es de force à vivre cent ans; que parles-tu de mourir? ne m'as-tu pas répété mille fois que

tu voulais me voir capitaine de vaisseau? Je n'en suis pas encore là ; mais tu me verras avec ce titre, et tu feras danser mes enfants, encore!

— Peuh!... fit Gaspard tristement. Quoi que vous en disiez, mon officier, je sens que je baisse. Je n'ai plus la même vigueur qu'autrefois, et c'est ce qui me fait enrager, parce que j'aurais voulu donner encore quelques bons coups à ces coquins d'Anglais, qui sont cause que nous ne sommes plus sur notre jolie frégate. Pourtant, si vous tenez absolument à ce que je reste, vous savez bien que je n'ai eu qu'un plaisir depuis que je vous connais, celui de vous être agréable. Si vous pensez qu'en restant je vous sois utile, est-ce que le vieux Gaspard pourrait dire non? Allez! allez! mon officier... Il fallait dire tout de suite, sans tant de préambule et sans autre façon: Gaspard, je serais content si tu plaçais ton hamac dans ma famille, je compte sur ta vieille amitié... et tout était entendu!

— Ah! tu es bien le meilleur et le plus dévoué

des amis, dit Émile attendri de la douce résignation du pauvre Gaspard, et lui serrant la main. Va, mon bon Gaspard, de près comme de loin je penserai à toi, et je t'écrirai jour par jour ce que je ferai. Sois tranquille, je paierai ta dette aux Anglais, et avec usure. Pendant ce temps, tu parleras de moi à ma mère, à ma chère Marie; tu abrégeras les longues soirées d'hiver en leur racontant quelques-unes des batailles où tu me montrais toujours l'exemple du courage et de l'intrépidité : ce sera encore me servir, ce sera encore me donner une preuve de ton attachement.

« Du reste, nous touchons à la fin de cette grande crise qui a bouleversé toute l'Europe; la paix viendra enfin, et avec elle j'obtiendrai quelques mois de congé. Nous serons alors tous réunis. »

Gaspard n'était pas néanmoins tout à fait décidé à cette séparation, qu'Émile lui faisait entrevoir comme si nécessaire, bien qu'il fût convaincu qu'en restant à Paris il lui faisait plaisir. Et c'était

pourtant un motif d'une grande valeur à ses yeux ! D'autres séductions l'attendaient à son retour : il trouva Mme Dorsanges si heureuse de le voir prendre cette détermination, il fut cajolé si gentiment par la gracieuse Marie, qui ne cessait de l'entretenir de son officier, que sa tristesse se dissipa peu à peu, et qu'il sembla s'accoutumer à l'idée de vivre sans voir Émile à chaque instant du jour.

Cependant, il fallait en venir à la réalité, l'heure du départ approchait, et toutes les belles résolutions de fermeté s'envolaient à mesure que l'aiguille de la pendule avançait vers le chiffre fatal. Émile affectait un courage qu'il était loin de se sentir ; car la vue du visage altéré du pauvre Gaspard lui brisait le cœur.

Mme Dorsanges, avec sa bonté ordinaire, voulut aller au-devant de l'orage qui grondait sourdement, et qui allait éclater sans sa douce intervention.

Mais telle est la puissance d'une voix amie sur l'âme affligée, qu'aux tendres accents sortis

de la bouche de Mme Dorsanges, l'émotion si pénible qui troublait le pauvre Gaspard s'adoucit, et deux larmes soulagèrent son cœur oppressé.

« Ami, lui dit-elle, je suis sa mère, et je ne pleure pas. Vous voyez bien, j'ai du courage, quoique je souffre autant que vous. Il ne faut pas qu'Émile parte avec l'idée que vous êtes trop malheureux. Allons, mon ami, vous lui faites de la peine, à ce cher enfant. Ce sera donc la première fois de votre vie? »

Ce reproche alla droit au but.

« Mille bombes! s'écria Gaspard, vous avez raison, Madame; vous êtes un ange, vous, moi je ne suis qu'un pauvre mortel. Venez, mon officier, me voilà remis. Soyez tranquille, j'ai eu un moment de faiblesse, c'est excusable; mais il n'y paraît plus. Allons, une poignée de main, et partez! »

Émile pressa sur son cœur ce fidèle compagnon de tous ses jours passés, il s'arracha avec

peine des bras de sa mère et de ceux de M. de Courcelles, il embrassa sa jolie fiancée, et leur dit à tous avec un regard d'espérance : « Au revoir ! »



XVI

BONHEUR INESPÉRÉ.

Dans les rares intervalles pendant lesquels Émile Dorsanges pouvait venir à Paris, le jeune commandant passait la plus grande partie de ses journées avec sa mère, le marquis, Gaspard et sa bien-aimée Marie, qui allait avoir bientôt seize ans; on attendait cette époque pour célébrer leur mariage. Rarement Émile allait dans le monde; il préférait une tendre causerie avec sa mère, sa fiancée et ses amis, aux plus enivrants succès de salon, qu'il

n'aurait pourtant pas manqué d'obtenir; car son nom était cité parmi ceux des plus braves officiers de la marine, et certes il pouvait soutenir avec avantage la réputation qu'il s'était acquise à juste titre, d'homme de savoir et de mérite. Émile possédait un jugement sain et prompt, un esprit droit. Ses connaissances, quoique nombreuses et variées, n'étaient point superficielles; tout ce qu'il savait, il l'avait étudié longuement et avec conscience, et lorsqu'il parlait on ne se lassait pas de l'entendre, tant il y avait d'âme, de naturel et de charme dans sa conversation, et en même temps de solidité et de profondeur. De plus, il était modeste, et s'effaçait complétement pour laisser briller les autres. Tel était l'assemblage de qualités rares et précieuses qui faisait rechercher Émile par les hommes distingués; aussi plus d'une mère l'enviait pour son fils.

Mais Émile avait peu de goût pour les succès éphémères du monde, et quand bien même il eût eu ce penchant frivole, il comprenait trop ce qu'il devait à sa mère, de quelles obligations immenses il lui était redevable, pour la priver

un seul instant du plaisir qu'elle prenait à le voir près d'elle, entourer de soins et de prévenances la vieillesse du marquis. Il se fût reproché comme un crime d'attrister le visage aimé de sa mère, si rayonnant d'une douce joie, alors qu'elle l'entendait raconter ses voyages et ses impressions toujours nouvelles et toujours aussi délicieuses à la vue des merveilles dont il était témoin dans ses courses aventureuses à travers son bel Océan. Le marquis, quoique très-âgé et presque privé de l'usage de ses jambes, avait néanmoins conservé intactes toutes ses facultés; c'était toujours un causeur gai et aimable, spirituel et intéressant. Mme Dorsanges ne le quittait pas, sa place n'était jamais vide près du fauteuil de son ami; sa présence, celle de Marie, et leurs soins empressés diminuaient les souffrances du vieux gentilhomme, qui voyait arriver avec calme et sans crainte la fin de ses jours. Il ne demandait plus à Dieu qu'une seule faveur; c'était peut-être exiger beaucoup de cette bonté qui avait été si libérale à son égard; cette faveur était de voir unis pour toujours ses enfants chéris: peu lui

importait le reste. Cette séparation, qu'il présumait prochaine, la certitude du bonheur de sa petite-fille l'adoucirait ; et d'ailleurs au ciel n'avait-il pas l'espoir de retrouver le fils qu'il avait tant pleuré sur la terre !

Au grand regret d'Émile, il était des circonstances où un officier de son rang ne pouvait se soustraire aux lois des convenances, et refuser l'invitation pressante de ses supérieurs. C'eût été commettre une impolitesse d'une nature délicate, et qui ne pouvait être pardonnée dans un temps où le chef de l'État exigeait que ses officiers, après avoir brillé sur le champ de bataille, vinssent figurer aussi dans les salons de la haute société de la capitale. Lorsque ce cas particulier se présentait, Émile alors était contraint de céder à la nécessité et de s'éloigner des objets de son amour ; mais le devoir était un maître auquel il avait toujours été soumis ; il était trop strict observateur de la discipline pour manquer aux règles de la bienséance, et au respect dû à ceux que leur rang plaçait au-dessus de lui.

Un soir donc, arrivé un des premiers dans les vastes salons du ministère de la marine, il errait tristement, songeant aux heures agréables qu'il eût passées si volontiers dans le modeste salon de la rue Saint-Dominique. Un nom qui retentit inopinément à ses oreilles le saisit de surprise; on venait d'annoncer le vicomte de Courcelles. La personne qui portait ce titre était un homme de quarante-cinq ans environ.

Émile avait gardé dans sa jeunesse la même spontanéité de mouvement qui caractérisait son enfance; ainsi, aller au-devant du vicomte, l'aborder, et lui demander s'il était parent du marquis de Courcelles qui avait combattu à Quiberon, tout cela fut l'affaire d'une seconde. Surpris de cette rapide interrogation, le vicomte de Courcelles restait étourdi sous le regard brillant d'anxiété du jeune Dorsanges.

« Monsieur le vicomte, reprit vivement Émile, excusez, je vous prie, ma demande brusque et indiscrète, mais veuillez y répondre ; j'ai le plus grand intérêt à ce que vous me fassiez l'honneur

de prendre en considération ma demande, connaissant beaucoup le marquis de Courcelles.

— Vous connaissez le marquis de Courcelles qui était à Quiberon! s'écria le vicomte dans un grand trouble; vraiment, jeune homme, vous ne vous trompez pas! Oh! mais c'est un bonheur inouï; c'est un miracle, Monsieur; de grâce, conduisez-moi vers lui, car c'est mon père. » Et en disant ces mots le vicomte entraînait Émile.

« Un instant de grâce, Monsieur, permettez, il faut d'abord que je présente mes hommages au ministre, puis je serai à vous. Avant tout je crois qu'il serait imprudent de causer au marquis une trop vive émotion; il est d'un âge où la joie trop fortement sentie peut devenir funeste, il faut le préparer à vous voir. Je vais prévenir ma mère, qui depuis longues années vous remplaçait près de votre père; elle l'amènera doucement à l'espoir de vous retrouver: laissons à son cœur dévoué cette tâche difficile, afin d'être sûrs que notre cher ami ne succombera pas sous l'excès de son bonheur. Veuillez avoir la bonté de m'at-

tendre quelques minutes; je serai ensuite tout à vos ordres. »

Émile ne tarda pas à venir rejoindre le vicomte; ils sortirent ensemble. Chemin faisant, le vicomte lui adressa mille questions sur son père, il aurait voulu voler aussitôt dans ses bras. Émile eut bien de la peine à calmer sa juste impatience; il y parvint pourtant, et le vicomte consentit à attendre au lendemain matin, qu'Émile viendrait le chercher pour revoir son père.

Émile se fit conduire en toute hâte à la rue Saint-Dominique; heureusement le marquis était couché. Marie, un peu souffrante, s'était retirée de bonne heure, et Mme Dorsanges était seule; Émile lui raconta de quelle manière il venait de reconnaître le fils du marquis. Ces excellents cœurs se réjouirent ensemble de cette dernière joie si désirée de leur ami, et que Dieu lui envoyait en récompense de ses vertus; ils ne songèrent pas que le retour du fils du marquis pouvait briser leurs espérances à jamais et détruire leur bonheur : car le père de Marie voudrait-il qu'Émile

épousât sa fille? ils ne s'arrêtèrent pas un instant à cette pensée toute personnelle, ils ne virent que la satisfaction des deux êtres qu'ils aimaient plus qu'eux-mêmes; la mère et le fils, si dignes l'un de l'autre, passèrent la nuit à causer de cet heureux événement.

De grand matin, Mme Dorsanges entra dans l'appartement du marquis; elle lui dit qu'Émile avait causé longuement la veille au soir avec une personne qui prétendait avoir beaucoup connu à l'étranger un vicomte de Courcelles; que cette personne en recevrait prochainement des nouvelles, parce qu'elle avait écrit à l'ambassadeur de France dans ce pays, en le priant de faire des recherches sur son ami, enfin qu'elle attendait la réponse de jour en jour.

« Que la volonté de Dieu s'accomplisse, ma chère amie, murmura le marquis ému, je remercierai Dieu de tout mon cœur s'il lui plaît de m'accorder une grâce aussi grande que celle de revoir mon fils; cependant il ne faut pas concevoir trop vite une espérance qu'il serait trop cruel

de voir déçue; peut-être ne faut-il rien dire encore à notre petite Marie de cet espoir fondé sur d'aussi faibles indices. Tenez, ma chère amie, je suis plus troublé que je ne veux le paraître de cette bienheureuse nouvelle; mon Dieu, si je revoyais mon fils, je mourrais content!

— Mon ami, vous le reverrez, c'est moi qui vous le dis, Dieu vous gardait cette faveur comme dernier témoignage de son amour pour vous; ici-bas vous le reverrez, un peu de courage, quelques jours peut-être... qui sait?

— Oh! mon amie, vous ne me parleriez pas ainsi, si vous n'étiez pas certaine que mon fils existe; que se passe-t-il? dites-le-moi; voyez, je suis calme, je puis vous entendre; serait-ce donc vrai que je reverrai mon fils? Mais ce n'est pas vous, mon amie, qui voudriez donner de fausses espérances à un pauvre vieillard sur le bord de sa fosse; non, il faut que mon fils soit ici; oui, je le crois, je le pressens; mais qu'il vienne donc, mon Dieu, qu'il vienne donc, pourquoi tarder plus longtemps? si j'allais mourir!... »

Mme Dorsanges ne pouvait plus parler, tant elle était attendrie; elle pressait seulement son noble ami sur son cœur, afin de le fortifier par ce doux encouragement contre la secousse que cette entrevue allait lui donner. Des pas se firent entendre dans la pièce voisine, le marquis tressaillit, il leva les yeux vers son amie, son visage était inondé de larmes, il murmura: « C'est lui, n'est-ce pas que c'est lui? »

Émile soutenait le vicomte, qui chancelait à chaque pas; mais à la vue de son vieux père qui lui tendait les bras, il retrouva promptement toute sa force. Ce fut pendant quelques instants une joie, un délire, des étreintes passionnées, que Mme Dorsanges et son fils contemplaient avec des yeux noyés de larmes délicieuses.

Cependant Marie n'était pas encore avertie du retour inespéré de son père, et le vicomte ne savait pas que son bonheur allait être doublé. « Mon fils, dit tout à coup le vieux gentilhomme, mon fils, que ce nom m'est doux à prononcer, et que je suis heureux! mais dans notre ivresse il ne

faut pas, mon enfant, être égoïste, et oublier nos amis. Voici Mme Dorsanges : tu ne sais pas tout ce que tu lui dois, ce qui te reste de jours ne suffirait pas pour le payer; c'est l'ange protecteur de notre famille, c'est notre providence visible, l'instrument de celle qui a veillé sur nous deux dans tous les instants de notre vie, et qui nous réservait à l'un et à l'autre deux joies infinies; car toi aussi, mon enfant, tu retrouveras ta fille.

— Ma fille, ma petite Marie! soupira le vicomte; oh! mon père, pourquoi réveiller, au milieu de notre joie, un si triste souvenir! ma femme, mon enfant, je n'ai jamais pu savoir ce qu'elles étaient devenues.

— Demande-le donc à la mère adoptive de Marie, à notre digne amie Mme Dorsanges? c'est elle qui doit te rendre ton enfant.

— Monsieur, reprit la mère d'Émile en s'avançant vers le vicomte qui succombait sous le poids de tant d'émotions, vous allez revoir votre Marie; grâce à Dieu, je crois qu'elle est digne de vous et

de votre vénérable père, je vous demande quelques moments pour lui annoncer qu'elle va enfin revoir l'auteur de ses jours. »

M. de Courcelles profita de l'absence de Mme Dorsanges pour raconter à son fils de quelle manière Marie avait été sauvée, et comment il l'avait reconnue au reliquaire trouvé sur elle. Le vicomte tournait sans cesse les yeux vers la porte, il désirait ardemment la venue de cette enfant qu'il avait crue perdue ; mais lorsqu'il la pressa sur son cœur, lorsqu'il admira ses traits charmants, et qu'il reçut ses caresses, il ressentit une de ces émotions profondes, ineffables, pleines de chastes délices, qu'on ne peut décrire, tant elles sont au-dessus des sensations vulgaires et mesquines de la plupart des existences humaines.

Tous ces êtres que la main du Seigneur venait de réunir par un miracle de sa bonté, goûtaient un de ces bonheurs inaltérables, un de ces bonheurs qui viennent de Dieu et que les hommes ne peuvent détruire. La journée se passa en de tendres épanchements, et à narrer les prin-

cipaux événements de la vie d'exil du père et du fils; puis le marquis eut un entretien particulier avec le vicomte, dans lequel il lui fit le plus grand éloge d'Émile, et lui dit son projet de l'unir à sa petite-fille : « Ces deux enfants s'aiment depuis leur enfance, lui dit-il; tu ne peux, mon fils, détruire ce que Dieu et ma volonté ont cherché à faire; d'ailleurs Émile est un jeune homme de mérite, estimé de ses chefs, et distingué par l'empereur, qui l'a complimenté sur ses belles actions. S'il n'est pas noble de nom, il l'est de cœur, et c'est la seule véritable noblesse; il fera le bonheur de Marie, j'en réponds. »

Le vicomte approuva le projet de son père; et comme Napoléon voyait d'un bon œil ses brillants et braves officiers former des mariages avec l'ancienne noblesse, il donna son consentement avec plaisir à celui du jeune Dorsanges avec Marie de Courcelles. Le brevet de capitaine de vaisseau fut le cadeau de noces qu'il lui fit, pour le récompenser de ses services passés, et lui donner pour l'avenir la juste mesure de

ce qu'il pouvait prétendre de celui qui savait si bien apprécier le mérite, et l'encourager par des marques d'estime.



XVII

CONCLUSION.

On eût dit que le grand-père de Marie attendait, pour quitter ses amis et ses enfants, la chère réalisation de ses désirs. Il s'éteignit doucement, comblé de jours, sans souffrances, en prononçant le nom de Dieu, qu'il avait servi sur la terre et qu'il allait glorifier dans le ciel.

Le fidèle Gaspard suivit de près le marquis; il avait vu son petit matelot capitaine, et maintenant qu'il n'était plus d'un âge à pouvoir le

suivre, qu'il ne lui était plus utile, il mourrait sans regret, souriant encore, malgré de vives souffrances, à son capitaine qui le tenait serré sur son cœur. Son âme simple et naïve, que nulle mauvaise action n'avait souillée, s'éleva radieuse et sans douloureux efforts vers le céleste séjour, où sa femme et son enfant l'attendaient depuis longtemps.

Mme Dorsanges vit encore au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, aimée, chérie et respectée. Son Émile, en avançant dans la vie et en acquérant de l'expérience, sentit augmenter encore sa vénération, son amour pour celle qui l'avait élevé avec des soins et une sollicitude si bien entendus, et qui avait pratiqué avec tant d'intelligence les devoirs qu'impose la maternité. Il suivit pour ses enfants, avec un respect religieux, le mode d'éducation que sa mère bien-aimée avait employé pour lui; il le lèguera à ses fils comme un pieux souvenir de la haute sagesse de leur aïeule, ainsi que le reliquaire et la maison à l'Ange. Cette demeure est visitée à la belle saison par une partie de

ses anciens habitants; à chaque printemps, elle voit folâtrer sur sa verte pelouse les vivantes ressemblances du petit garçon qui, à quelque vingt ans en deçà, gambadait joyeusement sur son gazon touffu; seulement le fidèle Cora n'est plus là pour prendre part à leurs jeux.

Le père de Marie n'a pas voulu se séparer de sa fille, dont il avait été privé pendant tant d'années. Il vit près d'elle, en douce intimité avec la mère adoptive de sa fille; l'un et l'autre sourient aux gentillesses de leurs petits-fils. Chaque jour il remercie le Seigneur d'avoir suivi la volonté de son père, qui avait si bien préjugé du bonheur de sa petite-fille en lui donnant pour époux son fils adoptif, le fils de son amie Mme Dorsanges.





TABLE

V.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

XII.

Tours, imp. Mame.



